

Deux
mois
sans elle

MONICA MURPHY



Monica Murphy

DEUX MOIS SANS ELLE

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Benjamin Mallais

Milady

« Vous pouvez fermer les yeux devant ce que vous ne voulez pas voir, mais vous ne pouvez pas fermer votre cœur devant ce que vous ne voulez pas ressentir. »

Johnny Depp

*À ma famille, qui supporte que je passe ma vie
assise devant mon ordinateur :
merci pour votre amour
et votre soutien.*

Vous êtes tout pour moi.

Vous est-il déjà arrivé de faire quelque chose de si incroyablement stupide que la culpabilité et le regret que cette action a suscités planent au-dessus de votre tête comme un épais nuage noir, obscurcissant votre jugement, vous consumant de l'intérieur, jusqu'à ce que vous ne parveniez plus à voir, à entendre ou à penser à rien d'autre ?

C'est mon cas. J'ai fait beaucoup de choses que je regrette et pour lesquelles je me sens coupable, mais la pire des choses que j'ai faites est arrivée hier.

J'ai laissé la fille que j'aimais, seule dans son lit, comme un sale machiste qui se sert d'une fille pour assouvir ses besoins et la quitte : c'est moi. Je suis devenu ce type.

Mais ce n'est pas vraiment moi. Je suis amoureux de cette fille nue dans son lit. Simplement, je ne la mérite pas.

Et je le sais.

Parfois, il faut savoir être seul pour s'assurer qu'on en est toujours capable.

Anonyme

FABLE

DEUX MOIS. JE NE L'AI PAS VU ET IL NE M'A DONNÉ AUCUN SIGNE DE VIE DEPUIS DEUX MOIS. QUI FAIT CE genre de chose ? Qui est capable de passer la semaine la plus intense de sa vie avec une autre personne, de partager avec elle ses secrets les plus fous et les plus noirs, de lui faire l'amour – et je parle de parties de jambes en l'air incroyables, bouleversantes – de lui laisser un mot pour déclarer sa flamme et de disparaître de la surface de la Terre ? Je vous le donne en mille : c'est...

... Drew Callahan, celui-là même à qui j'ai l'intention de donner un coup de pied bien placé la prochaine fois que je le verrai.

Je suis passée à autre chose. Du moins, c'est ce que je me dis. Mais le temps ne reste pas suspendu lorsqu'on a le cœur brisé, alors je fais ce que j'ai à faire. J'ai presque dépensé la totalité des trois mille dollars que j'ai gagnés en jouant avec brio le rôle de la petite amie de cet abruti. J'ai encore un peu d'argent sur mon compte d'épargne. J'ai acheté de superbes cadeaux de Noël pour Owen, mon frère. J'ai même offert quelque chose à ma mère.

Elle ne s'est pas donné la peine de nous offrir quoi que ce soit. Owen, quant à lui, a fabriqué un vide-poches en céramique pour moi en cours d'arts plastiques au collège. Il était tellement fier quand il me l'a tendu ; un peu gêné lorsque je me suis répandue en remerciements. Il avait même pris la peine de l'emballer dans un papier cadeau brillant. Je l'ai mis sur ma commode et m'en sers pour y ranger mes boucles d'oreilles.

Au moins, il y a quelqu'un qui se soucie un peu de moi, si vous voyez ce que je veux dire.

Il n'a rien offert à notre mère, ce qui a fait infiniment plaisir à la petite peste superficielle que je suis.

Janvier est censé représenter la guérison : à nouvelle année, nouveaux objectifs, nouvelles résolutions ou quel que soit le nom que vous voulez leur donner. C'est une période d'espoir, pendant laquelle de nouveaux horizons s'ouvrent à nous. J'ai fait tout mon possible pour rester positive pendant le passage à la nouvelle année, mais je n'ai pas pu m'empêcher de fondre en larmes. Lorsque l'horloge a marqué minuit, j'étais toute seule et des larmes coulaient sur mes joues tandis que je regardais les festivités de Madison Square Garden à la télévision : une fille seule qui sanglotait dans son sweat-shirt en pensant au garçon qu'elle aimait et qui lui manquait.

La fin du mois arrive et c'est une bonne chose. J'ai eu une révélation hier soir : au lieu d'attendre chaque nouvelle journée avec angoisse, il faut que je les savoure. Il faut que je décide ce que je vais faire de ma vie et que je mette mes projets à exécution. Si je le pouvais, je m'en irais, mais je ne peux pas abandonner Owen. Si je n'étais pas là, je ne sais pas ce qu'il deviendrait et je ne peux pas me permettre de prendre le risque.

Alors je reste. Je me promets de tirer le meilleur parti possible de ma vie. J'en ai assez d'être malheureuse.

J'en ai assez de m'apitoyer sur mon sort, d'avoir envie de secouer ma mère afin qu'elle se rende compte qu'elle a des enfants dont elle devrait se soucier, ne serait-ce qu'un minimum, et de lui répéter qu'il faut qu'elle trouve un boulot. Ce n'est pas en traînant au lit toute la journée et en

passant ses nuits à boire en compagnie de cet abruti de Larry qu'elle va y parvenir.

Enfin, j'en ai assez de pleurer l'absence de cet homme aussi beau que tourmenté qui hante mes pensées où que j'aïlle.

J'en ai vraiment par-dessus la tête de ça.

En chassant toutes ces pensées sordides, je me dirige vers la table où un client attend que je vienne prendre sa commande. Il est entré il y a quelques minutes. C'est un homme imposant et leste qui se déplace à grands pas, trop bien habillé pour un mardi après-midi au *Room*. Le soir, le bar est plein à craquer d'étudiants qui boivent jusqu'à oublier où ils habitent, mais en journée, il est fréquenté exclusivement par des ratés qui n'ont nulle part où aller et par les quelques clients qui viennent pour y déjeuner. Les hamburgers ne sont pas mauvais, ça attire du monde.

Une fois devant la table, je baisse la tête, sors mon bloc-notes de ma poche et demande :

— Qu'est-ce que vous désirez ?

— Votre attention, si possible.

Sa réponse, prononcée d'une voix profonde et suave, me pousse à jeter un regard au-dessus de mon bloc-notes.

Et je me retrouve nez à nez avec un homme qui possède les yeux les plus bleus qu'il m'ait jamais été donné de voir. Ils sont encore plus bleus que ceux de Drew.

— Euh... pardon ?

J'esquisse un sourire timide. Il me rend nerveuse dès le premier regard. Il est beaucoup trop élégant. Il a un physique qui va au-delà de la beauté, avec ses cheveux blond foncé qui lui tombent sur le front et ses traits réguliers. Sa mâchoire puissante, ses pommettes saillantes et son nez aquilin lui donnent l'air d'être tout droit sorti d'un panneau publicitaire.

— Est-ce que vous êtes prêt à passer votre commande ?

Il sourit, révélant des dents éclatantes et parfaites, et je pince les lèvres pour éviter d'avoir l'air d'un poisson hors de l'eau. Je ne savais pas qu'un homme pouvait être aussi beau. Drew est magnifique, je dois bien l'admettre, même si je suis toujours furieuse contre lui. Mais ce type relègue tous les autres hommes à l'arrière-plan. Son visage n'a aucun défaut ; ce n'est pas naturel.

— Je prendrai une Pale Ale.

D'un geste du menton, il désigne le menu déchiré posé sur la table devant lui.

— Est-ce que vous me conseilleriez un hors-d'œuvre ?

Il plaisante, j'espère. À l'exception des hamburgers, je ne recommanderais aucun des plats que sert le *Room* à ce spécimen de mâle parfait. Dieu nous en préserve, cela pourrait le souiller.

Je demande d'une petite voix :

— Qu'est-ce qui vous ferait envie ?

Il lève un sourcil au ciel, prend le menu et le parcourt avant de lever les yeux et de croiser mon regard.

— Des nachos ?

Je secoue la tête.

— Le bœuf est rarement bien cuit.

La viande a une teinte rosée. C'est dégueu.

En faisant une grimace, il poursuit :

— Des potato skins, alors ?

Je grimace à mon tour.

— Ça fait un peu années 1990, vous ne trouvez pas ?

— Des ailes de poulet à la mode de Buffalo, alors ?

— Si vous voulez vous brûler le palais, c'est une bonne idée. Écoutez-moi.

Je jette un regard dans la salle pour m'assurer que personne, en particulier mon patron, ne se trouve à portée de voix.

— Si vous voulez manger quelque chose, je vous suggère le café qui est plus bas dans la rue. Ils font d'excellents sandwiches.

Il se met à rire et secoue la tête. Le son riche et puissant m'enveloppe, réchauffe ma peau, et je suis aussitôt sur mes gardes. D'habitude, les mecs ne me font pas tant d'effet. Le seul qui y soit jamais parvenu, c'est Drew. Et il n'est pas là. Alors pourquoi est-ce que je suis toujours aussi obsédée par lui ?

Peut-être parce que tu es toujours amoureuse de lui, idiot.

Je chasse au fond de mon esprit cette petite voix entêtante qui décide de se réveiller au moment le plus inopportun.

Tandis qu'il m'examine de ses yeux bleus et froids, il me dit :

— J'apprécie votre franchise. Je prendrai seulement une bière, alors.

J'acquiesce avant d'ajouter :

— Excellent choix. Je reviens tout de suite.

Je me dirige vers le fond du bar et me glisse derrière le comptoir pour attraper une bouteille de Pale Ale. Je jette un coup d'œil vers lui pour m'apercevoir qu'il m'observe. Il ne cesse de me regarder et ça me met mal à l'aise. Il n'a pas l'air d'un pervers, il est simplement très... observateur.

C'est perturbant.

Je sens une bouffée de colère monter en moi. Est-ce que je porte un panneau invisible autour du cou qui dirait « fille facile » ? Parce que je n'en suis pas une. J'ai commis quelques erreurs, c'est vrai. J'ai recherché l'attention des mauvaises personnes, mais ce n'est pas comme si je m'habillais avec des décolletés plongeants ou des mini-jupes. Je ne balance pas exagérément les hanches et je ne marche pas avec la poitrine en avant, comme je vois de nombreuses filles le faire.

Alors pourquoi est-ce que chaque mec que je rencontre semble me lorgner comme si j'étais un morceau de viande ?

Décidant que j'en ai assez de ses simagrées, je me dirige vers la table et pose la bière devant lui avec force. Je m'apprête à m'éloigner sans un mot, en disant adieu à mon pourboire, quand il me demande :

— Comment est-ce que vous vous appelez ?

Je jette un regard par-dessus mon épaule.

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ?

Je suis vraiment désagréable, quand je veux ! Je serais capable d'énerver ce type et de me faire virer. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ?

Je n'ai rien à envier à ma mère, ou presque. Elle a perdu son emploi à cause de la boisson et de son attitude. Au moins, je n'ai hérité que de la moitié de ses défauts.

Si je pouvais me donner un coup de pied en ce moment, je le ferais.

Il sourit et hausse les épaules, comme si ma réponse ne faisait que glisser sur lui.

— Je suis curieux.

Je me retourne pour lui faire face. Je l'observe avec attention et il fait de même avec moi. Les

longs doigts de sa main droite sont enroulés autour du goulot de sa bouteille de bière et son autre bras est posé sur la table rayée et fissurée. Il a l'air complètement détendu, et je finis par baisser ma garde.

— Je m'appelle Fable.

Après avoir dit ces mots, je me prépare à sa réaction. Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours eu droit à un nombre infini de plaisanteries et de remarques désagréables sur mon prénom.

Mais il ne dit rien et garde une expression neutre.

— Ravi de vous rencontrer, Fable. Moi, c'est Colin.

Je hoche la tête, ne sachant quoi répliquer. Il a un don pour à la fois me mettre à l'aise et me déstabiliser, ce qui me trouble. Et il ne correspond pas du tout à la clientèle habituelle du bar. Il est trop bien habillé et dégage une impression d'autorité qui confine à la supériorité, comme s'il était au-dessus de tout ça, ce qui est probablement le cas. Il a l'air d'avoir de la classe et de l'argent.

Mais il ne se comporte pas comme un crétin. Pourtant, il en aurait le droit, sachant à quel point je me suis montrée désagréable avec lui. Il porte la bouteille de bière à ses lèvres, avale une gorgée et je l'observe sans gêne. Il est beau, arrogant et il sent les ennuis à plein nez.

Je ne veux rien avoir à faire avec lui.

Après avoir bu la moitié de sa bière, il me demande :

— Est-ce que je peux vous poser une question, Fable ?

Je me dandine d'un pied sur l'autre et jette un regard dans le bar. Personne ne fait attention à nous. Je pourrais rester là et discuter avec Colin, le mystérieux client, pendant un quart d'heure sans que personne ne proteste.

— Bien sûr.

— Qu'est-ce qu'une femme comme vous fabrique dans un bar aussi pourri ?

Me sentant momentanément insultée, je rétorque :

— Pourquoi un type comme vous commande des bières dans un bar aussi pourri ?

Puis je me rends compte qu'il me faisait un compliment. Et il m'a qualifiée de « femme ». Personne ne fait ça. Même pas moi.

Il penche la bouteille dans ma direction, comme pour trinquer.

— C'est une bonne question. Est-ce que vous seriez surprise si je vous disais que je suis venu ici pour vous ?

« Surprise », non. Je dirais « effrayée ».

— On ne se connaît même pas. Comment est-ce que vous pourriez être venu pour moi ?

— Je me suis mal exprimé. Je suis venu ici en espérant trouver quelqu'un que je pourrais débaucher.

Il éclate de rire en me voyant hausser les sourcils.

— Je suis propriétaire d'un restaurant dans le centre-ville. Le *District*. Vous en avez déjà entendu parler ?

Bien sûr que j'en ai entendu parler. C'est un restaurant à la mode fréquenté par les riches étudiants qui ont un budget illimité pour se nourrir, boire et faire la fête. Ce n'est pas du tout mon milieu.

— Oui.

— Vous y avez déjà mangé ?

Je secoue lentement la tête.

— Non.

En s'enfonçant dans son siège, il se met à m'étudier et ses yeux se plissent tandis qu'il me détaille. À présent, il est définitivement en train de me reluquer et je sens le rouge me monter aux joues. Ce type est un crétin. J'ai toujours eu un petit penchant pour les crétins.

— Venez avec moi au restaurant, ce soir. Je vous ferai visiter.

Il ébauche un demi-sourire et je suis tentée de dire oui.

Mais je me suis juré de me tenir à distance des hommes, alors je sais que c'est une mauvaise idée.

— Merci, mais je ne suis pas intéressée.

— Je ne suis pas en train d'essayer de vous inviter à un rencard, Fable.

Sa voix est grave et ses yeux brillent. Je recule d'un pas. Il faut que je m'éloigne de ce type, et vite. Puis, je m'arrête en entendant la suite :

— J'essaie de vous offrir un boulot digne de ce nom.

DREW

— PARLONS DE FABLE.

Je me raidis, mais je hoche la tête. Je fais tout mon possible pour afficher un air neutre, comme si ce nouveau sujet de discussion ne me dérangeait pas le moins du monde.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

Ma psy m'observe avec attention, imperturbable.

— Tu as toujours du mal à prononcer son nom.

Je mens :

— Ce n'est pas vrai.

Je fais de mon mieux pour conserver un air nonchalant, mais j'ai la gorge nouée. Entendre le nom de Fable me fait à la fois peur et plaisir. Je veux la voir. J'ai besoin de la voir.

Mais je n'arrive pas à me forcer à la contacter. D'autant qu'elle m'a clairement oublié. Je le mérite. Je l'ai laissée tomber d'abord.

C'est plutôt toi que tu as laissé tomber.

— Tu n'as pas besoin de me mentir, Drew. Ce n'est pas grave si c'est toujours difficile pour toi.

Le docteur Sheila Harris marque une pause, tapotant son menton de l'index.

— Est-ce que tu as pensé à aller la voir ?

Je secoue la tête. J'y pense tous les jours, toutes les minutes de ma vie, mais c'est inutile.

— Elle me déteste.

— Tu n'en sais rien.

— Je sais que si les rôles étaient inversés, je me détesterais. Comme chaque fois, je me suis fermé. Je l'ai repoussée. Elle m'a supplié à de nombreuses reprises de ne pas le faire, me jurant qu'elle serait là pour moi, quoi qu'il arrive.

Pourtant, je l'ai abandonnée. Je lui ai laissé un petit mot stupide que j'ai mis bien trop longtemps à écrire et qui contenait un message caché que ma belle Fable, si intelligente, a déchiffré immédiatement.

Mais elle ne m'appartient pas. Je n'ai aucun droit de la revendiquer. Je l'ai ignorée.

Et à présent, je l'ai perdue.

— Pourquoi est-ce que tu l'as repoussée ? Tu ne me l'as jamais dit, tu sais.

Ma psychologue adore me poser des questions épineuses. Mais après tout, c'est son travail.

Pourtant, j'ai toujours autant de mal à y répondre.

Je lui avoue :

— C'est la seule manière de gérer mes problèmes que je connais.

Je m'en rends compte tous les jours. Je prends la fuite systématiquement. C'est tellement plus simple.

C'est moi qui ai décidé de consulter le docteur Harris ; personne ne m'y a poussé. Après mon retour de Carmel, après avoir abandonné Fable en lui laissant ce petit mot stupide, je me suis renfermé sur moi-même, plus encore que je ne l'avais jamais fait. J'ai été mauvais sur le terrain, récolté de mauvaises notes. Les vacances d'hiver sont arrivées et je me suis enfui. Je suis littéralement allé me cacher dans une petite cabane située au fond des bois près du lac Tahoe, que j'ai louée à un couple sympa.

Mon plan consistait à hiberner comme un ours. J'ai éteint mon téléphone, je me suis terré et j'ai fait le bilan de mes problèmes. Mais je n'avais pas prévu que ce serait aussi difficile de me retrouver seul face à mes pensées. J'étais hanté par mes souvenirs, bons et mauvais. J'ai repensé à la révélation fracassante d'Adèle, ma belle-mère. J'ai pensé à mon père. Comment réagirait-il s'il découvrait la vérité ? J'ai pensé à Vanessa, ma petite sœur, et aux circonstances de sa mort ; et au fait qu'elle n'était peut-être pas ma petite sœur, après tout.

Mais plus encore que tout le reste, mes pensées me ramenaient constamment à Fable. Je revoyais sa colère quand j'avais frappé à sa porte. Malgré tout, elle m'avait laissé entrer. J'ai repensé aux caresses qu'on avait échangées et à son aptitude à briser chaque fois mes barrières et à lire en moi comme dans un livre ouvert. Je lui ai fait une place dans ma vie. J'en avais envie.

Puis je l'ai quittée. Je lui ai laissé un petit mot qui n'a finalement servi à rien parce qu'en dépit du fait qu'elle a fait tout ce qu'elle pouvait pour me venir en aide, je ne l'ai pas laissée faire. Elle m'a envoyé exactement deux textos. Le second m'a surpris parce que je pensais qu'elle était têtue et qu'elle avait abandonné en constatant que je ne répondais pas au premier.

Et comment aurais-je pu ? Elle y disait tout ce qu'il fallait et j'aurais répondu tout ce qu'il ne fallait pas. J'ai donc préféré ne rien répondre du tout.

Elle m'a également laissé un message vocal. Je l'ai toujours. Parfois, quand je me sens vraiment mal, je l'écoute. Je tends l'oreille pour entendre sa voix douce et emplie de larmes, l'incroyable déclaration qu'elle me fait. Et lorsque le message se termine, mon cœur se serre.

C'est une torture de l'écouter et pourtant, je ne parviens pas à l'effacer. Je n'arrive pas à effacer ses paroles, à tirer un trait sur sa voix en faisant comme si elle n'avait jamais existé – je préfère conserver ce message et me rappeler que, l'espace d'une minute, elle a pensé à moi.

M'arrachant à mes pensées, le docteur Harris me déclare :

— J'espère pouvoir t'aider sur ce point : ta manière de gérer tes problèmes, je veux dire. Je sais ce que Fable représente à tes yeux. Et j'espère qu'à terme, tu iras la voir pour lui dire de vive voix que tu es désolé.

— Et si je ne le suis pas ?

Mais ce que je dis n'a aucun sens. Je suis tellement désolé que je me déteste – je suis le dernier des ratés.

Elle ajoute doucement :

— Et il y a un autre problème qu'il va falloir résoudre.

La séance se poursuit pendant un quart d'heure et enfin, je m'échappe pour retrouver le froid et la clarté de cet après-midi d'hiver. Le soleil réchauffe ma peau malgré le froid et je descends la rue, me dirigeant vers l'endroit où j'ai garé ma camionnette. Le bureau du docteur Harris est situé dans le centre-ville, dans un immeuble anonyme, et j'espère de tout cœur ne tomber sur aucune de mes connaissances. Le campus est situé à quelques pâtés de maisons seulement et tous les petits magasins, bars et cafés qui bordent la rue regorgent d'étudiants.

Je n'ai pas beaucoup d'amis, mais tout un chacun se plaît à penser qu'il me connaît. Cependant, personne ne me comprend vraiment, à l'exception d'une personne.

— Eh, Callahan, attends !

Je m'arrête pour jeter un regard par-dessus mon épaule et aperçois l'un de mes coéquipiers qui court dans ma direction, un grand sourire idiot lui barrant le visage. Jace Hendrix est casse-pieds, mais il a bon fond. Il ne m'a jamais fait de mal. Aucun d'entre eux ne m'en a jamais fait, d'ailleurs.

— Salut.

Je fais un signe de la main avant de la plonger dans la poche de ma veste, attendant qu'il s'arrête à ma hauteur.

— Ça fait un bail, me dit Jace. Tu as complètement disparu depuis ce dernier fiasco sur le terrain.

Je grimace. C'est moi qui ai été à l'origine de cette déconvenue.

Je lui avoue :

— Je me sentais un peu responsable de ce fiasco.

Je n'arrive pas à croire que je viens d'admettre ça, mais Jace n'a pas l'air de s'en soucier.

— Ouais, toi et tout le reste de l'équipe, mec. Dis-moi, tu as quelque chose de prévu, ce week-end ?

Je suis abasourdi par l'insouciance avec laquelle Jace balaie ma confession, et accepte d'endosser lui aussi la responsabilité de la dernière défaite.

— Qu'est-ce qu'il y a, ce week-end ?

— C'est l'anniversaire de Logan. On va le fêter dans le restaurant qui a ouvert à quelques pâtés de maisons d'ici. Tu as dû en entendre parler.

Jace a l'air emballé. Il sautille littéralement sur place. Je me demande ce qui peut bien l'exciter à ce point.

— Vaguement.

Je hausse les épaules. Ça ne m'importe pas. La dernière chose dont j'ai envie, c'est de passer du temps en société.

Puis les mots du docteur Harris me reviennent en mémoire. Elle m'a dit qu'elle souhaitait que je m'ouvre aux autres et que j'agisse comme un véritable être humain.

— C'est là qu'aura lieu la fête. On a réservé une salle rien que pour nous. Je n'y suis pas encore allé, mais on m'a dit que les serveuses y sont magnifiques, que les boissons sont géniales et bien servies. Les parents de Logan se sont arrangés pour faire privatiser une salle. Selon la rumeur, quelqu'un aurait engagé des stripteaseuses pour l'événement. Logan va avoir vingt et un ans, alors on veut lui en mettre plein la vue.

Jace fait danser ses sourcils.

Je mens :

— Ça a l'air cool.

On dirait une séance de torture. Mais il faut que j'y aille, au moins pour faire une brève apparition avant de m'éclipser. Je pourrai en faire part à ma psy. Elle me donnera peut-être un bon point pour avoir fait l'effort.

— Tu viens ?

Jace a l'air sidéré et je comprends pourquoi. Je ne sors que rarement avec les autres mecs. En particulier ces derniers mois, étant donné que je les ai passés à fuir la compagnie d'autres êtres humains.

— J’y serai.

Je hoche la tête, incertain d’être capable de trouver l’énergie de faire une apparition, mais il le faut.

— C’est vrai ? Génial ! Je suis impatient de le dire aux autres. Tu nous as manqué. Ça fait un bail qu’on ne t’a pas vu et on sait tous à quel point ces derniers matchs ont été difficiles pour toi. Ils ont été difficiles pour nous tous.

Jace affiche une expression solennelle et l’espace d’un instant, je me demande s’il se paie ma tête.

Puis je me rends compte qu’il est sincère. C’est étrange de prendre conscience à quel point j’ai endossé toute la responsabilité de ces défaites, alors que je parie que chacun de mes coéquipiers a probablement fait la même chose.

— Dis aux autres que je suis impatient de les voir.

Cette déclaration m’est venue facilement parce que c’est la vérité. Il faut que j’arrête de me complaire dans mon malheur, de me focaliser entièrement sur mon passé, sur mon père, sur ma salope de belle-mère et sur la petite fille qui est morte parce que j’étais trop occupé par cette dispute que j’ai eue avec sa mère, lorsque je lui ai demandé d’arrêter de me toucher.

C’est l’un des plus grands regrets de ma vie : n’avoir jamais pu expliquer à Fable ce qui s’était passé ce jour-là. Je sais qu’elle pense que j’étais en train de coucher avec Adèle. Je penserais la même chose, à sa place. Mais c’est le jour où j’ai dit à Adèle que c’était terminé ; quoi qu’elle tente, ça ne m’intéressait pas. C’était fini. C’est le jour où je me suis enfin libéré.

Mais c’est aussi le jour où je suis devenu prisonnier de ma propre culpabilité.

À jamais.

— À plus tard, Drew.

Jace me fait un signe de la main, tourne les talons et s’éloigne en sifflotant. Je reste cloué sur place et le regarde s’en aller jusqu’à ce qu’il ne soit plus qu’un petit point au loin, en souhaitant de toutes mes forces pouvoir faire preuve un jour d’une telle insouciance. J’aimerais tellement que mes plus gros problèmes soient mes notes, la prochaine fille avec qui je vais sortir et mon impatience à l’idée de la fête qui doit avoir lieu dans quelques jours.

Peut-être, je dis bien peut-être que je pourrais oublier mes soucis pour un moment, faire semblant que rien n’a d’importance, à l’exception de mes amis, des cours et des fêtes. Le doc dit que je ne pourrais pas aller de l’avant si je ne me confrontais pas à mon passé.

Mais après tout, qu’est-ce qu’elle en sait ?

Elle est brisée de l'intérieur, mais personne ne le remarquera jamais.

Anonyme

FABLE

— ALORS ?

Owen avale une gorgée du soda géant que je viens de lui acheter. On s'est arrêtés dans une station-service pour remplir le réservoir de la ruine qui sert de voiture à notre mère, sur le chemin de la maison.

— Est-ce que je pourrai manger gratos dans le resto où tu bosses ?

Je fais signe que non.

— C'est trop chic. Les enfants ne sont pas les bienvenus.

C'est l'euphémisme de l'année. Ce restaurant n'est définitivement pas fait pour les enfants. Tout bien pesé, il n'est pas non plus vraiment fait pour quelqu'un comme moi, mais je suis prête à tenter l'expérience. Colin prétend que je peux gagner beaucoup d'argent en pourboires, mais je ne suis pas certaine de le croire.

Je laisse mes pensées dériver sur Colin. Ce restaurant est un joujou que lui a offert son père pour le distraire. C'est ce que j'ai déduit de ce qu'il m'a dit la première fois où il m'y a emmenée. Il est sympathique, beau et charmant. En dehors des discussions patron-employée, j'essaie de l'éviter autant que possible. J'ai accepté son offre, même si elle semble trop belle pour être vraie.

En fait, je n'ai pas encore donné ma démission au *Room*. M'accrocher à ce travail en attendant de voir si le nouveau va fonctionner est la seule manière de m'assurer que j'ai toujours des rentrées d'argent constantes.

Et comme d'habitude, mes rentrées d'argent sont la chose la plus importante, étant donné que notre mère ne fait rien pour assurer notre subsistance.

Owen gonfle la poitrine en prenant un air indigné.

— Tu te fous de moi ? Je ne suis pas un gosse. J'ai quatorze ans, bordel !

Je lui donne une tape sur le bras et il pousse un petit cri.

Je le sermonne :

— Arrête de dire des gros mots.

Il faut vraiment qu'il fasse attention à ce qu'il dit. Et depuis quand la majorité a été reculée de quatre ans ? Il rêve !

— Sérieusement, Fable, tu ne peux pas me faire entrer discrètement ?

Owen secoue la tête. Il est visiblement énervé.

— J'ai entendu dire que les filles qui traînent là-bas sont canon.

La dernière chose dont j'ai besoin, c'est d'entendre mon petit frère parler de filles canon ou de je ne sais quoi encore. J'ai déjà eu ma dose : en faisant la lessive, il y a quelques jours, j'ai trouvé un sachet d'herbe dans la poche de son jean. Je l'ai montré à ma mère et elle a haussé les épaules avant de me confisquer le sachet.

Elle l'a ouvert et a inspiré profondément, déclarant que c'était du cannabis d'excellente qualité. Ensuite, elle a emporté la came chez Larry et ils se sont probablement enfumé la tête. Je n'arrive toujours pas à y croire : comment est-ce que j'ai pu devenir aussi stable et normale, alors que ma

mère est une gamine ?

Tu n'avais pas le choix.

C'est la vérité.

Je lui explique :

— Les plats coûtent en moyenne 50 dollars, le soir. C'est un restaurant pour les couples. Et il y a un bar. Après 22 heures, le restaurant est interdit aux moins de vingt et un ans.

C'est le restaurant le plus élégant que j'aie jamais vu. Jamais je n'avais eu l'occasion de travailler dans un endroit pareil jusque-là. Il est bien organisé et le service y est efficace ; chaque chose, chaque employé a sa place. L'équipe de serveuses n'est pas très sympathique, cela dit. Elles sont assez snobs. Je suis sûre qu'elles se moquent de moi dès que j'ai le dos tourné : la pauvre fille du coin venue travailler dans leurs rangs élitistes.

Mais je n'en ai rien à faire. Tout ce qui m'importe, ce sont les pourboires ; et le fait que Colin croie en mon potentiel. Ça faisait longtemps que personne n'avait cru en moi. Je pensais que c'était le cas de Drew, mais depuis qu'il ne fait plus partie de ma vie, je me rends compte que je me trompais. On s'est simplement laissés entraîner dans un fantasme.

— Tu ne peux même pas m'apporter les restes ?

La question d'Owen m'arrache à mes pensées. Je le regarde et remarque le rictus moqueur qu'il arbore.

Plus le temps passe, plus il embellit. Je ne sais pas s'il a une copine. J'espère qu'il va repousser l'échéance encore un peu. Les relations amoureuses n'apportent que des ennuis.

— C'est dégoûtant.

Je lève les yeux au ciel. J'avais pris l'habitude de lui rapporter des hamburgers du *Room*. Je l'ai bien trop gâté.

— Ce n'est pas maman qui va me nourrir, bordel.

Puis, il s'aperçoit que je fais les gros yeux en entendant le dernier mot et ajoute :

— Désolé... Tu sais, je me sens mal à force de traîner tout le temps chez Wade. Sa mère doit en avoir marre de me voir.

Je suis submergée par un sentiment de culpabilité. J'ai besoin de ce travail. J'ai besoin de mes deux emplois et ça veut dire que je ne suis pas là pour Owen. Je ne peux pas lui faire à manger ni veiller à ce qu'il fasse ses devoirs, ni le forcer à nettoyer le dépotoir qui lui sert de chambre. Notre appartement est doté de trois chambres – chose rare dans une ville universitaire –, et le loyer ne cesse d'augmenter. Sachant que ma mère n'est jamais là et qu'habituellement, il n'y a qu'Owen et moi, je pense à chercher un nouvel appartement où on pourrait vivre tous les deux.

Je sais que ma mère sera furieuse quand je le lui dirai. Peu importe qu'elle passe la majeure partie de son temps avec Larry, qu'elle ne soit jamais là, qu'elle n'ait pas de travail ou qu'elle ne puisse pas payer le loyer ; elle va se mettre en colère et le prendre comme un affront personnel, comme si Owen et moi la chassions de chez elle.

C'est en quelque sorte le cas. Je ne veux plus qu'elle vive avec nous. Ce n'est pas une bonne influence. Elle met Owen mal à l'aise et moi aussi. J'en ai assez.

Mais pour une raison que je ne m'explique pas, je redoute la perspective d'une confrontation avec elle. Je ne veux pas avoir à gérer ses mélodrames. Et ma mère peut se conduire comme une véritable diva.

La sonnerie de mon téléphone retentit, indiquant que j'ai reçu un texto. Je regarde et m'aperçois

que c'est mon nouveau patron. Un frisson de malaise me parcourt le dos tandis que je lis le message.

Qu'est-ce que tu fais ?

En petite employée modèle, je réponds :

Je me prépare avant d'aller au travail.

C'est la vérité après tout.

Je suis dans ton quartier. Je passe te prendre et je t'emmène ?

Je contemple sa réponse pendant un peu trop longtemps, ne tenant pas compte des récriminations d'Owen à propos de ce qu'il va devoir se faire à dîner. Qu'est-ce que Colin peut bien vouloir ? Qu'est-ce qu'il fait dans mon quartier pourri ? Ça n'a aucun sens. À moins qu'il ne soit venu me chercher...

Je ne commence pas mon service avant une heure.

Je te paierai en heures supplémentaires. Allez.

Je soupire et saisis une réponse sur le clavier :

Donne-moi cinq minutes.

En me dirigeant vers ma chambre, je lance :

— Il faut que j'y aille.

Je n'ai pas encore mis mon « uniforme », si on peut l'appeler ainsi. Toutes les serveuses sont obligées de porter les robes les plus courtes que j'aie jamais vues. Il y a au moins quatre types de robes différentes, toutes plus aguichantes les unes que les autres. Elles sont extrêmement moulantes, avec des décolletés plongeants. Je comprends l'attrait sexuel qu'elles suscitent. Elles ne nous donnent pas l'air de filles faciles, mais si je me penche un peu trop, tout le monde pourra voir mes fesses. Avec ces robes, je suis obligée de porter des caleçons moulants.

En sortant la robe de la penderie, j'aperçois Owen qui se tient debout sur le seuil de ma chambre.

Je lui demande :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il hausse les épaules et rétorque :

— Si je me faisais faire un tatouage, qu'est-ce que tu en penserais ?

L'espace d'un instant, j'ai le tournis. Mais où est-ce qu'il va chercher tout ça ?

— Premièrement, tu n'as que quatorze ans, donc c'est interdit par la loi. Deuxièmement, tu n'as que quatorze ans. Pourquoi est-ce que tu voudrais te faire tatouer quelque chose sur le corps jusqu'à la fin de tes jours ?

— Je ne sais pas.

Il hausse les épaules de nouveau.

— Je me disais que ce serait cool. Tu viens de t'en faire faire un. Alors pourquoi pas moi ?

— Peut-être parce que je suis une adulte et toi non.

Quelques semaines avant Noël, quand je pensais encore que Drew et moi avions une chance, je me suis fait tatouer. C'est le tatouage le plus stupide que vous puissiez imaginer. Je pensais qu'avoir une part de lui, aussi petite soit-elle, gravée de manière permanente sur ma peau, pourrait le ramener vers moi.

Mais ça n'a pas fonctionné. Et maintenant, je suis coincée avec ce tatouage. Heureusement, il est petit. Je pourrais le faire transformer si je le souhaitais.

Pour l'instant, je n'en ai pas envie.

— Donc si je comprends bien, quand tu te fais tatouer les initiales d'un type sur la peau, c'est cool, et moi, je n'ai pas le droit de me faire tatouer un dragon dans le dos ? C'est tellement injuste !

Il secoue la tête et ses cheveux blonds et sales lui tombent dans les yeux. J'ai envie de le gifler.

J'ai aussi envie de le prendre dans mes bras et de lui demander où est passé ce gentil gamin qu'il était encore il y a seulement un an.

— Ce n'est pas la même chose.

Je me retourne et retire la robe du cintre, la serrant dans la main.

— Il faut que je me change. Sors d'ici.

— C'est qui, ce type, d'ailleurs ? Tu ne me l'as jamais dit.

— Personne.

J'ai du mal à prononcer ces mots. C'était quelqu'un. C'était tout ce que je désirais pendant un moment, le plus bref et le plus intense de ma vie.

— Ce n'est pas personne. Il t'a brisé le cœur.

La voix d'Owen est pleine de venin.

— Si je découvre qui c'est, je vais lui botter le cul.

Je n'arrive pas à réprimer un sourire. Je suis ravie qu'il prenne ma défense. Owen et moi, on est une équipe. Chacun représente tout ce que l'autre possède de plus cher au monde.

Je me glisse hors de mon appartement parce que je n'ai aucune envie que Colin frappe à ma porte et se retrouve face à face avec Owen. Ou pire : qu'il voie notre minable intérieur. Quel que soit l'endroit où il vit, je suis certaine que c'est génial. Si sa maison est à moitié aussi belle que son restaurant, elle est forcément magnifique.

À la seconde où j'arrive en bas des escaliers, il s'arrête devant moi, dans sa Mercedes noire et élégante en faisant ronronner le moteur. La voiture est tellement neuve qu'elle n'a pas encore de plaques d'immatriculation. Je recule d'un pas tandis qu'il ouvre la portière et sort de la voiture, un adonis blond au sourire dévastateur et aux yeux bleus pétillants.

Il fait le tour du véhicule et m'ouvre la portière du côté passager d'un geste théâtral.

— Votre carrosse est avancé.

J'hésite. Je me demande si je commets une erreur en montant dans sa voiture. Je n'ai pas peur de Colin, mais plutôt de la situation dans laquelle je me mets. Il a des manières charmantes, mais j'ai pu remarquer qu'il usait de ses charmes avec presque toutes ses employées, sans parler des clientes. Pourtant, il ne va jamais trop loin : il reste toujours poli et sait se mettre en retrait lorsque c'est nécessaire.

Est-ce que je suis en train de lui donner des indications contradictoires en le laissant m'emmener au travail ? Je doute très fortement qu'il dise la vérité quand il me raconte qu'il était près de chez

moi et qu'il pouvait faire un crochet pour venir me chercher.

Je ne le crois pas une seule seconde.

À l'instant où il remonte dans la voiture et claque la portière, je lui demande :

— Est-ce que tu es venu ici spécialement pour venir me chercher ?

Il se tourne pour me faire face. Nos visages sont très proches. La voiture est belle, mais petite, et elle offre un décor assez intime. Il sent le parfum onéreux et le cuir. Pendant une minute, je me surprends à me demander si je pourrais ressentir quelque chose pour ce mec.

Presque immédiatement, je me rends compte que ce n'est pas le cas. Mon cœur bat toujours pour quelqu'un d'autre, quelqu'un qui n'a jamais existé.

Les yeux pétillants dans l'habitacle sombre, Colin me dit :

— Tu es assez directe.

Levant un sourcil, je réplique :

— C'est mieux que de s'empêtrer dans un fatras de mensonges, non ?

Il éclate de rire, secoue la tête et passe la première.

— D'accord. J'étais vraiment dans le coin, Fable. Je me suis souvenu que tu vivais dans le quartier et c'est pour ça que je t'ai envoyé un texto. Je sais que tu n'as pas toujours accès à un véhicule.

Je n'ai fait que trois services dans son restaurant et il sait déjà tout ça sur moi. Dois-je en conclure que j'ai affaire à un bon patron ou à un tordu ?

— Ma mère m'a prêté sa voiture aujourd'hui.

Il s'arrête alors qu'il s'apprêtait à sortir du parking pour rejoindre la route, l'air décontracté, une main posée sur le volant, l'autre sur la console centrale. Il semble très détendu. Tous ses gestes témoignent d'une incroyable aisance. Il donne l'impression qu'il pourrait avoir ce qu'il veut dans la vie et qu'il le mérite.

Je l'envie. Je ne pourrais jamais ressentir une telle confiance.

— Tu veux que je te ramène pour que tu puisses la prendre ?

Je décèle une note d'amusement dans sa voix profonde. Il doit me prendre pour une débile.

Je soupire :

— Non, c'est bon.

Cette conversation est ridicule. Qu'est-ce qu'on est en train de faire, exactement ?

— Mais je n'aurai pas de voiture pour rentrer.

— Je te ramènerai.

Je ne prends même pas la peine de lui répondre.

Je me tiens coite et me ronge les ongles pendant qu'il conduit. On garde tous les deux le silence. J'ai les mains sèches, les ongles ravagés et je pense à mes collègues, qui ont toutes les ongles des mains et des pieds parfaitement entretenus. J'ai toujours un petit air de Cendrillon en guenilles qu'on a arrachée à son sous-sol pour la faire travailler au milieu de splendides princesses chatoyantes. Je peux donner l'impression de briller, mais dès qu'on frotte un peu, les taches réapparaissent.

Quand je suis sur mon nouveau lieu de travail, je me sens diminuée et je n'aime pas ça.

Brisant l'épais silence, Colin déclare :

— C'est une mauvaise habitude. Tu devrais te faire manucurer.

Sa remarque m'agace au plus haut point. Je trouve son commentaire déplacé.

— Je n'ai pas les moyens.

— Je paierai.

Je proteste en grognant :

— Ah non ! Pas question.

Sa proposition m'agace encore plus.

Colin ne tient pas compte de ma réaction.

— Et pendant que tu y es, tu devrais aller chez le coiffeur. Je paierai pour ça aussi. Tu as trop décoloré tes cheveux et ils ont l'air abîmés.

Quel culot ! Ce type est un vrai mufle. Je ne sais plus pourquoi j'ai accepté de travailler pour lui. Ah oui, c'est vrai : pour l'argent. Ma cupidité causera ma perte, je le sais. Elle m'a déjà poussée à accepter deux emplois qui se sont révélés des décisions stupides.

— Pour qui est-ce que tu te prends ? La brigade du style ?

— Non. Mais je suis ton patron. Et je me dois de maintenir un certain standing.

— Pourquoi est-ce que tu m'as engagée, alors ? Tu savais parfaitement de quoi j'avais l'air.

Il me répond d'une voix douce :

— J'ai vu ton potentiel. Et toi, Fable, est-ce que tu le vois ?

Impossible de répliquer quoi que ce soit. Je savais que la vérité ne lui plairait pas.

Non.

DREW

JE SUIS EN COURS, MÊME SI JE N'EN AI AUCUNE ENVIE. APRÈS LE DÉSASTRE DU PREMIER SEMESTRE, J'AI revu à la baisse le nombre de disciplines dont je suivais les cours. Pourquoi risquer de sécher ou d'échouer de nouveau ? Il faudra que je rattrape mes échecs pendant les vacances d'été en suivant des cours intensifs, mais je m'en fiche. Où est-ce que je les passerais, sinon ?

Pas à la maison, c'est certain.

Au moins, tant que je suis sur le campus, je me sens presque normal. Je peux oublier mon père, Adèle et ce qu'elle m'a dit. Je ne lui ai pas parlé depuis la fois où je l'ai appelée pour exiger qu'elle me raconte tout. Je n'ai presque pas parlé à mon père non plus. Il sait que quelque chose ne va pas, mais il n'insiste pas. Je sais que quelque chose ne va pas non plus chez lui et je n'insiste pas davantage. Pourquoi est-ce que je le ferais ? Est-ce que j'ai vraiment envie de savoir ce qui ne va pas ?

Non.

Je vis jour après jour comme un robot. Plus je reste seul, plus je me perds dans mes pensées. Au souvenir de la promesse que j'ai faite à Jace de me rendre à l'anniversaire de Logan ce samedi, je suis pris de panique. Mais il faut que je le fasse. Le docteur Harris m'a dit qu'il fallait que je me remette à agir en véritable être humain et elle a raison.

Malgré tout, je suis terrifié.

Je suis en cours de communication, lequel a lieu dans un immense amphithéâtre et il y a cette fille près de laquelle je suis assis tous les jours. Elle est petite. Elle a de longs cheveux blonds et elle me rappelle tellement Fable que c'en est presque douloureux.

Je suis insatiable, quand il s'agit de m'infliger des châtiments. J'aime être assis près d'elle, faire comme si elle était quelqu'un d'autre, retenir mon souffle quand elle tourne la tête vers moi, rêvant de découvrir avec stupéfaction que Fable est assise à côté de moi.

Mais chaque fois, je suis ramené à la réalité. Elle n'est pas celle que je veux qu'elle soit. Personne ne le sera jamais.

Le professeur récite sa litanie, mais je n'écoute pas. Je sors une feuille de papier et me mets à écrire une lettre que je ne donnerai jamais à sa destinataire. J'ai besoin de laisser libre cours aux sentiments que j'ai pour elle, sinon je vais exploser. Dès que mon stylo touche la feuille, les mots se mettent à couler et je n'arrive pas à en contrôler le flot.

« Même si te quitter était une erreur,

Aussi ardent soit mon désir, je ne sais comment la réparer

Rageant contre moi-même chaque jour

Si intensément, je me

*Hais parce que je t'ai
Malmenée, blessée.
Aussi je veux que tu saches que
Loin de toi, je me
Lamente sur ta perte.
Où que j'aïlle, malgré les femmes que je rencontre,
Walkyrie de mes nuits, tu demeures dans mon cœur »*

Je contemple mon stupide poème que la fille que j'aime ne lira probablement jamais. Je dessine un cadre de lignes ornementales tout autour. Puis, je trace un F en écriture cursive, comme on me l'a appris à l'école élémentaire. C'est son initiale. Fable : une histoire, un mythe, un conte de fées. Elle est mon histoire. Je veux vivre, respirer et mourir pour elle et elle n'a pas la moindre idée de la place qu'elle occupe dans mes pensées. Plus rien d'autre n'existe. Je préfère rester assis dans cette salle et lui écrire des poèmes d'amour contenant des messages secrets, plutôt que de prêter attention à ce qui se passe réellement dans ma vie.

Je suis un cas désespéré.

*« Fille magique,
Aussi brillante que le jour, aussi
Belle que la nuit. Finis les mensonges,
Laissons là les faux-semblants,
Extraordinaire amour. »*

Je n'ai pas le courage de lui avouer cet amour. Je contemple ce nouveau poème que j'ai écrit pour elle et je suis plein de dégoût. Je ne suis pas assez bien pour elle. Je ne suis même pas capable de lui dire en face ce que je ressens.

— Tu écris ?

Je lève les yeux. Ma pseudo-Fable me sourit et je fronce les sourcils. Il y a quelque chose d'étrange dans son visage. Elle a les yeux marron. Même si elle est mignonne, elle n'arrive pas à la cheville de Fable. Je ne sais pas comment j'ai pu penser un instant qu'elle lui ressemblait.

Je demande :

— Qu'est-ce que tu dis ?

D'un mouvement de la tête, elle désigne la feuille de papier recouverte de mon écriture.

— Tu ne suis pas le cours, hein ? Qu'est-ce que tu écris ? On dirait un poème.

Je fais glisser ma main sur le papier pour dissimuler mes mots. J'examine son visage, souhaitant qu'elle ressemble davantage à Fable. Mais ce n'est pas le cas. Elle n'a rien en commun avec la fille de mes rêves. Et pour cette raison, je me mets à la détester.

— Je prends des notes.

Elle sourit.

— Ne t'inquiète pas. Je ne dirai rien à personne si ce n'est pas le cas.

Sur la défensive, j'insiste :

— Mais c'est vrai !

Ces mots ne sont destinés à personne d'autre. Ils sont pour moi et la fille qui ne les lira jamais.

Elle murmure :

— Pas besoin d'en faire tout un plat.

Elle plisse les yeux, comme si elle pouvait voir en moi, à travers moi. Et j'ai envie de m'enfuir.

— Ni d'être à ce point sur la défensive.

Je ne réplique rien. Comment est-ce que je pourrais nier alors que je sais pertinemment que c'est la vérité ?

— Eh, tu ne t'appellerais pas Drew Callahan, par hasard ?

Elle incline la tête, soudain intéressée.

— Ce n'est pas toi, le grand quarterback ?

Elle prononce ces mots d'un ton sarcastique. En fin de saison, j'ai déçu l'université entière en enchaînant les défaites spectaculaires. Je me suis planté et tout le monde le sait. Je lis le mépris dans ses yeux, je le sens qui irradie de tout son être et je suis certain qu'elle me prend pour un pauvre type.

J'attrape le sac à dos posé à mes pieds. Je fourre la feuille de papier dedans, ainsi que mes manuels. Je me lève de ma chaise et mets le sac sur mon épaule.

Je lui murmure :

— Ce mec-là n'existe plus.

Puis je sors de la salle, en plein milieu du cours.

Mais je m'en fiche. Je marche droit devant moi jusqu'à ce que je sois sorti de la salle et que je respire l'air glacé au-dehors, que je sente le soleil sur ma peau et les gens qui me poussent tandis que je fends la foule. J'entends quelqu'un crier mon nom, mais je l'ignore. Toutes sortes de gens que je n'ai jamais rencontrés semblent connaître mon nom.

C'est mon lot.

Je sens mon téléphone vibrer et je le sors de la poche de mon jean. C'est mon père. En temps normal, je renverrais l'appel directement sur messagerie, mais pour je ne sais quelle raison masochiste, j'ai envie de lui parler. Alors je réponds.

— Drew.

Il a l'air surpris de m'entendre.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

J'ai pris un ton faussement décontracté. J'aurais dû être acteur. Je suis tellement doué pour faire semblant, dans la vie. C'est incroyable.

— J'aimerais te rendre visite prochainement.

Il s'éclaircit la gorge et je sens sa gêne, même au téléphone.

— Il y a certaines choses dont j'aimerais discuter avec toi.

Ma gorge se noue et j'ai la nausée. Il a pris un ton grave qui me terrifie.

— Quel genre de choses ?

— Eh bien, j'aurais préféré t'en parler de vive voix, mais je peux aussi bien te le dire tout de suite.

Il inspire profondément et je l'imité.

— Adèle et moi allons divorcer.

J'ai l'impression d'avoir reçu un coup de massue sur le crâne et que des petits oiseaux dansent devant mes yeux, comme dans un dessin animé. Jetant un regard autour de moi, j'aperçois un banc. Je m'assieds lourdement à son extrémité, envoyant mon sac cogner contre mon dos, ce qui m'arrache une grimace de douleur.

— Hein ? Pourquoi ?

— Je préférerais venir t'en parler face à face. Tu es libre ce week-end ?

— Bien sûr.

Puis l'anniversaire de Logan me revient en mémoire.

— Enfin, j'ai un truc samedi soir, mais je peux annuler.

— Je ne veux pas que tu modifies tes projets pour moi.

D'habitude, mon père se fiche complètement de ce que j'ai prévu et ses scrupules me mettent mal à l'aise. Il n'est pas lui-même. Est-ce que c'est le divorce qui le mine ? Est-ce qu'il considère que c'est une bonne ou une mauvaise chose ? Naturellement, je blâme aussitôt Adèle.

— Ça ne m'embête pas, papa. Je t'assure. C'est juste une fête.

Le docteur Harris va être furieuse contre moi, mais je m'en fiche. J'ai besoin d'être présent pour mon père, surtout s'il s'apprête enfin à mettre un terme à sa relation avec Adèle.

Je ne devrais pas m'en réjouir, mais je n'arrive pas à me sentir triste pour lui. Je sais que c'est la meilleure chose qui puisse lui arriver. C'est une salope tordue et je veux qu'elle et son venin sortent de ma vie et de celle de mon père. De plus, même si c'est vraiment égoïste de ma part, je ne veux pas qu'elle lui révèle notre secret.

Je ne sais même pas si ce qu'elle m'a raconté est vrai. Et c'est ce qui me terrifie le plus. Je ne suis plus certain de savoir discerner le réel de l'imaginaire.

— Qu'est-ce que tu dirais si je venais vendredi ? Je pourrais passer la soirée avec toi et je rentrerais dans la journée de samedi. Comme ça, tu pourrais faire ce que tu veux samedi soir, suggère mon père.

— Tu peux rester tout le week-end, si tu veux.

J'ai envie qu'il reste. Il me manque. À une époque, on était proches, mais c'était avant mon quinzième anniversaire, avant que ma belle-mère ne décide qu'à ses yeux, j'étais bien plus attirant que mon père.

« *Tu as tellement grandi, Andrew. Tu es si beau, si grand, si fort...* »

Je ferme les yeux pour chasser sa voix de mon esprit.

— On verra sur le moment, rétorque mon père.

C'est tout ce que je peux espérer, alors j'acquiesce. Après avoir raccroché, je me sens un peu plus léger. Mon esprit est moins embrumé et pour une fois, je me surprends à espérer des jours meilleurs.

Je m'accroche à cette émotion pendant le reste de la journée.

Si jamais un jour, nous ne pouvons plus être ensemble, garde-moi dans ton cœur et j'y demeurerai pour toujours.

Winnie l'Ourson

DREW

MON PÈRE ARRIVE LE VENDREDI VERS MIDI ET ON SORT DÉJEUNER DANS L'UN DES CAFÉS LES PLUS PRISÉS du centre-ville, plein à craquer d'étudiants et de personnes travaillant dans les entreprises alentour qui viennent y prendre leur repas de midi. Le lieu est petit et animé. Il est meublé de minuscules tables rondes. Nos genoux se cognent à cause de notre grande taille et c'est extrêmement gênant. Je ne dis pas grand-chose, sauf pour parler de la pluie et du beau temps. Après tout, c'est lui qui a le plus de choses à raconter.

Enfin, j'ai aussi beaucoup de choses à raconter, mais je ne vais pas l'accabler avec cette nouvelle maintenant. Ça pourrait le traumatiser à vie et détruire notre relation à jamais.

Je refuse de prendre ce risque.

Une fois que la serveuse nous a apporté notre déjeuner, il entre dans le vif du sujet.

— J'ai signé les papiers du divorce hier. Adèle devrait les recevoir la semaine prochaine.

Je lève la tête et nos regards se croisent. Je m'aperçois qu'il m'examine avec attention, comme s'il avait tout compris. Pendant un moment, j'ai peur que ce ne soit le cas. Puis il plonge sa fourchette dans la salade qu'il a commandée avec son sandwich et se met à manger. On dirait que ce qu'il vient de m'apprendre est sans importance.

Après avoir avalé une bouchée, je demande :

— Où est-ce qu'elle est ?

Je ne parviens pas à prononcer son nom.

Ça ferait plaisir à Fable. Si l'occasion se présentait, je sais qu'elle arracherait les yeux des orbites de cette salope.

— Toujours à la maison. Je lui ai demandé de s'en aller, mais elle a refusé.

Mon père s'essuie le coin de la bouche avec son napperon.

— Je ne suis pas certain de la conduite à tenir. Je ne peux pas la jeter dehors, pas encore. Elle n'a nulle part où aller. Et c'était la mère de mon enfant.

Pas sûr.

Je déglutis à grand-peine.

— Où est-ce que tu vas aller ?

Il hausse les épaules.

— Pour l'instant, j'ai pris une chambre à l'hôtel. Mais elle va faire un faux pas. J'ai un plan.

J'ai perdu tout appétit. Je ne crois pas être capable de supporter un divorce difficile dans lequel je suis partie prenante.

— Quel est ton plan ?

Il me jette de nouveau un regard perçant qui me donne envie de me tortiller sur ma chaise.

— Elle a une aventure. Je le sais. Je le sens. Mais je n'ai aucune preuve.

Mon estomac se noue. Si ça a un lien avec ce qui a eu lieu entre elle et moi, je ne sais pas ce que je vais faire. C'était il y a si longtemps ! Non, leurs problèmes actuels n'ont rien à voir avec moi.

— Avec qui est-ce que tu crois qu'elle couche ?

— Je n'en suis pas certain. Ça dure seulement depuis quelques mois, mais je sais qu'elle a une aventure. Et je ne crois pas que ce soit la première fois.

Merde.

Il a raison. Elle n'en est pas à son galop d'essai. Et ça fait des années que je n'ai pas couché avec elle, alors je suis certain qu'il y en a eu d'autres. J'étais plutôt le premier d'une longue liste de mecs. Elle a besoin d'attention comme d'autres ont besoin d'oxygène pour respirer.

— Je suis désolé, papa.

Je suis sincère. Je suis désolé qu'il ait à endurer ça et que sa femme ne soit qu'une salope mal intentionnée. Il n'a pas la moindre idée des dégâts qu'elle a causés dans sa famille. Mon père est complètement aveugle. Il a ses défauts. Je sais qu'il n'est pas parfait, aucun de nous ne l'est. Mais il méritait mieux que ça.

Pourtant, c'est lui qui l'a choisie. À présent, il doit faire face aux conséquences de la dissolution de leur mariage.

— Ne sois pas désolé.

Mon père balaie mon inquiétude d'un revers de la main.

— Je crois que cette conne couche avec un type qui travaille au *Country Club*.

Elle s'encanaille. Génial... Mon père doit adorer ça.

Il poursuit :

— Et je crois qu'il est jeune. Elle s'habille comme une gamine de vingt ans et écoute de la musique qui ne plairait qu'à une ado hystérique. Il y a quelques semaines, je l'ai surprise en train de faire du sport avec un tee-shirt à l'effigie de Justin Bieber, tout en écoutant un boys band. Elle n'a plus l'âge de porter ce genre de tenue...

J'ai envie de rire, mais je me retiens. Je ne me moque pas de mon père ou de son indignation. Je ris à l'idée qu'elle est désespérée et qu'elle semble les aimer jeunes. J'ai le choix entre le rire ou la rage brute. Elle me dégoûte.

— Comment peux-tu être sûr qu'elle a une aventure ?

— Je n'en suis pas absolument certain, mais j'ai engagé un détective privé. Il la file en ce moment. Il débusque tous ses secrets les plus croustillants. Elle n'a pas la moindre chance.

Moi non plus, s'il découvre le secret croustillant que je partage avec elle.

— J'espère que tout ça ne va pas t'exploser en pleine figure.

— Impossible. Ce n'est pas moi qui suis en tort, c'est elle. Je lui ai toujours été fidèle.

Je me sens coupable, un sentiment que je connais bien, et je repousse mon assiette. C'est la dernière chose que j'ai envie d'entendre. Je préférerais presque que mon père m'avoue avoir trompé Adèle.

— Vraiment ? Tu peux être honnête avec moi, tu sais. Ce n'est pas moi qui vais aller le lui répéter.

— Vraiment.

Il a le visage fermé et ses yeux, qui sont aussi bleus que les miens, sont froids.

— Je l'aimais. Au fond de moi, je l'aime encore. Mais j'en viens à me demander si elle m'a aimé un jour. Depuis combien de temps est-ce qu'elle est infidèle ? Avec qui d'autre est-ce qu'elle a couché ? Jusqu'où vont ses mensonges ?

Il secoue la tête, l'air dégoûté.

— Elle m'a fait du tort. Elle m'a tourné en ridicule devant nos amis. Pour autant que je sache, elle a peut-être paradé en ville au bras de son gigolo pendant que j'étais en voyage d'affaires. Comment

est-ce que je le saurais ?

— Tu parles comme si tu voulais te venger...

Je ne sais pas comment réagir, ni quoi dire. À ses paroles, je suis plein d'appréhension. Il pourrait la pousser à avouer des choses que je n'ai aucune envie qu'il apprenne. Je ne crois pas avoir déjà vu mon père dans un état pareil.

— Peut-être bien.

Il éclate d'un rire forcé. Il a l'air en colère.

— Peut-être que j'ai envie de la faire souffrir, de lui faire comprendre qu'elle n'est qu'une traînée. Je lui ai tout donné. Quand on s'est rencontrés, elle était parfaite : belle, drôle, attentionnée et géniale au lit.

Je fais la grimace. C'est la dernière chose que j'ai envie d'entendre.

— Je n'avais pas besoin de le savoir.

— Allons, Drew. Tu es adulte. Ce genre de commentaire ne devrait plus te mettre mal à l'aise.

Il m'examine attentivement.

— Pendant que j'y pense, tu ne m'as pas parlé de ta petite amie. Est-ce que vous êtes encore ensemble ?

Je sens mon corps se raidir à la mention de Fable.

— On a rompu.

Ce n'est pas tout à fait ce qui s'est passé, mais techniquement, on n'a jamais été ensemble, alors je ne sais pas comment l'exprimer autrement.

— C'est dommage.

Ses paroles sonnent faux.

— Même si je n'ai jamais pensé que c'était une fille pour toi.

Je serre le poing et grommelle :

— Qu'est-ce que ça veut dire, exactement ?

— Tu sais parfaitement ce que je veux dire. C'est le genre de fille avec qui on couche à droite ou à gauche, pas le genre qu'on épouse.

Je me lève tellement vite que j'envoie voltiger ma chaise contre la personne assise à côté de moi. Bouillant de colère, je lance à mon père un regard mauvais. Je vois rouge.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles ! Fable est l'une des personnes les plus admirables que j'aie jamais rencontrées. Elle est loyale, gentille, douce...

Mon père me regarde dans les yeux, affichant un air méprisant. Je suis en train de faire un esclandre, chose qu'il déteste au plus haut point. Mais je m'en fiche comme de l'an quarante.

— Si elle est tellement admirable, pourquoi est-ce que tu n'es plus avec elle ?

La vérité sort de ma bouche le plus naturellement du monde :

— Parce que je ne suis pas assez bien pour elle.

Je quitte le restaurant sans ajouter un mot.

FABLE

— TU AS CHANGÉ QUELQUE CHOSE.

Je passe la main pour lisser mes cheveux récemment teints et mes ongles fraîchement vernis attirent mon regard. Ils sont d'un rouge aussi vif que mon rouge à lèvres et je me sens métamorphosée. Mais je ne veux rien laisser paraître. Je fais semblant d'avoir l'habitude de ce genre de choses : qu'un bel homme qui n'est autre que mon patron m'emmène dans un salon de coiffure prisé et coûteux en fin d'après-midi sans rendez-vous et paie pour mon relooking complet. Il est resté debout tout du long, un large sourire sur le visage, comme s'il était le seul à l'origine de ma transformation.

Ce qui est le cas, en quelque sorte.

Je devrais me sentir insultée. Le fait que Colin m'emmène dans un salon de coiffure sous-entend que je ne suis pas assez bien pour travailler dans son restaurant et qu'il faut que je change, du moins physiquement.

Mais secrètement, je me sens flattée par l'attention qu'il me porte. Personne ne fait jamais attention à moi. Les gens comptent sur moi pour faire ce qu'il y a à faire : ma mère, mon frère, mon ancien patron au *Room*... Eh oui, j'ai donné ma démission ce matin, finalement. Drew a fait attention à moi, pendant un temps, mais il est trop préoccupé par ses propres problèmes pour se soucier des miens.

Il me manque. C'est désespérant, mais il me manque. C'est drôle comme quelqu'un peut faire partie de votre vie pendant une si courte période et laisser une impression aussi vive. Il est éternellement gravé dans mon cœur, comme ses initiales sur ma peau.

C'est idiot, de penser à un homme qui a tourné la page depuis longtemps.

— Tes cheveux ! Le blond est plus foncé.

Jennifer me sourit et hoche la tête en signe d'approbation.

— J'aime bien. Ça te va mieux.

Colin est un patron génial, mais il emploie un tas de petites garces dans son restaurant. Je commence à me rendre compte de la raison de leur attitude : on est toutes en compétition directe les unes avec les autres, non seulement pour le titre de meilleure serveuse du *District* afin de gagner plus d'argent que les autres en pourboires, mais aussi pour celui de favorite de Colin, ce qui est complètement tordu, quand on y pense.

Je chasse cette pensée de mon esprit. Je suis douée pour ce genre de choses.

Jusqu'ici, c'est Jennifer qui s'est montrée la plus agréable avec moi, mais elle était la dernière venue avant mon arrivée, alors elle est probablement soulagée que les autres aient un nouvel objet d'aversion. Elle est jolie, avec son physique exotique et son air mystérieux, ce que je trouve amusant, étant donné qu'elle porte un prénom extrêmement banal. Elle a de longs cheveux noirs et raides, de grands yeux brun foncé et la peau mate. Elle est tellement grande que j'ai mal au cou quand je la regarde trop longtemps dans les yeux.

Elle est tout le contraire de moi. Nous sommes le jour et la nuit.

— Est-ce que Colin t'a emmenée te faire couper les cheveux ? demande-t-elle tandis qu'on dresse les tables pour le dîner.

Je répartis l'argenterie tandis qu'elle polit les verres. Je suis tellement surprise par sa question que je reste clouée sur place, bouche bée, pendant si longtemps qu'elle poursuit :

— Tu peux me le dire. Il m'a emmenée au salon de coiffure pour un relooking quand j'ai débuté.

Elle sourit, les joues empourprées.

— Colin aime bien recueillir les oiseaux blessés et les remettre sur pied. Il dit que ça nous permet de « révéler notre potentiel ».

À ses mots, je me sens un tout petit peu moins unique dans la vie de Colin et j'ai envie de me gifler.

— Tu ne trouves pas que c'est un peu...

— Bizarre ? termine-t-elle avec un sourire timide.

— Oui.

Je finis d'installer les couverts et l'observe tandis qu'elle ajuste avec minutie le dernier verre, le posant exactement à la place qu'il est censé occuper. Les nappes sont parfaitement étendues, sans le moindre pli, et au centre de chacune d'entre elles repose un vase en argent tout aussi parfait, rempli de fleurs fraîchement coupées aux couleurs du printemps, toutes de rose, lavande et blanc. Elles ajoutent une touche de glamour et de sophistication à une palette aux tons assez neutres.

Le restaurant tout entier est décoré sur le même thème : l'élégance, charme et sobriété. Pas étonnant que tant de belles personnes adorent venir manger ici.

— Colin aime jouer les chevaliers blancs avec nous toutes. C'est comme s'il était apparu soudain pour nous arracher à nos vies de misère pour nous en offrir de nouvelles, explique Jennifer.

Je fronce les sourcils. Je n'ai pas besoin de quelqu'un avec un complexe du sauveur dans ma vie. Avec Drew, c'était moi qui tentais de le sauver et ça ne m'a menée absolument nulle part.

Pourquoi est-ce que je rapporte tout à lui ? Il faut que je l'oublie une bonne fois pour toutes.

Je rétorque :

— C'est ridicule.

Jennifer hausse les épaules.

— C'est la vérité, non ? Où est-ce que tu travaillais, avant ? Moi, j'étais dans un bar pourri en périphérie de la ville, où les clients ne pouvaient pas s'empêcher de me tripoter. Je détestais cet endroit. Colin est arrivé un soir, il y a un peu plus d'un mois, avec son air propre sur lui, ses cheveux dorés et son visage brillant. Il m'a presque suppliée de venir travailler pour lui, mais je ne lui faisais pas confiance.

Ses yeux s'assombrissent encore et je suis sûre qu'elle a un secret qu'elle ne veut pas me révéler.

— C'était juste avant Noël. J'étais complètement fauchée et toute seule. Il m'a recueillie et j'ai refusé d'ouvrir les yeux sur la situation depuis.

— Il t'a recueillie ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— J'habite chez lui.

Elle détourne les yeux.

— Je ne suis pas la première et je ne serai pas la dernière.

C'est surprenant. Il me fait l'effet du Joueur de flûte de Hamelin que nous suivons comme un troupeau de rats hypnotisés. Je me sens idiotte d'avoir pensé qu'il m'accordait une attention

particulière. Je suis la dernière d'une longue liste de filles qui travaillent ici et qu'il a prises sous son aile.

Je suis tellement méfiante que je ne peux pas m'empêcher de me demander s'il a une idée derrière la tête.

— Il y a une fête dans la salle privatisée à 21 heures.

Tenerria entre dans la salle avec un air affairé. C'est la chef de rang et elle a travaillé avec Colin dans ses anciens restaurants. Il l'a amenée avec lui pour qu'elle l'aide à lancer le *District* et je ne sais pas si elle est là pour rester ou si elle finira par aller ailleurs. Ten, comme tout le monde l'appelle, m'inspire un immense respect, mais elle me terrifie.

— Quinze joueurs de l'équipe de football universitaire ont confirmé qu'ils venaient pour fêter un vingt-et-unième anniversaire, alors préparez-vous. Ils seront probablement bien plus nombreux que ça.

Mon cœur se serre dans ma poitrine. *Des footballeurs !* Est-ce qu'il est possible que Drew fasse partie de la compagnie ? Il sort rarement en société et la dernière fois, j'ai entendu dire qu'il était parti. Les rumeurs vont vite dans une petite ville, même si je n'ai jamais prêté une grande attention aux rumeurs. La plupart du temps, elles sont infondées.

— Fable, ce soir, je te jette dans la fosse aux lions, poursuit Ten, avec un sourire sur ses lèvres rouge vif.

On porte toutes le nouvel « uniforme » que Colin nous a donné plus tôt : un mini-short noir assorti d'un haut blanc en dentelle avec un soutien-gorge noir en dessous. Je porte également mes talons noirs sur lesquels je titube dangereusement. Il nous a même donné un rouge à lèvres, pour que nos bouches soient assorties les unes aux autres.

— Jen et toi, vous travaillerez dans la salle privée. On a un barman supplémentaire ce soir, alors vous devriez vous en sortir.

Ma gorge se noue et je dis d'une petite voix :

— D'accord.

Me retrouver en présence de footballeurs va me faire penser à Drew. De plus, ils risquent de me faire la vie dure parce que, même si j'ai honte de l'admettre, je suis sortie avec quelques-uns d'entre eux : rien de sérieux, surtout des séances de pelotage, mais quand même... À l'époque, mon amour-propre était au plus bas et je croyais que je ne méritais pas d'autres attentions que celles qu'ils me manifestaient. C'est tellement gênant ! J'espère qu'ils ne vont pas se montrer grossiers.

Plus que tout, j'espère que Drew ne sera pas de la partie.

Bon, je l'admets : c'est un mensonge. Au fond de moi, j'espère que Drew sera là, même si je ne saurais pas quoi lui dire.

Espèce d'enfoiré, tu m'as brisé le cœur !

C'est sûr, si je lui disais ça, tout se passerait bien.

— Qu'est-ce que tu penses des nouveaux uniformes ? me demande Ten.

Je baisse les yeux sur ma tenue. Le mini-short est extrêmement court, mais au moins, je ne suis pas en robe et je n'aurai pas à craindre de montrer mes fesses. Et le haut en dentelle est sans conteste transparent, mais je n'ai pas l'impression de montrer mes seins. J'ai toujours peur d'avoir froid, mais comme je passe toujours la soirée à courir dans tous les sens, ce n'est jamais le cas.

— Je l'aime bien.

En se déplaçant pour se mettre à côté de moi, Jen intervient :

— Moi aussi. Je préfère les mini-shorts aux robes. J'ai l'impression d'être plus libre de mes mouvements.

J'acquiesce :

— Pareil. Pourquoi est-ce qu'il nous a offert de nouveaux vêtements et le même rouge à lèvres ?

En formulant la question à haute voix, je me rends compte à quel point c'est étrange.

Quel genre de patron fait ce genre de choses ?

— Il aime qu'on ait l'air identiques, mais différentes, qu'on apporte une part de notre personnalité à l'uniforme, tu comprends ?

Ten nous examine attentivement.

— Je sais qu'on vient de vous les donner, mais la prochaine fois, ajoutez-y quelque chose de personnel pour leur donner un peu plus d'éclat, d'individualité.

Je me sens obligée de demander :

— Et si je ne peux pas me le permettre ?

Je suis la caricature de la fille fauchée. Le cadeau le plus extravagant que je me sois jamais fait, c'est ce fichu tatouage avec les initiales de l'homme qui m'a laissée tomber. Les chaussures coûteuses que j'ai aux pieds sont un cadeau de Drew. Ce sont les mêmes que je portais pendant le dîner surréaliste au *Country Club*, le soir où il m'a embrassée pour la première fois.

Au simple souvenir de ses lèvres sur les miennes, je sens un frisson me courir sous la peau.

— Tu peux aller dans un de ces magasins bon marché du centre commercial et acheter un collier à 3 dollars, tu sais. Sinon, tu peux aller chez Target ou Walmart.

Ten s'éloigne en secouant la tête.

— Finissez de dresser ces tables. Ouverture des portes dans un quart d'heure.

Avec l'aide de Jen, je mets la touche finale à la présentation des tables : on polit les verres, on allume les bougies et on balaie le parquet nu. Colin entre dans le restaurant et glisse quelques mots à l'oreille de Jen avant de croiser mon regard. Puis il se dirige vers moi.

— Tu es beaucoup mieux comme ça, lance-t-il.

Il s'arrête juste devant moi, croisant ses bras sur sa poitrine. Il porte un tee-shirt noir qui moule ses épaules et sa poitrine puissantes, assorti d'un pantalon noir. La couleur sombre ne fait que souligner la blondeur de ses cheveux, la blancheur de sa peau et la pâleur de ses yeux bleus.

Je m'en veux de le remarquer. Et je n'aime pas sa manière de me regarder comme si j'étais sa propriété. Mais l'éclair d'approbation qui passe dans ses yeux me fait secrètement plaisir. Il me donne envie de me redresser et de me pavaner, comme une petite fille qui aurait bien fait ses devoirs. Je sais : c'est complètement tordu.

— Tu étais là pendant la transformation d'hier, tu sais.

L'opération avait duré des heures. On avait fini par quitter le salon de coiffure après 21 heures. Heureusement, je n'étais pas de service hier soir et, comme c'est le patron, il pouvait se permettre d'arriver au restaurant quand il en avait envie. Il m'a même ramenée chez moi. Et à présent, il agit comme s'il n'avait pas vu le résultat hier soir.

C'est bizarre.

— C'est vrai, j'étais là. Mais c'est différent de te voir ici, ce soir, dans ton élément.

Il fait un geste du menton dans ma direction.

— Tu aimes les nouveaux uniformes ?

Décidément, c'est le sujet de conversation à la mode, ce soir.

— On voit un peu à travers, mais oui, je les aime bien.

— Je suis content.

Il tend la main vers moi et me serre brièvement le bras en passant.

— Jolies chaussures, lance-t-il par-dessus son épaule.

Un petit sourire aux lèvres, je lève les yeux et croise le regard de Jennifer qui m'observe, les yeux plissés. Elle tourne les talons et quitte la pièce avant que je puisse ouvrir la bouche. Je me demande ce que j'ai fait pour avoir droit à un tel regard.

Je me demande dans quelle sorte d'étrange triangle amoureux je viens de mettre les pieds.

Je déteste l'idée que quelqu'un d'autre puisse être avec toi.

Drew Callahan

DREW

ILS SE METTENT À CRIER ET À SCANDER MON NOM À LA SECONDE OÙ J'ENTRE DANS LA SALLE PRIVATISÉE du *District*, le nouveau restaurant où a lieu la fête d'anniversaire de Logan. Il n'est que 22 heures et tous mes coéquipiers sont déjà bourrés. Je le vois à leurs regards vagues, à leurs joues rougies et à leurs voix tonitruantes.

Mais au moins, ils sont heureux de me voir. Je pensais être devenu l'ennemi à abattre, l'imbécile qui avait gâché leur chance de gagner la finale. On est passés tout près, si près qu'on a tous pu toucher la victoire du doigt.

Puis j'ai rencontré une fille, je l'ai emmenée chez moi et j'ai laissé tout ce qui est arrivé là-bas me mettre la tête à l'envers.

Je suis complètement stupide.

Logan s'approche de moi et me pose les deux mains sur les épaules. Il sent fortement l'alcool et je m'écarte de lui. Je sursaute lorsque Jace apparaît à mes côtés, me met une bière dans la main et m'ordonne de boire.

Je m'exécute. Je suis d'humeur à me laisser aller pendant quelques heures au moins. La visite de mon père a pris une tournure désagréable à l'instant où il a insulté Fable. C'est absurde, étant donné qu'on n'est plus ensemble, mais je n'allais pas rester sans rien dire alors qu'il débitait des grossièretés sur elle. En vérité, elle nous est supérieure à tous et je refuse de le laisser la traîner dans la boue, même si c'est seulement devant moi.

Après la tournure désastreuse qu'a prise notre déjeuner, il n'a pas arrêté de recevoir des appels et des textos d'Adèle. Je n'avais pas besoin de ce rappel, alors je me suis tenu à distance. On s'est donc tenus loin l'un de l'autre pendant la majeure partie de son séjour, jusqu'à ce qu'enfin, il me dise ce matin qu'il fallait qu'il rentre à la maison pour s'occuper de ses « affaires ».

N'importe quoi.

Les « affaires » en question ne sont rien d'autre qu'Adèle. Je ne l'ai pas contredit. J'ai simplement hoché la tête et l'ai laissé s'en aller, en lui promettant qu'on se verrait bientôt.

C'est ça...

Ce n'est pas près d'arriver dans un avenir proche.

— Tu t'es fait discret ces derniers temps, me fait remarquer Logan, en s'asseyant à côté de moi, un verre à la main.

Il a la tête inclinée, comme s'il ne parvenait pas à la redresser. Je secoue la tête et ris doucement en avalant une gorgée de ma bière. C'est de la Sierra Nevada, la bière la plus communément servie dans cette ville et la seule que je trouve buvable. Les autres ont un goût de pâtée pour chiens.

Je hausse les épaules et réponds :

— J'étais dans les parages, mais j'ai fait profil bas. J'ai choisi de suivre moins de cours ce semestre. J'avais besoin de souffler.

— Je comprends, mec. Je comprends. Ne laisse pas l'entraîneur te miner le moral. Ce n'était pas ta faute, ces défaites, en fin de saison.

Logan prend un air grave. Du moins, aussi grave que possible, étant donné son état d'ébriété avancée.

— On a tous merdé, tu sais.

J'avale une autre gorgée de bière, plus longue. J'en ai besoin, au vu de la conversation, qui a pris une tournure sérieuse.

— Tu crois ?

Je me demande s'il est en train de me tendre un piège.

— J'en suis sûr.

Il hoche la tête avec animation, le crâne toujours incliné.

— Je suis content que tu sois venu, mec. Tu ne sors jamais avec nous. Je suis touché que tu sois là pour mon anniversaire. Ce n'est pas tous les jours qu'un abruti comme moi a vingt et un ans.

On se met tous les deux à rire.

— Tu as raison, tu es vraiment un abruti.

Ce n'est pas vrai. Logan est un type sympathique. De plus, je n'en pouvais plus de rester assis chez moi, seul avec mes pensées. J'étais en train de devenir dingue.

Logan me fait un grand sourire.

— Il faudrait que tu te joignes à nous plus souvent. Attends de voir les serveuses qu'ils nous ont réservées pour la soirée. Elles sont vraiment sexy. L'une d'elles, tout le monde la connaît. C'est une petite groupie blonde avec un superbe cul. L'autre est grande et mate de peau. On dirait un mannequin.

Une sensation de malaise s'empare de moi à la mention de la blonde, mais je chasse cette impression de mon esprit. C'est trop improbable. Il y a plein d'autres jolies blondes.

— Elles sont mignonnes, donc ?

Je fais semblant de m'intéresser à la question.

— « Mignonnes » n'est pas un terme assez fort. Elles sont extrêmement sexy.

Logan penche la tête en arrière de sorte qu'elle vient buter contre le dossier de son siège.

— Il faut que je couche avec quelqu'un, ajoute-t-il en direction du plafond. Je n'ai pas encore fait l'amour depuis mes vingt et un ans. Je crois que ce soir, je vais célébrer l'heureux événement en m'envoyant en l'air.

— Je suis surpris qu'il n'y ait aucune fille ici.

Mes coéquipiers sont connus pour organiser des orgies avec des filles à moitié nues. C'est une des raisons pour lesquelles je n'y vais jamais : les filles à moitié nues qui se jettent à mon cou me terrifient.

Je suis toujours mal à l'aise en leur compagnie parce qu'elles attendent toujours de moi quelque chose que je ne peux pas leur donner : mon attention, mon temps. Pas question. Il n'y a qu'une seule fille à moitié nue que j'accueillerais à bras ouverts si elle s'approchait de moi maintenant.

Et cette fille me déteste.

— Oh, il y aura des filles plus tard...

Logan sourit, les yeux mi-clos.

— En fait, c'est nous qui allons les voir. Promets-moi que tu viendras avec nous.

— Euh...

Mon pire cauchemar se réalise.

Logan ouvre les yeux.

— Promets-le-moi. Si tu ne le fais pas, je me mets à crier et je fais un esclandre.

— D'accord, d'accord, je viendrai.

Je n'ai pas la moindre idée de ce à quoi je viens de m'engager, mais le sourire jusqu'aux oreilles de Logan n'augure rien de bon. D'autant qu'il va probablement crier et faire un esclandre, quelle que soit ma réponse.

Une fille aux jambes vertigineuses et aux cheveux noirs entre dans la salle, un sourire sur ses lèvres rouges et pleines tandis qu'elle distribue les verres posés sur son plateau. Une fois son plateau vidé, elle s'approche et ses grands yeux sombres s'attardent sur moi.

— Ah, un nouveau visage. Je vois que vous avez déjà une bière. Est-ce que je peux vous servir autre chose ? Quelque chose à manger, un autre verre ?

— Apportez-lui un shot, dit Logan d'une voix inarticulée. De tequila : de la Patrón.

Elle me regarde en attendant ma réponse, mais s'adresse à Logan :

— Un seul shot ?

— Apportez-nous une tournée de huit.

Quoi ?!

— Je ne vais pas m'enfiler une tournée de shots avec toi, anniversaire ou pas.

— Ne sois pas aussi rabat-joie.

Logan fait un geste de la main.

— Huit shots de Patrón, belle demoiselle. Au fait, qu'est-ce que vous faites plus tard ? Vous voulez vous joindre à nous pour la suite de la soirée ?

Elle se met à rire et secoue la tête.

— Désolée, je suis de service jusqu'à 1 heure. Merci quand même pour l'invitation.

Elle me regarde de nouveau dans les yeux.

— Une autre bière ?

— Oui.

Je hausse les épaules. Je bois un shot, ma deuxième bière et après, j'arrête. Quand je suis ivre, j'ai l'impression de perdre le contrôle et je n'aime pas ça.

Elle tourne les talons et se faufile à travers la pièce bondée, ce qui lui vaut plus de regards et quelques sifflements appréciateurs. À la minute où elle quitte la pièce, ils se mettent tous à parler d'elle : de son cul, de ses seins, de son joli visage.

— Elle a une bouche faite pour la fellation, déclare Jace avec autorité.

Je hoche la tête, me sentant minable de jouer le jeu. Quand ils sortent en meute et qu'ils ont un peu bu, les hommes se transforment en rustres primaires.

— Attends de voir l'autre, intervient Logan. Quand on parle de bouches faites pour la fellation... Et d'après ce que j'ai pu entendre, elle en a fait bénéficier quelques petits veinards qui sont là ce soir.

Des éclats de rire résonnent dans la salle. Logan a parlé assez fort et je n'ai plus de doutes. Je suis certain qu'ils parlent de Fable. Elle me l'a avoué quand nous étions ensemble. Elle m'a raconté avoir eu de brèves aventures avec quelques-uns de mes coéquipiers, même si, selon elle, ce n'est jamais allé bien loin.

Est-ce qu'elle m'a menti pour tenter de sauver la face et ne pas se donner l'air d'une fille facile ? Je ne pense pas qu'elle en soit une.

Tu pensais qu'elle en était une quand tu l'as engagée pour jouer le rôle de ta petite amie. C'est

même la raison pour laquelle tu l'as choisie.

Je chasse la petite voix entêtante et termine ma bière. Je ressens déjà les effets de l'alcool qui coule dans mes veines et bourdonne dans mon cerveau. La jolie serveuse brune revient assez rapidement et me tend une bière fraîche avec un sourire avant d'aligner les huit shots de Patrón devant Logan d'un geste ostentatoire.

Il avale immédiatement un verre rempli à ras bord et en lève un autre dans ma direction.

— Allez, Callahan.

J'attrape un shot et quelques autres mecs en font autant. On trinque à la santé de Logan avant de boire à l'unisson. La tequila me brûle la gorge et je fais la grimace, riant lorsque Logan me met un autre verre dans la main, que j'avale aussi.

Quelques minutes plus tard, je ne ressens plus la moindre douleur. Que mes problèmes aillent se faire voir. Je vais bien. J'ai trois shots et deux bières dans le sang, rien ne peut m'atteindre.

Absolument rien.

C'est à ce moment-là que la fille que j'aime plus que tout au monde entre dans la pièce, comme pour donner corps à tous mes fantasmes.

FABLE

JE N'AI PAS CESSÉ DE ME RÉPÉTER QU'IL N'Y AVAIT PAS LA MOINDRE CHANCE QUE DREW SOIT ICI. PUIS j'entre dans la salle privatisée où a lieu la fête pour prendre le relais de Jen le temps qu'elle fasse une pause. Il est là.

Il est incroyablement beau et a l'air aussi abasourdi que moi. Et il est saoul.

Je le lis dans ses yeux, dans son expression, dans la manière chaloupée dont il bondit sur ses pieds, comme s'il allait s'approcher de moi. Puis il a l'air de se souvenir d'où il se trouve. Il se rassoit sur sa chaise, riant aux propos du type assis à côté de lui, sans me quitter des yeux.

J'ai aussi envie de me précipiter vers lui que de m'enfuir loin de lui. Mince, ce n'est vraiment pas comme ça que j'imaginai nos retrouvailles.

— Tu es en beauté, ce soir, Fable.

L'un des joueurs les plus âgés de l'équipe – je crois qu'il s'appelle Tad ou Ty – me fait de l'œil, la bouche déformée par un rictus lourd de sous-entendus.

Oui, il fait partie de ces erreurs de mon passé. À peine sortie du lycée et soucieuse de plaire, je venais assister aux entraînements de l'équipe, assise au bord du terrain sous la chaleur estivale, vêtue d'un mini-short trop court et d'un débardeur léger. Tad ou Ty – quel que soit son nom – m'a invitée à sortir avec lui et j'ai accepté de lui faire une fellation dans sa voiture à la fin de notre premier (et dernier) rendez-vous.

Ce n'est pas un des moments dont je suis le plus fière. Mais à l'époque, j'avais apprécié l'attention qu'il me portait. J'en avais tellement besoin. J'étais tellement stupide.

Bien sûr, cet abruti ne m'a jamais rappelée, même si je n'aurais accepté un autre rendez-vous pour rien au monde. Une fellation embarrassée m'avait largement suffi.

— Merci.

Je souris, comme si je ne le reconnaissais pas.

— Est-ce que vous voulez autre chose ?

— Ouais.

Il s'approche de moi. Il est grand et large d'épaules, tout en muscles, avec des cheveux noirs coupés ras et une lueur mauvaise dans le regard. Je recule d'un pas et il m'attrape par le bras, me serrant contre lui. Il penche la tête et approche la bouche de mon oreille pour me demander :

— Tu me tailles une pipe plus tard dans la soirée ?

Je me dégage de son étreinte, tremblante de colère.

Je marmonne :

— Va te faire foutre.

Je lui tourne le dos et son rire graveleux me poursuit pendant que je me fraie un chemin à travers la foule d'athlètes musculeux qui emplit la pièce.

Tout du long, je fais mon possible pour éviter Drew. Je sens ses yeux rivés sur moi. Je sais qu'il me voit, qu'il m'observe et je ne veux pas l'approcher. Qu'est-ce que je lui dirais ? Qu'est-ce que je ferais ? J'ai à la fois envie de me jeter dans ses bras et de balancer un crochet du droit dans sa mâchoire parfaite.

Il me demande de le sauver, puis il me largue. Il me déclare sa flamme dans un mot et ne répond pas à mes appels ni à mes textos. C'est un abruti.

C'est un sale con.

Mais aussi douloureux que ce soit pour moi de l'admettre, je suis amoureuse de cet abruti.

Je recouvre mes esprits et prends les commandes. Je débarrasse les bouteilles et les verres vides, en empilant le plus possible sur mon plateau, dans l'espoir de ne pas atteindre le coin situé au fond à gauche de la salle. Finalement, je fuis l'ambiance étouffante qui règne dans la pièce. Je m'appuie quelques secondes sur le mur, essayant de reprendre mon souffle.

Je ne m'attendais pas à ça, même si, pour être honnête, une partie de moi l'espérait. Je pensais être capable de supporter sa vue, mais ce n'est pas le cas.

Je suis dans une situation impossible. J'aurais aimé qu'il s'approche de moi, mais je suis soulagée qu'il ne l'ait pas fait. J'aurais probablement eu une réaction vraiment stupide, l'aurais sans doute supplié de me donner des explications.

C'est la seule chose qui occupe mes pensées tandis que j'attends mes commandes debout devant le bar, quelques minutes plus tard. Pourquoi est-ce qu'il m'a quittée ? Pourquoi ne m'a-t-il jamais rappelée ? Pourquoi ne m'a-t-il jamais envoyé de texto ? Il aurait quand même pu m'envoyer un message pour me dire que c'était terminé entre nous. C'est la moindre des choses. Je l'aurais compris. J'aurais été blessée, en colère et triste, mais j'aurais pu le supporter.

J'aurais trouvé cette issue préférable à la manière dont cet abruti m'a traitée.

Pourquoi, espèce d'abruti ?

Ça aurait pu être une manière amusante d'entamer la confrontation, mais connaissant Drew, il se serait enfui immédiatement.

Il est très doué pour ça.

Je saisis le plateau recouvert de verres et me dirige vers la salle. J'ai les genoux qui tremblent d'appréhension. Les mecs sont encore plus bruyants que lorsque j'ai quitté la pièce quelques minutes auparavant et ils me donnent du fil à retordre avec leurs remarques déplacées et leurs voix tonitruantes. Ils peuvent commander ce qu'ils veulent : ce sont les parents de Logan qui ont organisé l'événement. Ils sont immensément riches et vivent dans le comté de Marin. Je parie qu'à la fin de la soirée, ils auront dépensé en quelques heures l'équivalent de deux mois de salaire pour moi.

C'est complètement indécent.

— Alors, Fable...

Ty s'approche de nouveau de moi. J'ai entendu quelqu'un l'appeler par son nom et je sais qu'il ne s'appelle pas Tad. Il m'avait fait une telle impression que je ne me souvenais même pas de son nom.

— J'ai promis à Logan que tu lui offrirais un cadeau unique pour son anniversaire.

Je lève les yeux au ciel tout en souriant à Logan. Je ne veux pas l'insulter. Ses parents dépensent une fortune pour lui permettre de fêter son anniversaire en se saoulant, comme tout bon athlète appartenant à une confrérie.

— Ne fais pas de promesses que tu ne peux pas tenir, Ty.

Logan éclate de rire sans me quitter des yeux. Il titube. Il a les yeux injectés de sang et je me rends

compte qu'il est complètement ivre. Ce n'est pas surprenant, étant donné qu'il fête ses vingt et un ans. Ce genre de soirée arrosée pour fêter un vingt-et-unième anniversaire est une tradition sous ces latitudes.

— Je lui ai dit que je m'arrangerais pour que quelqu'un lui taille une pipe ce soir.

Ty sourit, mais il a un regard glacial.

— Pour que toi, tu lui tailles une pipe.

Mon sourire s'évanouit et je me renfrogne. J'ai envie d'envoyer mon poing dans la gueule de ce connard, mais je me retiens. Je ne travaille ici que depuis une semaine. Je ne peux pas me permettre de tout gâcher. Je gagne trop d'argent. Et ce restaurant a bien plus de standing que le *Room*.

Mais il est également rempli d'abrutis complètement ivres. Quoi que je fasse, je ne parviens pas à leur échapper.

En essayant de prendre un ton léger, je rétorque :

— Très drôle...

Je leur tourne le dos et m'apprête à ramasser d'autres bouteilles et verres abandonnés sur les tables quand Ty me saisit de nouveau le bras, m'arrêtant net dans mon élan.

Je lui lance un regard mauvais par-dessus mon épaule.

— Lâche-moi.

— Promets que tu le feras.

Sa voix est ferme et son regard glacial.

— Promets que tu tailleras une pipe à Logan. C'est son anniversaire. C'est le moins que tu puisses faire.

— Non.

Je tente de me dégager, mais sa main m'enserme comme un étau.

— Bas les pattes.

— Pas tant que tu n'auras pas promis de le sucer. Allez. Toute l'équipe y est passée, ou presque...

Il durcit le ton en s'approchant de moi.

— Promets-le, Fable. Promets.

J'ai les genoux qui me démangent. J'ai une furieuse envie de lui donner un coup dans l'entrejambe. Je n'arrive pas à croire qu'il s'adresse à moi de cette manière ou qu'il me regarde comme s'il avait envie de me mettre en pièces. Quel pervers.

— Ty, laisse tomber, intervient Logan d'une voix timide.

— La ferme.

Ty refuse de me quitter des yeux et il me tire vers lui tandis que je pousse sur mes pieds pour lui échapper. Je manque de trébucher. Je n'ai aucune envie de me rapprocher de ce type. Il me fait peur.

— Arrête de jouer les saintes nitouches, Fable. Tu t'y connais, quand il s'agit de se mettre à genoux pour sucer des queues, je me trompe ?

Je me sens humiliée et j'ouvre la bouche, prête à lui dire ce que je pense de son attitude quand soudain, j'ai la chair de poule. Je sens quelqu'un debout derrière moi. Je sens sa chaleur, sa force, son odeur si agréable : Drew.

— Lâche-la, Ty, avant que je brise un à un tous les os de ton corps.

Il a une voix grave, menaçante. Je ne prendrais pas le risque de l'énervé s'il prenait ce ton avec moi. La colère vibre dans sa voix et un frisson me parcourt l'échine.

— Fais preuve d'un peu de respect envers la demoiselle.

Ty me lâche en me donnant une petite poussette. Il secoue la tête et se met à rire, même s'il n'a pas du tout l'air amusé. Il a l'air hors de lui.

— Comme si cette petite pute était une « demoiselle ». Et depuis quand est-ce que tu t'intéresses aux filles, Callahan ? Je me suis toujours demandé si tu ne préférerais pas la queue.

— Arrête de te conduire comme un connard..., intervient Logan avant de s'interrompre en voyant le regard mauvais que lui lance Ty.

J'ai le souffle court et des fourmis dans tout le corps lorsque Drew pose sa main dans le bas de mon dos pour me mettre hors d'atteinte.

Puis il se jette sur Ty.

Je fais un bond pour esquiver les coups, et crie :

— Drew, non !

Il y a encore une seconde, tout le monde passait un bon moment. La suivante, c'est l'émeute.

Tout le monde se précipite sur Drew et Ty qui se débattent comme de beaux diables pour donner le premier coup de poing. J'attrape l'un des passants de ceinture du jean de Drew et tire en lui hurlant d'arrêter. Il finit par me regarder et ses yeux bleus, beaux et sauvages, croisent mon regard.

M'efforçant de parler d'une voix calme, je répète.

— Arrête ! S'il te plaît. Tu vas avoir des ennuis.

Il repousse Ty et se redresse en s'essuyant le coin de la bouche du revers de la main. Il a les yeux rivés sur moi et tout son être vibre de colère, au point que celle-ci est presque palpable. Je déglutis à grand-peine, faisant tout mon possible pour garder mon sang-froid.

Mais Drew Callahan est vraiment désirable quand il est en colère.

— Il t'a traitée de pute, marmonne-t-il.

La fureur dans ses yeux s'enflamme à ces mots. Je ne crois pas l'avoir déjà vu aussi en colère.

Rouge d'embarras, je réplique :

— Beaucoup de types me traitent de pute.

C'est la vérité. Ça ne me plaît pas, mais « Comme on fait son lit, on se couche », dit l'adage.

— Je ne vais pas le laisser faire, Fable.

À la mention de mon nom, une vague de plaisir me submerge et mes jambes menacent de se dérober. Il m'a tellement manqué et le simple fait qu'il se tienne là, devant moi, malgré les circonstances malheureuses, m'emplit d'une telle joie que je suis sur le point de fondre en larmes.

Mais je les refoule en me sentant complètement stupide.

— Je n'ai pas besoin d'un chevalier blanc.

C'est drôle, c'est la deuxième fois ce soir que quelqu'un fait allusion à un chevalier. Et c'est un mensonge. J'ai besoin que quelqu'un vienne me sauver. Et j'ai toujours envie que ce soit lui.

Drew.

— C'est vrai, j'oubliais : tu n'as besoin de personne. Tu es plus forte qu'aucun d'entre nous, non ? Tu es plus forte que moi, ça, c'est certain.

Il se détourne de moi et s'éloigne sans ajouter un mot. Je le regarde, abasourdie par sa brusque retraite, et je me demande ce qui a bien pu susciter ce commentaire. Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter sa colère ? C'est lui qui m'a larguée, que je sache.

Je refuse de me sentir coupable ou de lui courir après pour lui demander des explications, pour lui demander s'il va bien, s'il parle toujours à cette horrible salope qui lui a fait tant de mal.

Furieuse, j'attrape mon plateau. Je me mets à rassembler les bouteilles vides et à les empiler

dessus jusqu'à ce qu'elles roulent d'avant en arrière, tintant les unes contre les autres. Jen finit par entrer dans la pièce, inconsciente de la scène qui s'est déroulée quelques instants auparavant, et je soupire de soulagement en la voyant approcher.

Elle me demande :

— Pourquoi est-ce que c'est si calme, ici ?

— Deux d'entre eux ont failli se battre.

Je décide de ne pas préciser que cette bagarre a démarré à cause de moi.

Jen lève les yeux au ciel et commence à m'aider à débarrasser les tables.

— Pas étonnant. Mettez une bande de mecs bourrés de testostérone ensemble et regardez-les se frapper la poitrine pour prouver qui est le plus fort.

Je ne réplique rien. Je continue à nettoyer, puis sors de la salle pour me diriger vers le bar, où je jette tout à la poubelle, soulagée par le son des bouteilles qui s'entrechoquent. Je suis tellement énervée que j'ai envie d'aboyer sur quiconque ose regarder dans ma direction.

Merde !

Je meurs d'envie d'une cigarette.

— C'est quoi, le problème ?

Ten apparaît soudain, sortie de nulle part, et je sursaute.

— Euh...

Je ne sais pas quoi répondre. Je ne veux pas me plaindre de peur d'avoir l'air de ne pas être capable de tenir ma place. Je ne veux pas non plus lui raconter ce qui s'est passé, parce qu'elle pourrait me demander pourquoi ils se sont battus et quel rôle j'ai joué là-dedans.

Alors je hausse les épaules et ajoute :

— Les hommes, c'est nul.

C'est assez proche de la vérité.

Son visage change d'expression et je n'y lis plus que de la sympathie.

— Oui, tu as raison. Écoute : va te calmer un moment. Tu as l'air sur le point de péter un plomb.

— Mais je viens de prendre ma pause...

— Je prends ta place. Tu as cinq minutes.

Ten sourit, me donne une petite claque sur le bras et se dirige vers la salle où la fête bat son plein.

Je me précipite dehors pour allumer cette cigarette tant désirée.

Pas une de tes cicatrices ne me pousse à t'aimer moins.

Anonyme

DREW

ELLE EST PARTIE. IL Y A UNE MINUTE, ELLE ÉTAIT DANS LA MÊME PIÈCE QUE MOI, RESPIRANT LE MÊME air, puis Ty Webster s'est senti obligé de se conduire comme un connard et d'insulter la fille que j'aime, que je n'ai pas revue depuis si longtemps. Sa seule apparition dans le bar m'a coupé le souffle, j'en ai la gorge nouée.

Alors j'ai fait ce que n'importe quel type aurait fait pour défendre sa petite amie. Je me suis jeté sur Ty. J'étais prêt à lui faire passer un sale quart d'heure, jusqu'à ce que mes coéquipiers se précipitent sur nous pour nous séparer. Fable, aussi. Elle m'a regardé, m'a attrapé et elle a essayé de m'attirer loin de lui. Je l'ai laissée faire. Je l'ai regardée droit dans les yeux et j'ai écouté ses douces supplications. Elle est la seule raison pour laquelle j'ai laissé Ty tranquille.

Je lui aurais cassé la figure pour elle, même si on n'est plus vraiment ensemble.

À qui la faute ?

— Mec, il faut que tu demandes pardon à Ty.

Logan est devant moi, l'air un peu moins saoul. Je crois que cette dispute a dégrisé beaucoup d'entre nous.

— Je n'ai pas envie que mes amis se battent le jour de mon anniversaire.

— Dis-lui de s'excuser auprès de Fable et on en reparlera.

Je secoue la tête. Le léger étourdissement que je ressentais plus tôt a disparu. C'est dommage, parce que j'étais parvenu à oublier, même si ça n'a duré qu'un court moment.

Puis il a fallu qu'elle entre dans la pièce, belle et sexy, incarnant tous mes désirs. Il y avait quelque chose d'étrange dans son apparence. Elle ressemblait à la Fable que je connais, mais... une version légèrement différente.

— C'est qui, Fable ? demande Logan en fronçant les sourcils.

— La serveuse qu'il a traitée de pute.

J'ai du mal à prononcer ce dernier mot. Je suis tellement énervé.

Logan soupire.

— Tu sais comment il est. Il n'a aucun respect pour les filles.

— Ouais, eh bien, il ferait bien d'apprendre le respect.

Avant d'être tenté d'y retourner pour finir ce que j'ai commencé, je quitte la pièce et suis le couloir étroit qui mène à une porte ouvrant sur l'extérieur, à l'arrière du restaurant. J'ai besoin de me calmer, de rassembler mes esprits, et peut-être même de quitter cet endroit.

Je suis à peu près sûr que plus personne n'a envie que je sois là. Je me suis jeté sur l'un de mes coéquipiers à cause d'une fille qu'ils considèrent comme une pute, et ça me sidère, cette mentalité « les potes avant les meufs » et toutes ces conneries.

Peu importe qu'on ne soit plus vraiment ensemble, Fable sera toujours prioritaire à mes yeux.

J'ouvre la porte et me retrouve dans une allée étroite. L'odeur caractéristique de la fumée de cigarette flotte dans l'air et je jette un regard vers ma droite. C'est là que je l'aperçois : c'est Fable. Elle est assise sur le rebord d'une énorme caisse en plastique retournée, tirant sur sa sucette à cancer

comme si c'était sa dernière planche de salut.

— Fumer tue, tu sais.

J'ai déjà utilisé cette réplique : au cours du dîner au *Country Club*, le soir où je l'ai embrassée, où j'ai goûté ses lèvres, où j'ai senti son corps sous ma main et entendu les petits sons qu'elle émet quand elle est excitée pour la première fois.

Elle me jette un regard méprisant en me soufflant la fumée dans la figure.

— Alors, va-t'en. Comme ça, tu n'auras pas à respirer mon air vicié.

Je suis cloué sur place. J'ai peur de l'approcher, qu'elle me dise d'aller me faire voir, ce que je mérite.

— Je suis content d'être tombé sur toi. Je voulais te parler.

— Vraiment ?

Elle hausse un sourcil tandis que sa cigarette se balance au bout de ses doigts.

— Qu'est-ce que tu as à me dire de plus ? J'ai compris le message quand tu as cessé de donner signe de vie.

— Tu as raison. Je me suis comporté comme un abruti.

J'inspire profondément.

— Écoute : je sais que ce que j'ai fait n'était pas bien. Je n'aurais pas dû m'enfuir comme ça.

— Tu ne t'es pas simplement enfui. Tu ne m'as pas donné de nouvelles pendant plus de deux mois ! Et ça aurait pu durer encore si tu n'étais pas tombé sur moi ce soir, je me trompe ? Est-ce que tu avais l'intention d'essayer de m'éviter pendant le restant de tes jours ?

Elle se penche pour écraser sa cigarette sur le cendrier posé à ses pieds.

Je la dévisage, submergé par le fait de la sentir près de moi après m'être tenu loin d'elle pendant si longtemps. Elle est belle. Elle est furieuse après moi et... je ne sais pas quoi penser. À sa vue, un million de petites pulsions électriques circulent dans mes veines, me paralysent et me poussent à agir tout à la fois. Je suis dépassé.

Tout ce que je sais, c'est que j'ai besoin d'elle, aujourd'hui plus que jamais.

Je finis par répondre :

— Je ne sais pas ce que j'aurais fait.

— Typique. Je me sens comme une jolie poupée stupide dont personne ne se soucie et qu'on a oubliée sur une étagère. De temps en temps, toi ou un autre, vous me prenez dans vos bras pour jouer un moment, juste assez longtemps pour me donner de l'espoir et me faire croire que quelqu'un tient à moi. Puis vous m'oubliez de nouveau et c'est comme si je n'existais pas.

Elle penche la tête en arrière et lève les yeux vers le ciel obscur.

— Ma mère était inspirée quand elle a choisi de m'appeler Fable, tu ne trouves pas ? J'ai l'impression que je ne suis réelle pour personne.

Je murmure :

— Pour moi, tu es réelle.

Elle est tellement réelle que ça me fait mal de ne pas la toucher.

Je meurs d'envie de la serrer dans mes bras.

Elle se lève et croise les bras, faisant remonter ses seins dans le soutien-gorge noir et extrêmement sexy que j'aperçois à travers la fine dentelle blanche de son chemisier. Cette tenue me rend dingue. J'ai à la fois envie de la lui arracher et de lui mettre une veste sur les épaules pour qu'aucun autre mec ne puisse la voir comme ça.

— Je ne peux pas faire ça, Drew. Je ne peux pas faire semblant que te voir après si longtemps n'a aucune importance alors que mon cœur est en train de se briser en deux.

Elle éclate d'un rire sans joie.

— Je pense que c'est mieux si on reste loin l'un de l'autre. Te sentir près de moi me fait trop mal. Je sens mon cœur se fendre dans ma poitrine. Je n'arrive pas à croire qu'elle me dise ça. En me débattant contre la panique qui me submerge, je m'approche d'elle.

— Fable...

Elle recule, l'air effarouchée, comme si elle n'avait nulle part où se cacher. Je me sens mal.

— Tu devrais t'en aller.

Je m'avance d'un pas et elle recule. Son talon vient heurter le mur derrière elle.

Elle est piégée, elle le sait, et je me félicite qu'elle ne puisse pas s'enfuir en courant ; c'est mal, mais c'est plus fort que moi.

— Tu n'as pas envie que je m'en aille.

— Si.

Elle hoche la tête d'un air décidé, mais je perçois un tremblement dans sa voix.

Je m'approche d'elle si près que j'envahis son espace personnel. Sa chaleur et son odeur m'enveloppent. Elles m'intoxiquent et j'appuie mes mains contre le mur au-dessus de sa tête, les bras tombant de chaque côté de son corps. Elle est complètement enfermée et tandis que je me penche pour contempler son joli visage sur lequel se lit la colère, je ne pense qu'à mon désir irréprouvable de l'embrasser et de faire disparaître tout ce rouge à lèvres.

Je lui demande :

— À quelle heure est-ce que tu finis ?

Ma voix est grave et mes pensées licencieuses.

Je veux la ramener chez moi, nue, dans mon lit. C'est impossible, vu comme j'ai bousillé la fragile relation qu'on avait, mais j'ai encore l'espoir de parvenir à renverser la situation.

La manière dont elle tremble m'indique qu'elle ne m'a pas encore oublié. La façon qu'elle a de me regarder, avec cet éclair de désir dans les yeux, me dit que j'ai encore une chance.

— Trop tard pour qu'on se retrouve après.

Elle tend les bras pour me repousser. Je sens ses mains sur ma poitrine et pousse un sifflement, comme si elle m'avait brûlé.

Mais c'est ce que j'ai ressenti. Lorsque j'ai senti ses mains sur mon corps après si longtemps, j'ai eu l'impression qu'elle venait de me marquer au fer, qu'elle venait de clamer ma propriété d'un simple contact.

Elle ne se doute pas que je n'appartiens qu'à elle depuis des mois.

Sans réfléchir, je me penche et essaie de l'embrasser, mais elle détourne la tête au dernier moment et mon baiser n'atteint que sa joue. Elle frémit. Elle laisse échapper de petits halètements à travers ses lèvres entrouvertes et je ferme les yeux, cherchant à calmer les battements de mon cœur tandis que je caresse sa joue avec mon nez.

Le visage contre sa peau, je murmure dans un souffle :

— J'ai vraiment merdé, alors.

Fable hoche la tête et inspire profondément tandis que ses mains se détachent de ma poitrine.

— Oui.

— Dis-moi ce que je peux faire pour me rattraper.

Il faut que je sache. Je ne peux pas la laisser penser que notre histoire est terminée.

Elle détourne toujours la tête, comme si elle avait peur de me regarder dans les yeux.

— C'est trop tard. Il n'y a rien à faire. C'est... c'est fini entre nous.

Je détache la main du mur pour la poser sur sa joue et la forcer à me regarder. Ses grands yeux effrayés croisent mon regard et pendant un instant, je me sens complètement perdu. J'ai l'impression d'avoir fait un bond dans le temps et je nous imagine dans l'annexe de la maison de mes parents, alors qu'on était sur le point de s'embarquer pour quelque chose de grandiose, de sérieux. Je tenais cette fille au creux de ma main et elle me tenait, moi aussi. Mais j'ai été tellement lâche que je l'ai laissée m'échapper et maintenant, il suffit de la regarder...

Elle est différente. Sa vie tout entière a changé en quelques semaines. Et je n'en faisais plus partie. Elle est passée à autre chose et moi, je vis toujours dans le passé.

Cette prise de conscience me stupéfie.

Elle murmure :

— Il faut que je retourne travailler. Tu devrais aller retrouver tes amis.

Je caresse son visage et laisse courir mes doigts le long de la ligne délicate de sa mâchoire. Elle ferme les yeux. Je remarque le subtil mouvement de sa gorge tandis qu'elle avale sa salive et je penche la tête de nouveau. Cette fois, nos bouches se rencontrent enfin. Je respire son souffle, goûte ses lèvres et la douceur de ce qui se cache derrière. Elle entrouvre immédiatement la bouche et je saute sur l'occasion pour y glisser ma langue et la mêler à la sienne.

Je laisse échapper un petit grognement et elle s'écarte la première. Nos yeux s'ouvrent en même temps et on s'observe sans un mot. Son regard glisse de nouveau vers ma bouche. Je sais ce dont elle a envie.

Moi aussi, j'en ai envie.

On est incapables de résister l'un à l'autre. Ce moment en est la preuve. Il faut que je dise quelque chose, pour préserver encore un moment cette connexion entre nous.

J'ai besoin d'elle et elle a besoin de moi. Je le sais.

— Fable, est-ce que tout va bien ?

On tourne la tête tous les deux pour apercevoir à quelques pas de nous un grand type intimidant, tout de noir vêtu. Il me jette un regard perçant. Il a l'air de vouloir me casser la figure.

Il ne manquait plus que ça...

Après cette interruption, le sentiment est réciproque.

— Tout va bien. J'allais retourner travailler.

Elle me pousse et je recule, la laissant s'échapper. Et le moment prend fin.

Elle entre dans le restaurant sans un regard et sans un mot pour moi ni pour le type et on se retrouve seuls dehors tous les deux. On s'observe avec animosité, jaugeant l'autre du regard. Il est plus vieux que moi, il doit avoir la trentaine. Et il est imposant.

Mais je suis plus grand et plus large. Si on en venait aux mains, j'ai de bonnes chances de le battre.

Je trouve ridicule de penser de cette manière.

D'une voix calme, mais acérée, il me demande :

— Tu es qui, toi ?

Je rétorque :

— Je pourrais te poser la même question.

Il croise les bras.

— Je suis son patron.

Merde !

Je ne veux pas causer de problèmes à son travail. Ce restaurant est prestigieux, bien plus que le *Room*, et je suis prêt à parier qu'elle préfère de loin travailler ici. D'autant qu'elle doit gagner plus d'argent.

— Je suis son petit ami.

Il lève un sourcil et part d'un bref éclat de rire.

— Vraiment ? C'est bizarre, elle ne m'a pas parlé de toi quand on était ensemble, hier soir.

Je suis tellement sidéré par ce que cet enfoiré vient de dire que le temps que je recouvre mes esprits, il est déjà parti.

FABLE

JE ME DÉPÊCHE DE REGAGNER LA SALLE PRIVATISÉE, SOULAGÉE LORSQUE JE M'APERÇOIS QUE DREW NE me suit pas. Je suis soulagée de constater que Colin ne me suit pas non plus. J'aurais aimé pouvoir me glisser dans les toilettes le temps de me calmer, de respirer un grand coup, n'importe quoi, mais il faut que j'y retourne pour aider Jen. Ce n'est pas juste de laisser Ten travailler là alors qu'elle devrait être en train de superviser le restaurant.

Mais je ne parviens pas à m'arrêter de trembler. Si j'inspire assez fort, je peux sentir son odeur. Le parfum de Drew est sur ma peau et sur mes vêtements. Je pince les lèvres et passe ma langue dessus.

Je peux encore sentir le goût de sa bouche. Il est partout et je ne sais pas si je vais le supporter. Je repense à ce qu'il m'a dit, à la façon dont mon corps a réagi à son toucher, à son baiser...

J'ai envie de lui. Et je n'en ai pas envie. Il m'a fait vivre un enfer et pourtant, il suffit que je lui jette un seul regard, qu'il me murmure quelques mots à l'oreille et je suis perdue.

Drew Callahan est mon talon d'Achille. Il est comme une drogue dont je ne pourrais pas me passer. C'est mon addiction et si je suis honnête avec moi-même, je ne suis pas près d'être sevrée.

Je me glisse à l'intérieur et j'aperçois Jen, toute seule dans un coin de la pièce. Ten doit être sortie. Je me sens immédiatement coupable.

— Ça va ? me demande-t-elle lorsque je m'approche.

Sa question, posée à voix basse, m'arrache au souvenir de Drew et je lui adresse un sourire rassurant.

— Ça va. Je suis juste... fatiguée.

— Les garçons s'en vont.

Elle m'observe de son regard sombre et attentif.

— J'ai entendu ce qu'ils disaient. Ce sont des abrutis, Fable. Ne te laisse pas atteindre par eux.

Il ne manquait plus que ça...

Ils devaient encore être en train de me traiter de traînée devant ma nouvelle collègue et amie potentielle.

— C'est peut-être vrai, ce qu'ils ont dit.

Je redresse les épaules et me raidis, essayant d'afficher une expression de défi, probablement sans succès.

J'en hausse les épaules.

— Je m'en fiche. Je suis mal placée pour juger.

Je crois que cette fille me plaît. Je pense que je pourrais peut-être même la considérer comme une amie. Je ne me rappelle pas la dernière fois où j'ai eu une amie.

On observe les garçons tandis qu'ils sortent de la pièce. La majeure partie d'entre eux nous gratifie de regards lubriques en passant devant nous. Logan est le seul à nous adresser un regard à demi

contrit en s'approchant, puis il me glisse un billet de cent dollars dans la main et donne la même somme à Jen.

Eh bien !

Ça rend cette effroyable soirée un peu plus supportable, mais à peine.

— On va continuer la fête ailleurs. Cet endroit est devenu barbant.

Ty s'arrête juste devant moi et me souffle son haleine chargée de bière à la figure. Je ne peux réprimer une grimace de dégoût.

— Tu veux venir et amener ton amie ? Je te promets que vous passerez un bon moment avec nous.

— Va te faire voir, enfoiré, marmonne Jen.

Sa réaction prend Ty au dépourvu. Et moi aussi, par la même occasion.

Avec un grand sourire, je désigne Jen d'un geste de la tête.

— Tu as entendu ce qu'a dit la demoiselle. À plus.

Il nous contemple d'un regard mauvais pendant un long moment, sans rien dire, les narines dilatées, puis il quitte la pièce, nous laissant complètement seules.

— Quel connard ! ajoute Jen en secouant la tête. Je n'arrive pas à croire qu'il soit aussi...

— Sans gêne ? Mal élevé ?

— Une ordure avec un corps de rêve. Quel dommage !

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Je me mets à nettoyer la pièce et Jen fait la même chose.

— Il est plutôt pas mal. Encore un beau visage complètement gâché par ce qui se cache en dessous.

Elle hausse les épaules.

— Les pires connards sont généralement les plus beaux.

Elle n'a pas tort.

Colin entre dans la pièce. Son regard s'éclaire à ma vue, comme s'il me cherchait depuis des jours.

— C'était qui, le type à qui tu parlais ?

Je suis prise de court par sa question et le ton de sa voix.

Avec circonspection, je demande :

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

Jen nous observe. Je l'aperçois à la limite de mon champ de vision. Je ne veux pas qu'elle assiste à cette conversation.

— Jen, tu pourrais nous laisser quelques minutes ? Tu pourrais aller donner un coup de main au bar pendant un moment ? suggère Colin, sans jamais détacher son regard du mien.

Jen quitte la pièce sans un mot. Me voilà seule avec lui. Le bruit du restaurant s'estompe et je me dandine d'un pied sur l'autre, en attendant que la tempête se déchaîne. Il va me virer le jour où je me sentais enfin assez confiante pour démissionner du *Room*.

Je pense que je pourrais supplier mon ancien patron pour qu'il me redonne mon ancien travail si j'y étais forcée.

— Je n'aime pas que les petits amis de mes serveuses traînent autour du restaurant avec des airs de propriétaires, poursuit Colin.

Je suis abasourdie par ce qu'il vient de dire.

— Des petits amis ? De qui est-ce que tu parles ?

— Le type avec qui je t'ai surprise dehors : il m'a dit qu'il était ton petit ami.

J'ouvre la bouche, mais aucun son ne sort. Je suis toujours tellement dégoûtée par ce que Ty nous a dit, à Jen et moi, que j'ai d'abord pensé que Colin parlait de lui. Mais il faisait allusion au fait qu'il m'avait vue dehors avec Drew, alors que celui-ci avait ses bras autour de moi, m'enlaçant et m'embrassant.

Je finis par répliquer :

— Ce n'est plus mon petit ami.

Pour ce qui me concerne, on n'est plus ensemble. On ne l'a jamais vraiment été.

Mais le fait que Drew lui ait affirmé qu'il était mon petit ami me laisse sans voix.

— Eh bien, tu devrais peut-être l'en informer. La dernière fois que je l'ai vu, il traînait toujours dehors. On dirait qu'il t'attend.

Colin affiche une expression de dégoût évident. Il ne veut pas avoir à gérer mes problèmes personnels autour de son restaurant, je ne peux pas lui en vouloir.

J'ai l'impression d'être la dernière des ratées.

— Je suis désolée. Ça ne te dérange pas si je vais voir s'il est toujours dans le coin ? Je peux lui dire de s'en aller...

C'est nul, comme excuse. J'ai simplement envie de le revoir.

— Je t'en prie. Débarrasse-toi de lui.

Colin fait un geste de la main, désignant la porte.

Je me dirige vers la sortie, mais il m'arrête en me prenant le bras avant que je quitte la pièce.

— Si ça pose un problème, alors ta place ici pose un problème aussi. J'espère que tu en as conscience.

J'acquiesce d'un hochement de tête. Je suis tellement embarrassée que j'ai envie de m'enfuir en courant. Mais je lui fais face et le regarde droit dans les yeux. Je veux qu'il sache que je ne vais pas risquer mon emploi pour un mec. Ça ne vaut pas le coup.

— Je comprends. Je suis désolée. Ça ne se reproduira plus.

— Il vaudrait mieux.

Son étreinte se relâche légèrement et il ajoute d'une voix radoucie :

— Je t'aime bien, Fable. Je ne veux pas te perdre à cause de tes problèmes personnels.

Sa remarque me fait mal, mais il faut que je reconnaisse que j'ai causé quelques incidents ce soir. La bagarre a démarré à cause de moi. Les garçons étaient saouls, c'est vrai, mais la dispute me concernait directement. Mon passé de fille facile est en train de me rattraper et met en péril mon avenir.

Je traverse rapidement l'étroit couloir qui mène à la porte de derrière. Je l'ouvre et me retrouve toute seule dans l'allée.

Drew est parti.

Je jette un coup d'œil vers le parking et l'aperçois en compagnie des autres abrutis. Je ne peux pas m'empêcher de me sentir trahie. Il n'a jamais aimé ces types. Il n'a jamais eu l'impression de faire partie de leur groupe : il me l'a avoué pendant la semaine qu'on a passée ensemble.

Alors qu'est-ce qu'il fabrique avec eux ? Je le regarde, incrédule, monter dans la voiture d'un type, laissant sa camionnette sur le parking. Il va vraiment partir avec eux ? ! Je suis atterrée.

Et en colère.

Sans réfléchir, je rentre dans le restaurant et cherche Colin. Je le trouve près de l'entrée, devant le pupitre de l'hôtesse et je me dirige vers lui. Je lui donne une tape sur l'épaule et il se retourne pour

me faire face.

Avec plus de confiance que je n'en ressens véritablement, je déclare :

— Le problème est résolu.

C'est un mensonge, étant donné que je n'ai pas parlé à Drew, mais je ne suis pas trop loin de la réalité. Il n'est pas question que Drew revienne m'ennuyer ici.

Je ne le laisserai pas faire.

— Tu lui as parlé ?

Il hausse un sourcil, l'air dubitatif.

Je hoche la tête.

— Oui. Je lui ai dit que ce n'était pas la peine de revenir ici, qu'on ne voulait pas d'ennuis.

Colin m'observe. Il est persuadé que je raconte n'importe quoi, je le lis dans ses yeux. Et il n'a pas tort.

— S'il revient ici, je vais me mettre en colère. Vous aurez du souci à vous faire tous les deux.

— Je sais.

J'avale à grand-peine le trop-plein de salive qui s'est accumulé dans ma bouche sous l'effet de l'angoisse.

— Je préfère éviter les ennuis dans mon restaurant. Je n'aime pas que mes employés sortent ensemble et je n'aime pas non plus que leurs petits amis ou petites amies traînent dans les parages en attendant de surprendre leur moitié dans une situation compromettante. Je suis fatigué de ces conneries, Fable. Si tu veux travailler ici, il faut que tu files droit. Je sais que je ne peux pas te dicter ta conduite pendant ton temps libre, mais pendant ton temps de travail, je m'attends à ce que tu te conformes à mes règles – tu es payée pour ça.

Un véritable sergent-instructeur ! Je suis surprise par ce qu'il me dit et par son attitude. Il a l'air tellement décontracté, d'habitude.

— Je comprends. Je suis désolée. Ça ne se reproduira plus.

Colin hoche la tête et s'éloigne de moi sans ajouter un mot. Je peux presque garantir que ça n'arrivera plus parce que je suis tellement énervée contre Drew que je ne veux plus jamais le revoir.

Il est parti avec ces types. Il doit être en train de s'envoyer en l'air ou de faire des conneries, le genre de chose que ces abrutis saouls et en rut font un samedi soir. Il est probablement allé boire, draguer et baiser comme les autres.

J'ai les larmes aux yeux – des larmes que je peine à retenir. Il ne m'appartient pas. Je l'ai rejeté complètement il y a quelques instants. Je lui ai donné carte blanche pour faire ce qui lui chante.

Alors pourquoi est-ce que je suis si bouleversée ? Pourquoi est-ce que j'ai l'impression que, d'une certaine manière, il m'appartient toujours ?

N'abandonne pas simplement parce que tu es dans une situation difficile.

Fable Maguire

DREW

ILS M'ONT EMMENÉ DANS UN CLUB DE STRIPTEASE EN PÉRIPHÉRIE DE LA VILLE. LE PETIT BÂTIMENT EST anonyme et un néon clignote dans la nuit sombre et froide. L'établissement s'appelle *Les Croqueuses de Diamants*. J'en ai déjà entendu parler, mais je n'y avais jamais mis les pieds.

Normalement, j'aurais protesté et je serais parti, mais Jace m'a demandé si je voulais monter dans sa voiture pour venir ici et j'ai accepté immédiatement. Le fait que j'étais toujours sous le choc après ce que le patron de Fable m'avait dit n'a pas aidé.

Elle couche avec son patron ! Je n'arrive pas à y croire. L'accablement que j'ai ressenti est toujours aussi fort. J'avais l'impression que mes genoux allaient se dérober sous moi. Je ne savais pas quoi penser. Je n'arrivais pas à réfléchir. C'était trop douloureux.

Alors je suis parti. Comme d'habitude, j'ai fui devant mes problèmes. Ce qui est inhabituel, c'est que cette fois, je suis entouré de types que je connais et que j'aimerais compter parmi mes amis. Je me demande si ma psy serait fière de moi, au moins sur ce point.

Je suis décidément un peu plus saoul que quand on est arrivés et je suis toujours en colère : après Ty pour avoir insulté Fable, après Fable pour m'avoir repoussé. Je ne peux pas gagner. En cherchant à l'éviter, je suis quand même tombé sur elle. J'étais certain qu'on allait se revoir, c'était inévitable. Mais comment est-ce que j'aurais pu me préparer à affronter la surprise de la trouver là, si belle ? Je suis tellement en colère d'avoir cru qu'elle m'appartenait encore alors qu'elle est clairement déjà passée à autre chose.

La douleur me transperce et je la laisse faire, absorbant cette émotion presque physique de la même manière que mon corps absorbe l'alcool. Je déteste me laisser dominer à ce point par mes émotions. Généralement, je suis insensible à ce genre de choses. Avoir dû endurer ce que j'ai vécu par le passé m'a appris à dresser des barrières et à faire comme si tout allait bien : ou plutôt, comme si rien n'avait d'importance.

Mais à mes yeux, Fable a de l'importance. Ou du moins, elle en avait.

Alors, je boude comme un enfant tout en regardant des femmes à moitié nues tourner sur une scène, exhibant leurs corps, un air d'ennui profond sur le visage, comme si elles avaient déjà fait ce genre de choses un million de fois tout en détestant ça, ce qui est probablement le cas. Le club est bondé. On est probablement les plus jeunes et la bière coule à flots.

Je m'enfile une pinte à longs traits, aussi vite que je peux la boire.

— Tu t'amuses bien ?

Logan me donne un coup de coude et son regard lubrique est mal assuré. Il est plus saoul que moi : c'est normal, étant donné que cette fête est en son honneur. Je ferais aussi bien de me mettre dans le même état. Je n'ai rien à perdre et une tonne de chagrin à noyer.

Je suis la caricature du malheur. Je me sens comme un disque rayé.

Je hausse les épaules.

— La bière est bonne.

Logan se met à rire.

— La bière est dégueulasse. Les filles sont bonnes, par contre. Il y a du monde au balcon.

Il fait un geste de la tête en direction d'une fille à la peau mate qui danse à moins de cinq mètres de lui.

— Ty est en train de s'arranger pour qu'elle me fasse une lap dance.

Je me renfrogne à la mention de Ty. On est demeurés assis chacun à un bout de notre groupe tout le temps, sans échanger un mot. C'est mieux comme ça. S'il m'approche de nouveau, je risque de le frapper.

Et peut-être même de le rouer de coups jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un amas informe de chair et d'os. Alors seulement je ressentirais un peu de satisfaction. Même si je ne sais pas pourquoi je continue à défendre Fable alors qu'elle s'envoie un autre type tandis que je pleure notre relation.

Merde.

— Je suis sûr qu'il pourrait t'en payer une aussi, poursuit Logan.

— Pas question ! Ça ne m'intéresse pas.

Je secoue la tête et finis ma bière d'une seule gorgée. J'ai chaud. J'ai la tête qui tourne. Je suis vraiment en train de perdre le contrôle et pour une fois, ça m'est complètement égal.

— Ça me donne encore plus envie de t'en payer une, de t'entendre dire ça.

Je me retourne et Ty est debout, une bière à la main et un rictus moqueur sur le visage. J'ai envie de le gifler pour lui faire perdre un peu de sa superbe, mais je reste calme, nonchalant.

— Pourquoi est-ce que tu voudrais dépenser de l'argent pour me payer une lap dance ? Tu n'as qu'à t'en payer une.

Ty rit.

— J'ai envie de te voir mal à l'aise, Callahan. Je sens bien que tu n'es pas dans ton élément. Je suis même surpris que tu sois ici, avec nous. Je suis encore plus étonné de voir comme tu as essayé de me frapper à cause de cette pauvre fille.

Je ne dis rien. J'en suis surpris aussi, mais je ne vais pas le lui avouer.

— Tu connais Fable ? Tu as été avec elle ou quoi ?

Ty secoue la tête.

— Je suis sorti avec elle une fois, il y a longtemps. Rien d'extraordinaire.

S'il se met à entrer dans les détails de leur rendez-vous prétendument banal, je lui explose la gueule.

D'un ton mordant, je réplique :

— Je ne la connais pas aussi bien que toi.

Chacun de mes mots est tranchant comme une lame de couteau parce que je mens.

— Mais on ne traite pas une femme comme ça, Ty. Tu t'es conduit comme un connard.

— Je n'ai jamais prétendu être autre chose qu'un connard.

Son sourire suffisant s'estompe peu à peu.

— C'est pour ça que j'ai déjà payé pour ta lap dance, mon pote, avec cette petite blonde qui m'a rappelé notre amie commune.

Il fait un mouvement de la tête et je me retourne.

— Salut.

Elle me sourit, le visage faussement enjoué, et je suis momentanément pris de court. Au premier regard, elle ressemble vaguement à Fable, un peu comme ma camarade de classe, mais je me rends compte qu'elle n'a rien en commun avec la fille que j'aime.

Cette pseudo-Fable est plus grande et plus mince, avec des cheveux courts et une mauvaise peau. Ses ongles trop longs sont peints en rose fluo. Elle rejette ses cheveux par-dessus son épaule et bombe la poitrine, ses tétons durcis visibles à travers le tissu de son haut de bikini rose fluo.

Ty pose sa main au milieu de mon dos et me pousse vers elle.

— Tu ne réponds pas à ton cadeau ? Je croyais qu'il fallait faire preuve de respect envers les femmes...

Quel abruti !

Ignorant le ricanement de Ty, je dis à la fille :

— Vous n'êtes pas obligée de faire ça.

Je jette un regard autour de moi et cherche Logan des yeux, mais il n'est plus là. Il est probablement allé profiter de sa lap dance personnelle.

La fille fronce les sourcils.

— Il m'a payée pour ça. C'est mon boulot.

Je tends la main et saisis son bras pour l'entraîner ailleurs, où nous pouvons faire semblant d'être affairés sans avoir à jouer la comédie devant tout le monde, et lui dis :

— Vous pouvez garder l'argent.

Elle secoue la tête et pose sa main libre sur ma poitrine.

— Je ne te plais pas ?

Je l'examine, l'œil trouble. Si je plisse les yeux, elle pourrait ressembler à Fable. Elle caresse mon avant-bras et son toucher léger me fait frissonner.

Elle me murmure d'une voix profonde et envoûtante :

— Allez.

Je ne devrais pas, mais je la laisse me guider jusqu'à un fauteuil et elle me pousse de sorte que je n'ai d'autre choix que de m'asseoir. Je tombe lourdement sur le siège. J'ai la tête qui tourne et la musique démarre tandis que la fille sur la scène se met à danser.

Ainsi que la fille qui est devant moi.

Pendant un moment, je laisse libre cours à mon imagination. Au lieu d'une étrangère, je rêve que c'est Fable qui est devant moi, qui danse pour moi, si belle et si gracieuse, un sourire séducteur aux lèvres tandis qu'elle m'observe de ses yeux brillants. Je la regarde à mon tour. J'ai la bouche sèche et la peau brûlante.

Le rire inimitable de Ty me ramène brusquement à la réalité.

La fille me sourit, pose les mains sur mes épaules et met sa poitrine à peine couverte devant mon visage tandis qu'elle se tortille et tourne au rythme de la musique. Elle roule les hanches et se jette sur moi tandis qu'elle met les mains dans son dos pour défaire les bretelles de son haut de bikini qui tombe de sa poitrine sur le sol.

Elle a de petits seins et de grandes aréoles qui ne ressemblent en rien à celles de Fable. Bien sûr qu'elle ne lui ressemble pas ! Il faut que j'arrête de comparer toutes les femmes à Fable. C'est une erreur, une maladie, même. Il faut que je m'en guérisse rapidement, étant donné qu'elle a déjà rencontré quelqu'un d'autre.

Cette prise de conscience me retourne l'estomac, au point que j'en suis presque malade.

— Mets tes seins dans son visage ! lui crie Ty.

Elle rejette ses cheveux en arrière et rit, enfonçant mon visage dans sa poitrine comme le lui a ordonné Ty. Elle frotte sa peau contre la mienne. Je respire un mélange de sueur, de parfum bon

marché et d'alcool qui émane de ses pores et je grimace de dégoût.

Elle n'a rien à voir avec la fille de mes rêves et en aucun cas, je ne pourrais m'y intéresser.

— Tu es sexy, me murmure la danseuse.

Je penche la tête en arrière pour la regarder dans les yeux.

— Tu veux qu'on se retrouve quand j'aurai terminé ma journée ? Je finis dans une heure.

Je secoue lentement la tête.

— Non, je ne crois pas.

Le fait qu'elle me sollicite aussi facilement me pousse à penser qu'elle n'en est pas à son coup d'essai.

Elle fait la moue.

— Je parie que tu as une copine, je me trompe ? Tous les beaux mecs silencieux en ont une.

— Oui, j'ai une petite amie.

Elle n'est pas réelle et je n'ai plus le droit de l'appeler ainsi depuis des mois, mais je trouve plus simple de confirmer ses suppositions que de m'expliquer.

Sa moue se transforme en un froncement de sourcils.

— Je suis sûre que le mec qui t'a payé cette danse est libre, lui. Je suis persuadée que peu de filles supporteraient longtemps ses conneries.

Cette fille est perspicace. Elle danse pour moi depuis trois minutes et elle nous a déjà cernés.

— En effet, il est libre.

Elle fait la grimace.

— Évidemment.

La chanson se termine en même temps que ma lap dance et elle s'éloigne de moi, un petit sourire sur le visage. Je n'avais pas remarqué que son rouge à lèvres était de la même couleur que son bikini et ses ongles. Il brille sous la lumière noire, ce qui lui donne un air étrange et vaguement surnaturel.

— Prends ça pour un compliment.

Immobile sur mon siège, je réponds faiblement :

— Merci.

J'ai la tête qui tourne toujours. J'ai beaucoup trop bu et j'ai presque peur de me lever. Je pourrais tomber comme un imbécile.

— Pour la danse et le compliment.

Avec un sourire fugace, elle agite les doigts dans ma direction et se dirige vers Ty. Il la saisit immédiatement, comme si elle était sa propriété. Ses mains sont posées sur son dos et ses fesses tandis qu'il la serre contre lui. Elle n'a même pas encore remis son haut et il a déjà les mains sur elle, la bouche contre son oreille. Elle le repousse et je suis tenté d'aller lui dire de s'éloigner de lui, puis j'entends ses gloussements et je prends conscience que ça lui plaît, qu'il lui plaît.

Écœuré, je me lève et jette un regard dans la salle en attendant que ma tête cesse de tourner. Il fait sombre et il y a tellement de monde que je ne reconnais plus aucun visage. Je n'arriverai pas à retrouver mes amis dans cette foule. Il faut que je fiche le camp d'ici, que je rentre chez moi. Mais je suis loin de ma résidence, qui se situe de l'autre côté de la ville. Ma camionnette est garée devant le restaurant où travaille Fable.

Je suis complètement coincé.

Fronçant les sourcils, je sors mon téléphone de ma poche et contemple l'écran noir. Je pourrais le faire. Je me mets au défi de taper ce mot qui la ramènerait vers moi.

Ou qui la ferait fuir. Elle devrait fuir. Je ne mérite pas son aide.

Je décide de tenter ma chance avant de ne plus avoir le cran. Je tape onze lettres formant un mot qui me rend heureux et hante mes pensées tout à la fois.

FABLE

JE SENS MON TÉLÉPHONE VIBRER DANS MA POCHE ALORS QUE JE M'APPRÊTE À TERMINER MON SERVICE. IL EST tard. Le restaurant était plein jusqu'à la dernière minute et mes pieds me font souffrir.

Je regarde mes messages et pousse un petit cri audible lorsque je vois le mot s'afficher sur mon écran, me défiant de l'ignorer.

Marshmallow

Je sens la colère monter en moi. Comment ose-t-il utiliser ce mot ? Qu'est-ce qu'il peut bien vouloir ? Est-ce qu'il a encore besoin que je vole à son secours ? Je n'arrive pas à croire qu'il ait un tel culot !

Puis la colère laisse place à l'inquiétude. Et s'il avait des ennuis ? Il est avec ces abrutis qu'il n'aime pas et en qui il ne devrait probablement pas avoir confiance. Et s'ils lui avaient fait quelque chose, s'il était étendu dans un fossé sur le côté de la route, en train de se vider de son sang ?

J'ai une imagination débordante, ce soir.

Furieuse contre moi-même, je tape rapidement une réponse et appuie sur « envoyer » avant d'avoir le temps de changer d'avis.

Où tu es ?

Il répond quelques secondes plus tard.

Aux Croqueuses de Diamants.

Hein ?! Il me demande de venir le sauver d'un club de strip-tease ? Je vais le tuer !

Comme si j'allais te rejoindre là-bas. Je n'ai pas de voiture.

Il répond presque immédiatement :

J'ai laissé ma camionnette sur le parking du restaurant.

Fronçant les sourcils, je contemple son message. Je ne peux pas faire ça. Je ne devrais pas. Voler à son secours me donne de l'espoir et je ne devrais pas avoir d'espoir en ce qui concerne Drew. Il ne vaut pas tous ces mélodrames.

Ou peut-être que si.

Je finis par taper une réponse.

Je n'ai pas les clés.

Je suis assez fière d'avoir trouvé cette parade. Comment est-ce que je peux conduire sa voiture sans les clés ?

— Tu as besoin que je te ramène ?

Je lève les yeux et m'aperçois que Colin se tient debout devant moi, son beau visage plein de sollicitude. Mon téléphone émet un bip et je lis le message de Drew qui contient une description détaillée de l'endroit exact où il cache sa clé de secours sur sa camionnette.

Je suis de plus en plus tentée d'aller le secourir, peu importe à quel point cette idée est stupide.

— Fable ?

— Oui. Euh... Merci pour la proposition, mais je n'en ai pas besoin.

Je souris et me rends compte qu'il faut que Colin parte avant moi si je ne veux pas qu'il me voie m'en aller dans la voiture de Drew.

Ce n'est pas qu'il sache à qui elle appartient, mais Colin n'est pas stupide. Il peut le déduire très facilement.

— Tu es sûre ?

Il tend le bras vers moi. Il passe ses doigts sur mon bras et je n'ai pas la moindre réaction. Hier, j'aurais pu, et même quatre heures auparavant, avant que Drew ne refasse surface dans ma vie. Mais à présent, je ne ressens rien.

Absolument rien.

Je hoche la tête et lui adresse un sourire encore plus grand.

— Oui. Quelqu'un vient me chercher, mais je te remercie.

— D'accord. Jen rentre avec moi à la maison. On te voit demain ?

Ce sera mon premier dimanche de travail au restaurant. Je prends mon service au milieu de l'après-midi et je termine à une heure décente, parce que je ne travaille que quatre heures. Je suis assez impatiente. J'ai des projets avec Owen : soit un petit déjeuner, si j'arrive à tirer ce gros paresseux du lit, soit un dîner après que j'aurai terminé le travail. Peut-être même un film, si on se sent en forme.

J'ai envie de passer un moment particulier avec mon frère. Il le mérite. Je n'ai pas été souvent là ces derniers temps et ma mère non plus. Je le sens s'éloigner de moi et j'ai besoin de raviver notre relation. Aucun gamin de quatorze ans ne devrait être livré à lui-même, et encore moins mon frère.

Tandis que je regarde Colin s'en aller avec Jen à ses côtés, je réponds :

— On se voit demain.

Je me demande s'ils sont ensemble et si c'est le cas, pourquoi il flirte avec moi. Pourquoi est-ce qu'il flirterait avec qui que ce soit ? Je ne comprends pas ce qu'il y a entre eux.

Mais je ne comprends pas ce qu'il y a entre Drew et moi non plus, alors je suis mal placée pour juger.

Quinze minutes plus tard, je me gare sur le parking des *Croqueuses de Diamants* et je fais le tour du bâtiment. Je découvre Drew adossé à un mur. Il a le haut du corps penché vers l'avant, les mains dans les poches de son jean et la tête baissée. On dirait qu'il ne m'a même pas entendue me garer. Je

baisse la vitre côté passager et siffle doucement. Il lève la tête et son regard croise le mien.

J'annonce :

— Le carrosse de monsieur est avancé.

Je fais mon possible pour conserver un ton égal, mais ma voix tremble légèrement. Est-ce qu'il s'en est rendu compte ?

J'espère que non.

Il s'écarte du mur, s'approche de la camionnette d'un pas nonchalant et s'appuie sur la portière, le bras posé sur le rebord de la vitre.

— Tu as trouvé la clé, donc.

— Je te l'ai dit.

Je lui ai envoyé un texto en quittant le restaurant pour lui dire que j'étais en chemin. Est-ce qu'il a déjà oublié ? En humant l'air, je discerne une odeur de bière. Il a bu. Et il est toujours imprévisible quand il a bu. Pas nécessairement dans le mauvais sens du terme, d'ailleurs. Il est différent des types avec lesquels sort ma mère. Ces mecs sont mauvais et deviennent parfois violents.

— Merci d'être venue me chercher.

Il s'écarte de la voiture et tire la poignée, ouvrant la porte pour monter. Il s'installe sur le siège côté passager, referme la vitre et met sa ceinture. Puis il s'adosse contre son siège et ferme les yeux.

— Je te dois une fière chandelle.

C'est tout ? C'est le seul remerciement auquel j'ai droit ? Pas de : « Tu es mon héroïne, Fable », ni de déclaration d'amour éternel ? Non que je m'attende à ce genre de choses, mais après un silence radio de deux mois, les malentendus se sont multipliés en l'espace de quelques heures.

Je ne sais pas si je suis capable de le supporter, surtout s'il se comporte comme si nos retrouvailles n'avaient aucune espèce d'importance.

Tandis que je sors du parking, il me demande :

— Tu as besoin que je t'indique la direction de chez moi ?

— Euh... Je pensais rentrer directement chez moi.

Je ne veux pas le ramener chez lui. Comment est-ce que je vais rentrer, moi, après ?

— Je ne suis pas en état de conduire. Je suis complètement à l'ouest.

J'ai envie de répliquer : « Et pas seulement quand il s'agit de conduire ! » Mais je me retiens de justesse.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ? Si je te ramène, qui va me ramener chez moi ?

— Appelle ton petit ami.

Il hausse les épaules, mais j'entends clairement le venin dans sa voix.

— Mon petit ami ?

Je m'arrête à un feu rouge et me tourne vers lui. Il a les yeux ouverts et m'observe avec une expression méfiante.

— Mais de qui est-ce que tu parles ?

— Du type qui nous a interrompus tout à l'heure. De ton patron, Fable ! Ou plutôt, du patron avec qui tu couches.

Qu'est-ce qu'il raconte ?!

Mais où est-ce qu'il est allé chercher une idée pareille ?

— Je devrais m'arrêter tout de suite et t'abandonner sur le bord de la route.

— Vas-y. J'appelle les flics et je leur dis que tu as volé ma voiture.

Mais qui est ce type ?

Je le foudroie de mon regard le plus sévère, celui qui terrifie Owen à tous les coups.

— Tu n’oserais pas.

Il me retourne mon regard.

— Essaie un peu pour voir.

Le feu passe au vert et je fais vrombir le moteur, mon pied pressant si fort l’accélérateur qu’on fait tous les deux un bond en avant sur notre siège. La voiture démarre en trombe, les pneus crissant sur l’asphalte, ce qui m’arrache une grimace. Drew marmonne des injures, mais je m’en fiche. Je l’ignore et laisse la puissance du moteur me propulser sur la route, oubliant peu à peu mes problèmes jusqu’à ne plus ressentir qu’une grisante sensation de vitesse.

Mais j’ai beau essayer, je n’arrive plus à contrôler mes pensées. Mon esprit fourmille de questions. Pourquoi pense-t-il que Colin et moi sommes ensemble ? Pourquoi est-ce que Drew m’aurait envoyé un texto pour me demander de venir le chercher s’il croyait que c’était le cas ? Qu’est-ce qu’il fabriquait à ce club de strip-tease ? Est-ce qu’il a posé ses mains sur une stripteaseuse ? Je pourrais jurer que je sens une odeur de parfum bon marché sur ses vêtements. L’idée qu’il était avec une autre fille, qu’il avait les mains sur une stripteaseuse m’emplit d’une rage telle que j’appuie de plus belle sur l’accélérateur.

— Tu essaies de nous envoyer dans le fossé ?

Le son de sa voix calme m’arrache à mes pensées, me rappelant que je conduis comme une folle et je relâche la pédale pour retrouver une vitesse plus acceptable. Je murmure quelques mots d’excuse, gênée de me comporter comme une idiote. C’est mon mode d’action habituel quand je suis en présence de Drew.

On garde le silence pendant le reste du trajet, à l’exception des interventions occasionnelles de Drew, qui m’indique où tourner pour aller jusqu’à son appartement. À mesure que je conduis, on traverse des quartiers de plus en plus cossus. Je porte un regard plein d’envie sur les arbres qui bordent les rues et les pelouses parfaitement entretenues de cette partie de la ville. Elles sont absolument parfaites.

Ce n’est pas comme l’herbe et les jardins de mon quartier, inégaux et pleins de trous. Là où je vis, il n’y a pas la moindre fleur – que des mauvaises herbes. Ma résidence est principalement décorée d’arbustes que personne n’entretient. Il faut reconnaître qu’ils cachent bien les défauts de construction.

Une fois garée sur l’emplacement de parking qu’il m’a indiqué, je commente :

— Joli coin.

Son emplacement est couvert, évidemment. Et le complexe est doté d’un portail, pour dissuader la racaille de s’inviter en ces lieux. Les gens comme moi. Aux yeux de ses voisins, je suis sûrement une représentante du petit peuple.

— Est-ce que tu as besoin d’appeler ton petit ami pour qu’il vienne te chercher ? me demande Drew d’un air grave.

Il a pris un ton menaçant.

Je coupe le moteur et me tourne vers lui en espérant que mon visage reflète toute mon incrédulité.

— Je n’ai pas de petit ami.

Il lève les yeux au ciel.

— Alors le type qui m’a dit d’aller me faire voir ailleurs n’est pas ton petit ami.

— Non. C'est mon patron.

Je secoue lentement la tête, énervée de même prendre la peine de me justifier.

— Pourquoi est-ce qu'il m'a dit qu'il était avec toi hier soir, alors ?

J'en reste bouche bée. Je n'arrive pas à en croire mes oreilles.

— Quoi ?!

— C'est ce qu'il m'a dit. Il m'a demandé qui j'étais et je lui ai répondu que j'étais ton petit ami. Il s'est mis à rire et m'a répondu quelque chose comme : « Tiens, elle ne m'a pas parlé de toi quand on a passé la soirée ensemble hier. »

La bouche de Drew se contracte en une ligne fine.

— Tu étais avec lui, oui ou non ?

Oui, j'étais avec lui. Je sais de quoi ça a l'air. Je ne veux pas lui avouer la vérité, mais je ne peux pas mentir à Drew. Il ne devrait plus y avoir de mensonges entre nous. La franchise devrait être notre seule règle. Je réponds d'une petite voix :

— Oui.

Je ne veux pas lui raconter que Colin m'a emmenée dans un salon de coiffure et a payé pour un relooking que Drew n'a même pas paru remarquer, d'ailleurs.

Il détourne les yeux et pousse un profond soupir. Il serre les dents à s'en briser la mâchoire et j'aperçois un petit muscle tressauter sur sa joue. Il est furieux.

— Admets-le, Fable ! Tu es passée à autre chose. Je ne peux pas t'en vouloir. J'ai merdé en ne te répondant pas. C'est ma faute.

— Ta faute ? Mais pourquoi ? Je ne suis pas avec mon patron. Ce n'est pas ce que tu imagines. On n'est pas ensemble.

Il me regarde de nouveau.

— C'est vrai ?

Secouant la tête, je réponds :

— Oui, c'est vrai. C'est mon patron ! Je ne coucherais jamais avec mon patron.

Drew ne dit rien, mais son silence est éloquent.

— C'est toi qui m'as quittée, tu te souviens ? Je suis enfin passée à autre chose. Je commençais à t'oublier et tu m'envoies ce code à la con par texto. Tu as du culot, tu sais. Je ne sais pas pourquoi je me suis donné la peine de venir à ton secours quand tu m'accuses d'être avec quelqu'un d'autre, comme un mari jaloux.

Il faut que j'entre dans son jeu pour connaître la vérité. J'ai besoin qu'il me dise la vérité. J'ai été dans le brouillard. Je l'ai attendu. Je l'ai aimé. Je l'ai détesté. J'ai voulu le tuer et le sauver depuis trop longtemps.

J'en ai assez. Soit il m'avoue la vérité pour qu'on puisse enfin avoir le fin mot de l'histoire, soit on continue à tourner en rond, ce qui me rend folle et me grise tout à la fois.

— Je ne savais pas quoi penser, déclare-t-il enfin. Ce qu'il m'a dit m'a mis des idées dans la tête et a tout foutu en l'air.

— Tu n'as pas le droit de m'accuser de ce genre de conneries.

J'inspire profondément. Drew a peut-être tiré des conclusions trop vite, mais Colin n'a aidé en rien en insinuant qu'il y avait quelque chose entre nous, ce qui n'est pas le cas.

— Qui est-ce que tu crois ? Un type que tu ne connais pas ou moi ?

Il ouvre les paupières et me regarde. Ses yeux brillent, même dans la lumière tamisée de la

camionnette, et j'aimerais pouvoir me pencher vers lui, le toucher, l'embrasser.

Il murmure :

— Toi. C'est toi que je crois.

Réalisez un tour de magie : entrez dans son cœur sans la toucher.

Anonyme

FABLE

JE SUIS PRISE AU DÉPOURVU PAR LA RÉPONSE DE DREW ET JE NE PEUX QUE RESTER ASSISE À LE REGARDER. Je ne sais pas quoi dire ni comment réagir. Je crois que je suis encore sous l'effet du choc que j'ai ressenti quand je me suis rendu compte qu'on était seuls tous les deux dans sa camionnette.

J'ai l'impression que ces deux derniers mois n'ont pas eu lieu et qu'on est de retour à la case départ.

À ceci près que je connais presque tous ses secrets. Et ils sont horribles. Il est au courant de quelques-uns des miens aussi, non que j'en aie beaucoup. Dès notre rencontre, j'ai été un livre ouvert. Les quelques secrets qu'il me reste ne sont pas aussi traumatisants que les siens. Ma mère est une ratée alcoolique et sans emploi. Mon père ne m'a jamais contactée de sa vie. Drew sait tout cela.

J'oubliais : mon frère sèche les cours, fume de l'herbe et il n'y a pas grand-chose que je puisse y faire. Drew sait peu de choses d'Owen, de mon manque de confiance en moi ou de mes peurs, de la manière dont je me sens enfermée dans cette vie sans issue et du fait que je me sens obligée de prendre soin de mon petit frère parce que notre mère ne le fait pas.

La seule chose que je contrôle complètement, c'est moi et la manière dont je réagis dans la vie. En ce moment, je peux seulement contrôler ma réaction face à Drew. Alors je reste assise et j'attends qu'il parle le premier, parce qu'il n'est pas question que je brise le silence. C'est à son tour de prendre l'initiative.

En dépit des avertissements qui résonnent dans ma tête, j'ai envie qu'il prenne les choses en main.

— Fable, je...

Il marque une pause et déglutit à grand-peine.

— Je ne suis pas assez sobre pour te ramener chez toi.

Je suis envahie par la déception. C'était donc ça, sa manière de prendre l'initiative.

— Je vais appeler un taxi.

Je n'en ai pas les moyens, mais qu'est-ce que je peux faire d'autre ?

Il secoue la tête.

— Non. Je veux que tu restes avec moi ce soir.

Tout mon être me hurle de m'enfuir à toutes jambes, mais une petite partie de moi me pousse à rester, à dormir sur son canapé et à me réveiller rassérénée demain après avoir passé la nuit sous le même toit que celui que j'aime. On ne va pas se sauter dessus. On va peut-être discuter. Avec un peu de chance, il me révélera la raison pour laquelle il m'a demandé de le sauver dans ce petit mot qu'il m'a laissé avant de disparaître sans répondre à mes messages.

J'attends toujours une réponse sur ce point.

Je murmure :

— Je ne devrais pas.

— S'il te plaît...

Il s'éclaircit la gorge.

— Je ne vais rien tenter, promis.

Je ferme les yeux, ma raison entre en conflit avec mon désir. Je lutte contre moi-même et je déteste

ça. Peut-être que j'ai envie qu'il se passe quelque chose. Peut-être que j'ai envie d'une partie de jambes en l'air mémorable avec Drew Callahan. Mais ses paroles et ses manières de gentleman pourraient bien l'en empêcher. Ce type est un véritable chevalier servant.

Je n'ai vraiment pas envie qu'on se montre chevaleresque avec moi, ce soir. J'ai besoin de réconfort, de passion. Je meurs d'envie de ce que Drew peut m'offrir : de délicieux baisers, des plaisirs infinis...

— On peut discuter.

Il tend la main et la pose sur mon bras. Je sens sa paume chaude et ses doigts légèrement calleux tandis qu'il caresse ma peau et mon corps réagit immédiatement. J'ai des picotements aux extrémités et mon cœur bat la chamade. Je repense à la manière dont Colin m'a touchée plus tôt et au fait que je n'ai rien ressenti.

Alors qu'il suffit à Drew de poser son regard sur moi pour que j'aie envie d'arracher mes vêtements et de mettre mon âme à nu.

— Pour parler de quoi ?

— Il faut que je te dise... ce qui se passe.

Il me serre doucement le bras et je ferme les yeux, submergée par la sensation. Ce contact me fait tellement de bien !

— J'ai besoin de te présenter mes excuses pour la façon dont je me suis comporté avec toi.

Des excuses seraient un premier pas dans la bonne direction. Je me voile peut-être la face, mais j'ai envie d'entendre ce qu'il a à dire. J'ai besoin d'une explication.

— D'accord. J'aimerais entendre tes excuses.

— Tu veux les entendre maintenant ?

Je hoche la tête.

— Les premières, oui.

— Il va y en avoir plusieurs ?

Je regarde dans sa direction et je m'aperçois qu'il m'observe d'un air provocateur. C'est assez mignon, sa façon de me regarder, un petit sourire sur la figure.

Hochant la tête, je réponds :

— Oh que oui ! Et je veux entendre les premières maintenant, avant qu'on ne sorte de la voiture.

Il reprend son sérieux et affiche un air incroyablement solennel.

— Fable, je suis désolé.

Il porte ma main à sa bouche et effleure mes doigts du bout des lèvres.

La sensation de sa bouche sur ma peau me laisse tremblante et je suis incapable de tenir debout. Son attitude mutine n'aide en rien. Il faut que je garde à l'esprit qu'il a bu. Il n'est pas dans son état normal.

— Maintenant, viens avec moi à l'intérieur. Je ne vais rien tenter, promis.

Il trace une croix sur son cœur avec son index.

— Parole de scout.

— Tu as été scout ?

Il sourit.

— Non, mais tu peux me faire confiance.

Je le sais. J'ai envie qu'il me laisse respirer pour prendre le temps d'analyser tout ce qui est arrivé ce soir, mais j'ai aussi envie de sentir son corps contre moi. Je suis troublée.

Je ressens la même chose chaque fois qu'on est ensemble.

On sort de la voiture et je le suis dans le parking sans protester. Je le laisse me guider jusqu'à sa porte sans un mot. Je peux sentir sa présence derrière moi. Je prends une brusque inspiration quand il pose sa main dans le bas de mon dos pour m'indiquer où aller.

Il ne la retire pas avant que j'arrive à la porte d'entrée. On dirait qu'il a besoin de ce contact.

Moi aussi, j'en ai besoin.

Il ouvre le verrou et me fait signe d'entrer la première. Je pénètre dans l'appartement sombre et silencieux. Il allume une lampe, dévoilant une pièce vide à l'exception d'un canapé, d'un fauteuil assorti et d'un écran plat. Il n'y a pas de photos, pas de bibelots, pas de désordre, rien que l'essentiel.

La pièce manque de chaleur. C'est comme si personne n'y vivait. Elle me rappelle Drew la première fois que je l'ai rencontré. Il ne ressentait rien et agissait comme si rien ne pouvait l'atteindre. À la place d'un être humain, c'était une coquille vide, sans émotion.

J'aime à croire que j'ai réussi à le transformer pendant les quelques jours qu'on a passés ensemble, que je lui ai appris à accepter ses sentiments, à s'ouvrir aux autres et à gérer ses émotions, ses désirs et ses besoins, que mon influence lui a fait prendre conscience qu'il avait le droit de se sentir de nouveau humain.

Je me retourne vers lui et examine son visage. Il a le regard dans le vague, les cheveux en bataille et le teint pâle. Il a l'air fatigué et un peu illuminé. Pourtant, j'ai envie de le toucher, de sentir sa joue rugueuse sous ma paume, de dessiner le contour de sa bouche avec mon doigt.

— Tu as envie de parler ?

Sa question me surprend. Il n'a pas l'air d'en avoir envie. J'ai l'impression qu'il préférerait s'affaler sur son lit.

— Tu en as envie, toi ?

— Il faut que je te dise certaines choses, c'est vrai, mais je suis saoul et je vais probablement dire n'importe quoi.

Il a pris une voix douce et passe la paume de sa main sur ma joue, comme j'avais envie de le faire avec la sienne il y a seulement quelques secondes.

J'ai une telle envie de le toucher que j'en ai des fourmis dans les doigts.

— Peut-être qu'on devrait dormir d'abord.

Je ne peux pas encore faire face à tout ça. Mon esprit est en surrégime et il faut que je me calme. De plus, j'ai peur de ce qu'il pourrait dire. Et si ses explications n'étaient pas ce que je voulais entendre, s'il était gentil avec moi ce soir uniquement parce qu'il veut me quitter en douceur ?

Puis je me remémore à quel point il s'est montré jaloux de Colin, la manière dont il m'a regardée, la sensation de ses bras quand il m'enlaçait.

Drew a encore envie de moi. J'en suis sûre. Et moi aussi, j'ai envie de lui. Le fait de coucher avec lui ce soir serait sûrement une erreur, mais je ne sais pas si j'aurai la force de résister.

Je ne sais pas non plus s'il est assez fort. L'attraction qu'on ressent est palpable, comme un fil invisible qui nous rapproche de plus en plus l'un de l'autre lorsqu'on se trouve dans la même pièce.

— Je peux dormir sur ton canapé ?

Je fais un geste de la main en direction du sofa. Il est grand et a l'air confortable.

Il secoue la tête et fait la grimace.

— Pas question. Je prends le canapé. Tu peux dormir dans mon lit.

Non, je ne supporterais pas de dormir dans son lit. Les draps doivent être imprégnés de son odeur. Mon imagination va me rendre folle dès que je vais toucher le matelas et poser la tête sur son oreiller. Ça fait trop longtemps qu'on n'a pas couché ensemble et le fait d'être si proche de lui me donne envie de me jeter sur lui et de ne plus jamais le lâcher.

— Je préférerais le canapé.

J'ai la voix mal assurée et j'inspire profondément pour essayer de contrôler mes émotions, mais j'ai les nerfs à fleur de peau. Je suis bouleversée. Une larme coule sur ma joue et je renifle. Je déteste quand je pleure. C'est assez rare.

— Fable.

Sa voix est si grave qu'elle résonne en moi et je baisse la tête. Je ne veux pas qu'il me voie verser ces larmes inutiles.

— Regarde-moi.

Je secoue la tête.

— Non.

Il glisse ses doigts sous mon menton et me relève la tête de sorte que je n'ai d'autre choix que de le regarder. Tandis qu'il essuie une larme sur ma joue avec son pouce, son regard s'assombrit.

— Tu pleures.

Je cligne des yeux avec force.

— Non, je ne pleure pas.

Il caresse mon menton avec son pouce et son ongle effleure le bord de ma lèvre inférieure.

— Je m'en veux de t'avoir fait pleurer.

Je ferme les yeux. Des larmes coulent encore sur mes joues.

— C'est juste que je ne sais plus comment gérer ça : toi, nous.

— Je suis désolé.

Il s'approche de moi. Je sens la chaleur de son corps qui me réchauffe. Puis, il pose la bouche sur mon front et effleure ma peau avec ses lèvres pour me donner un baiser timide.

— Je suis tellement désolé.

Il dépose un autre baiser sur ma tempe.

— Je ne savais pas quoi te dire après être parti. J'avais honte de tout ce qui est arrivé, de tout ce que tu as vu. Tu mérites mieux.

Il m'embrasse sur le bout du nez.

Sans réfléchir, je passe les bras autour de son corps et m'accroche à lui. Il est grand, chaud et fort et à la sensation de son corps si près du mien, je sens mon cœur devenir plus léger.

Je murmure :

— Je te mérite, toi. Quand est-ce que tu vas le comprendre ?

On reste silencieux pendant de longues minutes. J'ai le front posé contre son menton, les bras enlacés autour de sa taille. Il passe son bras autour de mon corps et pose sa main sur ma hanche. De son autre main, il me caresse les cheveux, emmêlant ses doigts dans mes longues mèches, m'arrachant un soupir.

Je veux que cet instant ne finisse jamais. Je veux oublier tous nos problèmes et me concentrer uniquement sur nous deux, ensemble, à cet instant précis.

Il finit par briser le silence :

— Je ne te mérite pas. J'ai eu beau te repousser, tu m'acceptes à bras ouverts. Il faut que tu saches

que je n'ai pas fait exprès de fuir. C'est la seule manière de gérer mes problèmes que je connaisse.

Son honnêteté me brise le cœur.

— Mais j'apprends. Peu à peu, je me rends compte que la fuite ne résout rien.

Il inspire profondément.

— J'ai commencé à voir quelqu'un, une psychologue. Elle m'aide beaucoup.

Je lève furtivement les yeux vers son visage et nos regards se croisent. Il a peur que son aveu me fasse fuir, je le vois.

— C'est bien. Est-ce que quelqu'un t'y a poussé ?

A-t-il raconté à son père ce qui s'est passé ou est-ce qu'il lui cache encore tous ses secrets ?

— Non, je l'ai contactée tout seul. On a beaucoup parlé de ce qui est arrivé. Et de toi, aussi.

— De moi ?

Je suis surprise. Je pensais qu'après m'avoir laissée tomber aussi facilement, il m'avait oubliée.

— Bien sûr, de toi.

Ses doigts s'attardent sur ma joue et je laisse échapper un soupir.

— Tu n'as aucune idée de l'importance que tu as à mes yeux.

Je secoue lentement la tête.

— Quand tu es parti, je pensais que c'était fini, que tu m'avais oubliée.

— Je ne pourrai jamais t'oublier.

Drew pince les lèvres. Je me demande s'il a envie d'ajouter quelque chose.

Je sais que moi, j'en ai envie, mais je ne peux pas. Je ne vais pas lui révéler mes sentiments aussi rapidement, cette fois-ci. Pas après tout ce qu'on a traversé. J'ai trop peur.

Alors je lui fais un aveu facile, pas tellement différent de celui qu'il vient de me faire et je murmure :

— Je ne t'ai pas oublié non plus.

Avant que je puisse ajouter un mot, il me serre plus fort et presse sa bouche contre la mienne. Il a les lèvres douces, humides et très insistantes. J'entrouvre facilement les miennes et nos langues se mêlent, tandis qu'il laisse échapper un gémissement grave qui m'encourage, qui nous encourage à continuer.

Et en un instant, je suis perdue.

DREW

ENFIN.

Je l'embrasse de plus belle, savourant le goût de ses lèvres, la sensation de son corps dans mes bras. C'est tellement agréable, tellement naturel, d'être avec Fable, dans mon appartement, qu'elle soit de retour dans ma vie. Je ne sais pas ce que j'ai fait pour avoir cette chance, mais je refuse de tout gâcher une fois de plus.

Je ne la laisserai plus partir, plus jamais. J'ai trop besoin d'elle. Je l'aime beaucoup trop.

J'ai envie de le lui dire. Je le lui ai écrit, dans ce petit mot que je lui ai laissé, la dernière fois qu'on s'est vus. Mais à présent, elle est face à moi et tout mon courage s'est envolé. J'ai peur qu'elle me rejette ou qu'elle rejette mes paroles et les émotions qui les sous-tendent.

Au lieu de cela, je l'embrasse. Je préfère lui montrer ce que je ressens plutôt que de le lui dire.

— Emmène-moi dans ta chambre, murmure-t-elle contre ma bouche en s'écartant légèrement.

Emmène-moi dans ton lit, Drew.

Je pose les mains sur ses fesses et la soulève tandis qu'elle enroule ses jambes autour de ma taille et ses bras autour de mon cou. Elle est légère comme une plume. Son corps doux et galbé s'imbrique parfaitement dans le mien et je la porte jusque dans la chambre, pendant qu'elle m'embrasse dans le cou en me donnant de petits coups de langue. Je suis si dur que je ne sais pas si je vais supporter la torture de ne pas être en elle encore une seule seconde.

C'est pas vrai !

J'ai envie de faire durer ce moment. Je veux prendre mon temps avec elle. Le fait d'être avec elle est comme un rêve éveillé et je veux le savourer.

Mais la sensation de son corps qui s'enroule autour de moi et de son souffle chaud contre mon cou me donne des frissons et je sais que je vais jouir beaucoup trop vite.

On tombe ensemble sur le lit et je fais attention à ne pas atterrir sur elle. Elle est si menue, si parfaite. Je m'écarte d'elle et l'examine de la tête aux pieds. Ses longs cheveux épars sur mon oreiller, sa poitrine qui se soulève et s'abaisse à toute allure. Son haut en dentelle laisse voir le soutien-gorge en satin noir qui couvre ses seins et j'aperçois la peau laiteuse de son ventre.

J'ai une folle envie de l'embrasser à cet endroit précis.

Le mini-short noir qu'elle porte ne fait que souligner l'étroitesse de sa taille, les courbes de ses hanches et la longueur de ses jambes. Je me redresse sur mes genoux pour pouvoir mieux l'observer. Elle ouvre les yeux et de ses lèvres pleines m'adresse un sourire enjôleur. C'est efficace. Fable arrive à me séduire d'un seul regard, d'un mot ou d'un simple geste.

— Qu'est-ce que tu attends ?

Elle tend le bras vers moi et me tire par le passant de ceinture de mon jean, mais je résiste.

— Je veux te regarder d'abord.

Ses joues se teignent de rose.

— Tu pourras me regarder autant que tu veux plus tard. J'ai envie de toi, Drew. S'il te plaît.

— Ce que tu portes...

Je secoue la tête.

— Ça me rend dingue.

Elle rit.

— Tu devrais voir mes autres uniformes de travail. Si tu n'aimes pas celui-ci, tu vas les détester.

Je sens la jalousie m'étreindre, mais je me maîtrise.

— Du moment que les clients ne te touchent pas, ça ne me pose pas de problème.

Son rire s'évanouit.

— Tu es jaloux ?

— Quand il s'agit de toi, toujours.

Je glisse la main sous la dentelle de son haut et la fais glisser sur son ventre. Elle inspire violemment et sa peau frissonne sous mes doigts. Je saisis l'agrafe située sur le devant de son soutien-gorge.

— Tu es à moi. J'espère que tu le sais.

Elle hoche lentement la tête, sans me quitter des yeux un seul instant.

— Je... je n'étais pas sûre, après ce qui s'est passé entre nous. J'ai toujours voulu être à toi, mais tu m'as quittée.

Je ferme les yeux pendant un instant, furieux qu'à cause de moi, une fille si belle, si parfaite, ait pu douter d'elle-même une seule seconde.

— Je t'ai fait du mal et je m'en veux terriblement. Je vais me rattraper, Fable, je te le promets.

Je dégrafe son soutien-gorge d'un geste expert, brûlant de la déshabiller complètement. J'ai envie de la voir nue, de m'assurer qu'elle est aussi belle que dans mon souvenir. Elle se remet à rire tandis que je tire avec impatience sur ses vêtements, en faisant tout mon possible pour l'aider, mais ne parvenant qu'à compliquer les choses. Elle me donne une petite tape sur la main et enlève un à un tous ses vêtements. La voilà complètement nue. J'ai la bouche sèche et le corps dur comme de la pierre.

C'est pas vrai !

Elle est encore plus magnifique que dans mon souvenir. Il fait sombre et je n'y vois presque rien, alors je me penche vers la fenêtre située au-dessus de mon lit et tire sur la ficelle qui retient le store. À l'extérieur, une fine brume s'est levée et la lumière de la lune pénètre dans la pièce, dessinant sur le corps de Fable des reflets argentés, tandis que le reste de la pièce demeure plongé dans l'obscurité. Je la détaille des yeux, m'attardant sur les zones importantes.

— Tu aimes ce que tu vois ?

Elle écarte les jambes, dans un mouvement destiné à me faire perdre la tête et je déglutis à grand-peine.

La voix rauque, je réponds :

— Oui.

Fable se redresse brusquement. Sur ses seins qui oscillent légèrement, ses tétons rose sombre sont durs. Je n'ai d'yeux que pour elle. Elle pose les mains sur mes joues et m'attire vers elle. Fable effleure ma bouche de ses lèvres dans un baiser d'une infinie douceur. Elle m'embrasse ainsi à plusieurs reprises et je tends les mains, prenant ses seins dans mes paumes tout en caressant ses

mamelons avec mes pouces.

Elle se cambre à mon contact et nos baisers se font plus sauvages, plus avides. Puis je fais glisser ma main vers le bas. Je m'arrête entre ses jambes et lui fais perdre la tête. Son bas-ventre est brûlant. Elle brûle de désir pour moi et je laisse échapper un gémissement.

J'ai besoin de la pénétrer tout de suite.

Je saute du lit pour me débarrasser de mes vêtements. Fable ne me quitte pas des yeux. J'ouvre le tiroir de ma table de nuit et en sors un préservatif. J'en avais acheté dans l'espoir de revoir Fable un jour. L'espoir fait vivre.

Je déchire l'emballage et mets le préservatif. Je ne veux plus perdre une seule seconde. J'ai tellement envie d'être en elle que j'ai l'impression que je vais exploser.

Elle pousse un soupir et je me retourne pour m'apercevoir qu'elle me dévore du regard.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Fable lève les yeux d'un air gêné.

— Tu as le corps le plus splendide que j'aie jamais vu. Tu le sais, non ?

Non, mais elle me donne l'impression que c'est la vérité simplement en me regardant et en prononçant ces quelques mots.

— Tu essaies de me mettre mal à l'aise ?

Elle secoue la tête et sourit.

— Le fait que tu sois gêné te donne encore plus de charme. Tu as l'air encore plus sexy. Tu as un corps divin, Drew. Si on n'était pas aussi pressés, je passerais des heures à contempler ton corps.

— C'est vrai ?

Je remonte sur le lit et m'installe sur elle. On est face à face et nos corps sont parfaitement alignés.

— Ça a l'air alléchant.

— Oh que oui !

Elle hoche la tête et pose la main au milieu de ma poitrine, faisant glisser ses doigts vers le bas. J'ai la chair de poule à son contact.

— Et ça risque de te plaire.

— Ah bon ?

J'ondule des hanches, doucement, lentement. C'est probablement une grossière erreur, sachant que je suis déjà sur le point de jouir.

Elle acquiesce et se cambre sous moi dans une attitude féline, effleurant le bout de ma verge. Si elle continue, je suis fini.

— J'utiliserai les mains, les doigts, la bouche, la langue, jusqu'à ce que tu me supplies d'arrêter.

J'émet un petit grognement en entendant ces mots.

— C'est déjà une torture.

— Laisse-moi t'aider.

Elle tend la main et saisit mon membre dressé. Elle enroule ses doigts autour et me guide. Je la pénètre lentement, sa chaleur m'enveloppant jusqu'à ce que je sois profondément en elle. Je me tiens aussi immobile que possible dans cette position, savourant la sensation de son corps acceptant si facilement, si magnifiquement le mien.

Avant de l'embrasser, je murmure contre ses lèvres :

— Tu m'as tellement manqué.

— Toi aussi, tu m'as manqué.

Elle a la voix vacillante et tout son corps est pris de tremblements. Je me retire lentement, presque entièrement, avant de la pénétrer de plus belle.

On pousse un grognement à l'unisson et je poursuis mes lents mouvements pendant de longues minutes. Je plonge en elle et me retire presque entièrement, encore et encore. Faire l'amour avec elle me procure une sensation incroyable. Je ressens déjà un picotement à la base de mon dos. Je suis sur le point d'avoir un puissant orgasme, mais je veux m'assurer que Fable va jouir avec moi.

— Fable.

Je susurre son nom contre son oreille et mes mouvements se font plus rapides. J'ai l'impression de ne plus contrôler mon corps. Je suis consumé par la nécessité de jouir et de la faire jouir. — S'il te plaît, dis-moi que tu vas bientôt jouir.

Je glisse ma main entre nos deux corps et je touche son entrejambe ; son petit cri m'indique que j'ai trouvé la zone que je cherchais.

— Oui, ça vient. Oh oui, Drew ! Je t'en supplie.

Elle me semble tellement irrésistible dans cet état d'abandon, tellement désespérée. Elle plante ses ongles dans ma peau et je me redresse sur les genoux en la saisissant par la taille pour entrer encore plus profondément en elle. Ses murmures incompréhensibles se font de plus en plus sonores et quand je touche un endroit particulièrement profond, elle se délite complètement sous moi. Son corps tremble et elle a la tête rejetée en arrière tandis que son corps est pris de convulsions.

Ce qui provoque en moi un orgasme spectaculaire qui me laisse presque aveugle. Je m'écroule sur elle, le corps parcouru de secousses et les suites de mon orgasme durent pendant de longues minutes inespérées. Elle me prend dans ses bras et me serre contre elle, faisant glisser ses mains le long de mon dos. Son geste me calme et m'excite à la fois.

Le visage contre ma poitrine, elle finit par dire d'une voix étouffée :

— Tu m'écrases.

Je lui présente mes excuses et me lève pour aller jeter le préservatif à la poubelle avant de revenir me glisser sous la couverture et de la prendre dans mes bras.

À présent qu'elle est de nouveau dans ma vie, je vais avoir du mal à la quitter des yeux, ce qui est ridicule et peu réaliste ; mais je l'ai déjà laissée échapper, et moi aussi, par la même occasion, et j'ai failli la perdre.

Je ne peux pas prendre ce risque une nouvelle fois.

Elle me dit dans un bâillement :

— Je sais qu'il faudrait qu'on parle, mais je suis trop fatiguée. Est-ce qu'on peut discuter demain ?

— Oui.

Je garde les bras enroulés autour de ses fines épaules et dépose un baiser sur son front. Je suis fatigué aussi, rassasié, satisfait. Le sexe me rend nerveux, d'habitude. Ça a toujours été le cas. Mon passé me hante et fait de cet acte un tabou honteux. En général, je préfère m'abstenir, éviter les femmes dans leur ensemble, étant donné qu'elles attendent toujours de moi quelque chose que je ne peux pas leur donner.

Mais avec Fable, ce n'est pas le cas. Jamais. Notre intimité me semble naturelle, parfaite. J'aime me mettre à nu devant elle, physiquement et émotionnellement. J'aime me dévoiler complètement et lui montrer tout ce que j'ai, tout ce que je suis. Quand je suis avec elle, je n'ai pas peur.

J'éprouve un sentiment de liberté.

Comme un petit miracle.

Je ferais n'importe quoi pour être tout pour toi.

Drew... ou Fable ?

FABLE

J'AI L'IMPRESSION DE VIVRE LE CONTE DE FÉES DONT J'AI TOUJOURS RÊVÉ DEPUIS QUE JE SUIS UNE PETITE fille. En ce moment, je suis en plein rêve. Je m'habille et me prépare à passer le dimanche matin à paresser en compagnie de Drew. Il me réveille tendrement en déposant de légers baisers partout sur mon visage. Je ris doucement en sentant ses lèvres me chatouiller. Lorsqu'il glisse sa main entre nous et se met à me caresser le ventre, je ris encore plus fort. Nos jambes sont entrelacées et nos corps se frottent l'un contre l'autre, ce qui nous amène à faire l'amour langoureusement, délicieusement.

Mais avant le sexe à proprement parler, j'ai passé son corps en revue, comme promis. J'en ai dessiné toutes les courbes avec mes lèvres, ma bouche, mes mains, mes doigts. Imaginez ma surprise lorsque j'ai découvert un tatouage sur sa cage thoracique. C'est un poème écrit en lettres délicatement calligraphiées. Ou plutôt une succession de mots qui forme un poème. J'ai souligné chaque mot de mon doigt en tentant de déchiffrer leur sens.

Feu et passion

Ardents

Brûlent en nous

Lueurs vives d'un

Extraordinaire amour

Je n'en reviens pas que Drew Callahan, le gendre idéal américain, se soit fait faire un tatouage après que nous avons été ensemble.

En soulignant chaque mot, chaque lettre de mon index, je lui demande :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Il a l'air surpris par ma question.

Il me répond doucement :

— Lis-le de nouveau. Lentement.

Je m'exécute et me rends compte qu'en prenant la première lettre de chaque vers, elles forment mon prénom, ce qui me rappelle le message secret contenu dans le mot qu'il m'a laissé. Je suis sidérée, émue aux larmes. Des larmes qu'il recueille entre ses lèvres tandis qu'elles roulent sur mes joues.

Avant de m'embrasser sur la bouche, il murmure :

— J'ai écrit ces vers pour toi. Tu as fait de moi un poète, Fable.

Je trouve cette déclaration tellement romantique que j'ai envie de me perdre en lui, à jamais.

On prend notre douche ensemble, laquelle se termine en une nouvelle partie de jambes en l'air qui me laisse complètement vidée, à tel point que mes jambes flageolent au sortir de la baignoire. Il me sèche à l'aide d'une serviette et ses doigts glissent entre mes jambes encore humides, provoquant en moi un nouvel orgasme renversant.

On est complètement ridicules. On ne parvient pas à garder nos mains pour nous. Et j'aime ça.

Je l'aime.

Je remets le mini-short que je portais la veille, mais il fait trop froid pour mettre le haut en dentelle, alors Drew me laisse lui emprunter un vieux sweat-shirt. Je le passe et me mets à rire en voyant que le bord inférieur m'arrive à hauteur des genoux. Je sais que j'ai l'air ridicule, mais il dit que ça me donne du charme. Puis il me prend dans ses bras et m'embrasse de plus belle avec application.

À tel point que je suis finalement obligée de lui donner un coup sur la poitrine et de lui rappeler qu'il faut que je rentre chez moi pour prendre des nouvelles de mon frère avant qu'on ne se laisse emporter une nouvelle fois.

La déception se lit sur son visage, mais il se plie à ma demande et on se dirige vers mon appartement miteux. Plus on s'approche, plus je suis nerveuse. Et si ma mère était à la maison ? Je n'ai absolument aucune envie que Drew la rencontre. Pas encore, en tout cas, parce que si les choses continuent comme ça entre nous, il faudra bien faire les présentations. C'est une évidence à laquelle je ne suis pas encore prête à faire face.

J'ai tellement honte de ma mère, avec ses manières d'ivrogne des bas-fonds, sa façon de ne pas se soucier de qui ou de quoi que ce soit en dehors d'elle-même. Drew pense que sa famille est complètement déglinguée, ce qui, pour être honnête, est le cas, mais ma mère n'est pas non plus un cadeau.

Ce qui m'effraie le plus, c'est de devenir comme elle. Ce serait tellement simple. On se ressemble, même si je refuse de l'admettre.

Lorsqu'on se gare sur le parking de ma résidence, je remarque que la voiture de ma mère n'est pas là. Le soulagement qui m'envahit est palpable et je me sens plus légère. Drew m'accompagne jusqu'à mon appartement, même si je lui ai dit qu'il pouvait s'en aller parce que je dois me rendre au travail cet après-midi. Mais en véritable gentleman, il insiste pour m'accompagner jusqu'à ma porte.

Je crois qu'en réalité, il a peur de me quitter. Je ressens la même chose.

Sortant mes clés de mon sac à main, je m'apprête à déverrouiller la porte quand elle s'ouvre tout grand, ce qui me fait sursauter et je lâche mes clés. Owen se tient debout devant moi, vêtu d'un jogging et d'un vieux tee-shirt, les cheveux en bataille. Il se jette sur moi et me serre si fort dans ses bras que j'ai du mal à respirer.

En s'écartant de moi, il me secoue et me demande :

— Où t'étais passée ? J'étais super inquiet.

— Je pensais que tu étais chez ton ami.

Son accès de panique me surprend. C'est une véritable inversion des rôles. Je ne me rappelle pas la dernière fois où je l'ai vu aussi agité.

— J'étais tout seul à la maison toute la nuit. Maman est chez Larry. Elle pensait que tu rentrais et moi aussi. J'ai essayé de t'envoyer des textos et de t'appeler, mais tu n'as pas répondu.

Mince !

— Je n'ai probablement plus de batterie.

Je me penche pour ramasser mes clés. Cette excuse est minable, mais c'est la vérité.

Owen jette un coup d'œil par-dessus mon épaule et un éclair passe dans son regard à la vue de Drew.

— C'est qui, lui ?

Pourquoi est-ce qu'il ressent le besoin d'être aussi mal élevé ? Le regard qu'il jette à Drew est

glacial. Si un regard pouvait tuer, Drew serait déjà mort.

— Euh...

Je ne sais pas quoi répondre. Cette situation est embarrassante. Je ne m'attendais pas à ce que mon frère soit là pour nous accueillir en personne.

— Attends une minute.

Owen me contourne pour se planter directement devant Drew, qui le dépasse d'une bonne tête.

— Tu es Drew Callahan, non ?

Zut ! Je ne m'attendais pas à ce que mon frère le reconnaisse, mais Drew est l'une des stars de l'équipe de football universitaire. Ils ont un statut de célébrités dans cette ville.

— C'est bien moi.

Drew affiche un sourire engageant et chaleureux.

— Tu dois être Owen.

— Ouais. Et toi, tu es l'abruti qui a brisé le cœur de ma sœur.

Sans prévenir, Owen ramène son bras en arrière et son poing ne tarde pas à entrer brutalement en collision avec le menton de Drew.

Il l'envoie au tapis.

— Mais qu'est-ce que tu fous ?

Je saisis Drew par les épaules, mais il est déjà en train de se relever, une expression d'incrédulité totale peinte sur son visage. Heureusement, il n'a pas l'air en colère. Il semble plutôt sidéré.

Moi aussi, je suis abasourdie.

Je demande :

— Pourquoi tu as fait ça ?

Le petit con !

Owen se masse les phalanges, comme s'il avait mal. C'est probablement le cas. Il mérite de souffrir pour avoir fait une chose aussi stupide.

— C'est à cause de lui que tu étais aussi triste ces derniers mois. Je n'arrive pas à y croire. Tu es sortie avec Drew Callahan ?

Il désigne Drew du doigt.

— Quand est-ce que c'est arrivé, bordel ?

— Arrête de jurer !

C'est la seule réplique qui me vient à l'esprit. Je ne sais pas quoi lui répondre. Je n'ai aucune envie de lui avouer les circonstances exactes de ma première rencontre avec Drew. Cette histoire aurait l'air sordide à ses oreilles.

— Si tu sors avec lui en cachette, je ne comprends pas pourquoi. C'est un gros poisson, Fable. C'est énorme.

Owen secoue la tête.

— Bordel, mais qu'est-ce que je suis con. Je n'arrive pas à croire que je n'aie pas deviné, alors que tu as ses initiales sur le pied.

— Qu'est-ce qu'il veut dire par « mes initiales sur le pied » ?

Drew baisse les yeux sur mes pieds. Je porte les mêmes talons noirs que la veille et le tatouage est visible à la lumière du jour. Enfin, il était visible aussi la nuit dernière et plus tôt ce matin, mais je ne crois pas qu'il ait prêté beaucoup d'attention à ce que j'avais en dessous des cuisses.

Sur le haut de mon pied gauche, on peut voir un cœur simplement dessiné avec les initiales D et C

entrelacées à l'intérieur. C'était mon hommage à Drew et à la semaine passée avec lui, à l'amour que je ressens pour lui. Je me suis fait faire ce tatouage alors que j'étais en pleine crise de déraison. Je voulais lui prouver que je l'aimais en me faisant graver ses initiales sur la peau à tout jamais.

Mais il n'est jamais revenu. J'imagine que c'était un vœu stupide d'un cœur d'artichaut.

Ce n'est tellement pas comme ça que je voulais qu'il découvre mon tatouage. D'autant que, comparé au magnifique poème qu'il a écrit pour moi, celui-ci a l'air banal et trivial.

Avec des éclairs dans les yeux, Owen lui explique :

— Elle s'est fait tatouer juste après Thanksgiving. Elle n'a pas voulu me dire qui était ce DC. Elle m'a fait croire que c'était pour Washington DC, sa ville préférée, mais je savais qu'elle me racontait des conneries. Elle n'est jamais sortie de Californie. Désolé, Fab's, ajoute-t-il en s'apercevant que je suis sur le point de le vilipender pour avoir juré de nouveau.

Drew secoue la tête, incrédule.

— Tu as un tatouage avec mes initiales sur le pied ? Pourquoi est-ce que tu ne me l'as pas dit ?

Je hausse les épaules. Je ne veux pas avoir cette conversation devant mon frère.

— C'est idiot.

— Absolument pas.

Il se précipite vers moi, me prend les mains et contemple mes pieds. Je remarque qu'il a la mâchoire rougie. On dirait que son menton a enflé. Je n'arrive pas à croire que mon petit frère l'ait frappé si fort. En tout cas, il a bénéficié de l'effet de surprise.

— J'adore.

Tandis qu'il me prend dans ses bras sous les yeux de mon frère, je murmure :

— Ton tatouage est tellement plus élaboré.

Je peux sentir le regard d'Owen dans mon dos, mais je préfère ne pas y prêter attention.

— Tu as écrit un poème pour moi, Drew.

— Et toi, tu as fait graver mes initiales sur ton pied à jamais. Je crois qu'on est sur la même longueur d'onde, tous les deux.

Je le serre dans mes bras parce que je ne sais pas quoi faire d'autre. Owen s'éclaircit la gorge, ce qui me rappelle que je suis rentrée pour lui. Je m'écarte de Drew en lui adressant un sourire rassurant.

— Peut-être qu'on devrait en discuter plus tard. Après mon service ?

— Oui.

Drew est tout sourires et ses yeux bleus pétillent.

— Ça me paraît bien. Tu veux que je vienne te chercher ?

— Oui, ce serait parfait.

Il se penche et m'embrasse de nouveau, comme s'il ne pouvait pas s'en empêcher.

— Je finis à 20 heures.

— Tu as ce qu'il faut pour t'y rendre ?

— Je me débrouillerai.

Je souris en le regardant s'éloigner. Il se retourne une dernière fois avant de descendre les escaliers pour regagner sa voiture.

Après que je l'ai entraîné à l'intérieur de notre appartement et que j'ai fermé la porte, Owen me demande :

— C'était quoi, ce bordel ?

— De quoi tu parles ?

J'enfonce les mains dans la poche avant du sweat-shirt de Drew et hume profondément son odeur pour m'en imprégner. Il sent divinement bon. J'ai envie de le garder et de ne jamais le laver.

C'est peut-être dégoûtant, mais c'est la vérité.

— Tu sors avec Drew Callahan ? C'est lui, ton petit ami ?

Owen a des yeux ronds comme des soucoupes.

— C'est complètement dingue, Fab's. C'est une vraie superstar, une légende du football universitaire. Et toi, tu sors avec lui ?!

Je hausse les épaules.

— Je ne sais pas comment qualifier notre relation, mais oui, je suis avec lui. Je crois.

— Bordel de merde !

Owen se met à rire.

— Il faut que je raconte ça à mes potes. Wade va chier une brique ! Est-ce que maman est au courant ?

— Non, personne n'est au courant. Pour l'instant, je préfère rester discrète.

J'ai envie de serrer Drew dans mes bras et de le garder juste pour moi encore quelques jours. Une fois que les gens vont comprendre qu'on est ensemble, les choses pourraient devenir compliquées.

— Pourquoi ? Il est génial !

Owen se renfroge d'un seul coup, comme s'il venait de se remémorer ma tristesse de ces derniers mois.

— Enfin, pas si génial que ça, si on prend en compte le mal qu'il t'a fait. Je ne t'avais jamais vue aussi déprimée. Qu'est-ce qui s'est passé entre vous ?

— C'est trop compliqué à expliquer.

Je balaie l'air de la main, pour indiquer que mon passé avec Drew n'a pas d'importance. Ce n'est pas comme si j'allais en relater les détails à mon frère.

— D'ailleurs, et si on parlait de ce coup de poing ? Qu'est-ce qui t'a pris ?

— C'était génial ! J'en ai encore mal à la main, bordel. Désolé.

Je lui donne une tape sur la tête avant qu'il ne se baisse pour se mettre hors de portée.

— Je n'arrive pas à croire que j'aie mis une droite à Drew Callahan et qu'il ne m'ait pas assommé.

Prenant un ton narquois, je rétorque :

— Je crois qu'il était trop surpris par le fait qu'un gamin essaie de lui casser la gueule.

Owen secoue la tête.

— Je ne suis plus un gamin, Fab's. Quand est-ce que tu vas te mettre ça dans la tête ?

Je lève les yeux au ciel, mais je ne réponds pas. Qu'il continue à penser qu'il a atteint l'âge adulte à quatorze ans. Il se rendra compte de la réalité bien assez tôt.

— Je meurs de faim. Tu veux toujours aller prendre un petit déjeuner ?

— Oui, bien sûr. Mais comment on va y aller ? On n'a pas de voiture. Tu aurais dû demander à ton mec de nous emmener.

Je suggère :

— On peut marcher jusqu'au petit café en bas de la rue. Ce n'est pas trop loin.

J'ai besoin de discuter avec mon frère seul à seul, sans Drew. Je suis impatiente qu'il soit de nouveau une partie de ma vie, mais j'ai besoin de mettre de l'ordre dans le chaos que j'appelle ma

famille.

DREW

VOUS AVEZ DÉJÀ ÉTÉ DANS UN ÉTAT DE BÉATITUDE COMPLÈTE AVANT QU'UN ÉVÉNEMENT IMPRÉVU NE vous ramène brutalement sur terre ? Oui ? Moi aussi.

Toute la matinée, je me suis senti formidablement bien. J'avais l'impression d'être sur un petit nuage. Même le coup de poing du petit frère de Fable ne m'a pas décontenancé, même si j'ai encore mal à la mâchoire. Ce gamin a du punch, il faut bien l'admettre. Je suis rentré à mon appartement et me suis écroulé sur le lit, le visage enfoui dans l'oreiller que Fable a utilisé la nuit dernière. Il sent encore son parfum. Son odeur m'emplit l'esprit et j'ai terriblement envie d'elle.

Mais elle a une vie, un travail auquel elle doit se rendre et un petit frère dont elle doit s'occuper. Je comprends. Je suis infiniment reconnaissant qu'elle m'ait laissé entrer de nouveau dans sa vie et qu'elle m'ait donné la chance de me rattraper pour toutes les choses stupides que j'ai faites et qui l'ont blessée.

Je suis sur le point de m'endormir, enveloppé dans son odeur, l'esprit plein de son visage, quand mon téléphone se met à sonner. J'espère que c'est elle, mais ce n'est pas le cas.

C'est mon père.

C'est pas vrai !

— Quoi de neuf ?

Je tente de prendre un ton enjoué, mais j'ai peur que ma voix ne sonne faux. Je l'ai vu seulement la veille au matin. Qu'est-ce qui a bien pu arriver pour qu'il ressente le besoin de m'appeler après seulement vingt-quatre heures d'absence ?

Prenant un ton sinistre, il déclare :

— J'ai eu une longue discussion avec Adèle, hier soir.

Mon estomac ne fait qu'un tour. La simple mention de son nom me donne la nausée.

— Et alors ?

Qu'est-ce qu'elle a bien pu lui raconter ?

— Je ne suis plus certain de vouloir divorcer.

C'est pas vrai !

Et dire que je pensais qu'elle pourrait sortir de nos vies pour de bon.

— Pourquoi ?

— Elle me jure qu'elle n'a jamais été infidèle, que ce n'est qu'un tas de rumeurs malveillantes répandues par des bonnes femmes du *Country Club* qui la détestent.

Mon père marque une pause et inspire profondément.

— Est-ce que je dois la croire, à ton avis ?

Je réponds automatiquement :

— Ce n'est pas à moi de te dire ce que tu dois faire.

Il n'est pas question que je joue un rôle dans sa décision.

De plus, je sais d'expérience qu'elle a été infidèle.

J'ai envie de vomir.

— Elle joue avec mes sentiments. Elle m'a appelé quand je rentrais et quand je lui ai dit où j'avais été, elle a pété les plombs. Elle a exigé que je vienne la voir immédiatement. Alors je suis rentré et elle s'est jetée sur moi.

Je ferme les yeux, souhaitant qu'il se taise.

— Elle était comme folle. On aurait dit qu'elle ne pouvait plus se passer de moi. Je sais que tu n'as pas envie d'entendre ça, mais c'était la meilleure partie de jambes en l'air qu'on ait eue depuis des années. Je ne comprends pas. Je ne comprends pas cette femme.

— Elle utilise le sexe pour te garder, papa.

J'ai la voix tendue et je suis sur les nerfs. Je n'ai pas besoin de connaître ces détails. Et j'ai encore moins envie de savoir qu'elle s'est jetée sur lui juste après qu'il soit venu me rendre visite.

Qu'est-ce que ça signifie ? Je ne peux que supposer qu'elle pensait à moi quand elle a...

Bordel !

Je n'arrive même pas à aller au bout de cette pensée.

Mon père acquiesce immédiatement :

— C'est probablement vrai. Mais si elle continue, je ne serai peut-être pas capable de la laisser partir.

Quel imbécile.

J'ai envie de le lui dire, mais je me tais. Je n'ai pas à me mêler de leurs problèmes.

Je ne parviens qu'à repartir :

— C'est à toi que revient cette décision.

— Écoute : on a beaucoup parlé, hier soir, avec Adèle. Elle veut que tu rentres à la maison cet été. Elle m'a dit que tu lui manquais et qu'elle aimerait que tu sois là plus souvent. Et je suis d'accord. Est-ce que tu pourrais y réfléchir ? Pour nous ?

J'ai envie de crier « Pas question ! » Mais je ne veux pas me comporter comme un abruti avec mon père en ce moment. Il est encore trop fragile concernant cette histoire de divorce éventuel avec Adèle. Et la voilà qui en profite pour essayer de s'immiscer de nouveau dans ma vie, de me forcer à revenir. Est-ce qu'elle me prend pour un imbécile ?

— Il faut que j'y aille, papa. N'hésite pas à m'appeler si tu as encore besoin de parler.

— Promets-moi au moins de réfléchir à la question, fiston. Tu manques à Adèle. Elle t'aime tellement. Depuis que Vanessa est morte, elle n'est plus la même. Tu le sais. Tu pourrais apporter un peu de bonheur dans sa vie.

— À bientôt, papa.

Je raccroche avant qu'il puisse ajouter quoi que ce soit. Je ne crois pas que je pourrais le supporter.

J'ai perdu l'appétit et j'ai les nerfs à vif. Je fais les cent pas dans mon appartement. Je mets des chaussures de sport et décide d'aller courir pour m'éclaircir l'esprit, mais je ne parviens à penser à rien d'autre qu'au fait que mon père renonce à son divorce avec Adèle et à cette invitation à passer l'été avec eux à la maison. Je ne peux pas retourner là-bas. Ce Thanksgiving était déjà assez difficile. Je n'ai toujours pas entièrement encaissé le choc de sa dernière révélation. J'ai du mal à accepter cette idée.

Est-ce que celle que je prenais pour ma petite sœur était en réalité ma fille ?

Pris de panique, j'arrête de courir et regarde autour de moi, debout sur le trottoir, espérant trouver quelqu'un à qui parler. N'importe qui.

Fable.

Mais elle est au travail. C'est la fin de l'après-midi et elle prenait son service à 15 ou 16 heures, je ne sais plus. Quoi qu'il en soit, je ne peux pas débouler dans sa vie et l'ennuyer avec mes problèmes. J'aimerais qu'on ne soit pas dimanche. Sans ça, je pourrais appeler le docteur Harris.

Décidant de tenter le tout pour le tout, je sors mon téléphone de la poche de mon pantalon de jogging et compose son numéro. Elle répond à la troisième sonnerie.

En guise de salut, elle me déclare :

— Je suis surprise que tu m'appelles un dimanche. Tout va bien ?

Je lui avoue, reconnaissant qu'elle ne me réprimande pas pour l'avoir appelée un week-end :

— Pas vraiment. Mon père m'a appelé.

— Mmmh. Ça n'a pas l'air d'être une bonne nouvelle. Tu as de la chance : j'ai envie d'un café. Tu veux me retrouver dans... disons vingt minutes ?

Je suis soulagé. Je ne sais pas comment j'ai eu la chance de tomber sur le docteur Harris. Ce n'est peut-être pas commun d'avoir un psychologue qui retrouve un patient pour un café un dimanche après-midi, mais j'ai besoin de raconter tout ce qui m'arrive à quelqu'un, pas seulement le mauvais, ce qui s'est passé avec mon père, mais aussi ma nuit et ma matinée avec Fable.

— Je serai là, dis-je après avoir noté l'adresse d'un Starbucks Coffee situé non loin.

— Alors, comment tu vis les dernières révélations de ton père ?

J'avale une gorgée de mon café glacé.

— Je préférerais qu'ils divorcent. Je veux qu'elle sorte de ma vie pour de bon.

— Je pensais qu'Adèle ne faisait déjà plus partie de ta vie.

Ma psy m'observe avec sur le visage une expression que je connais bien, celle qui me rappelle que je suis un adulte et que je peux décider de ce qui m'arrive.

Avec une confiance que j'aimerais ressentir, je lui affirme :

— C'est le cas. Mais je veux qu'elle ne fasse plus partie de la vie de mon père non plus. Tant qu'ils seront mariés, c'est un obstacle entre nous que je ne veux pas franchir.

— C'est ta décision et tu en as le droit. Mais tu sais que ça va faire du mal à ton père si tu le repousses sans explication.

Elle avale une gorgée de sa boisson à l'aide de sa paille, un air de béatitude sur le visage, mais je sais où elle veut en venir.

— Il n'est pas question que je lui dise ce qui est arrivé entre Adèle et moi. Il va me détester.

Je secoue la tête.

— Il ne devrait pas. Tu es son fils. Tu étais un enfant quand tout a commencé. Tu étais toujours un enfant quand tu y as mis un terme. C'est elle qui était en tort. Tu ne crois pas qu'il le comprendra ? demande-t-elle d'une petite voix.

Je n'en ai pas la moindre idée. Mais j'ai trop peur pour prendre le risque.

— Il y verra ce qu'il voudra. Il croira ce qu'il veut croire.

— Tu accordes vraiment à ton père aussi peu de crédit ?

Aïe ! Je n'avais jamais envisagé la question sous cet angle.

— Ce n'est pas que je ne lui accorde pas de crédit. C'est juste qu'elle sait très bien déformer les faits. C'est une manipulatrice accomplie et elle joue avec nous depuis des années.

— Tu lui accordes trop de pouvoir. Elle le sait et elle en profite, me fait remarquer le docteur Harris.

Je hausse les épaules.

— Peut-être bien, mais c'est plus facile pour moi de l'éviter que de faire face à la réalité.

— Tu sais ce que je pense de la fuite devant les problèmes. Ce n'est pas sain. Et ils nous rattrapent toujours un jour ou l'autre.

Elle avale une nouvelle gorgée de sa boisson et pousse son verre de côté pour poser ses bras sur le rebord de la table.

— Mais assez parlé des mauvaises nouvelles. Parlons de ce qui t'est arrivé de bien. Parlons de Fable.

Et tout à coup, je souris en regardant ma tasse, passant mes doigts sur les gouttelettes de condensation qui se sont formées à l'extérieur.

— Je vous ai déjà raconté que j'ai passé la nuit avec elle.

— Vous avez beaucoup parlé ?

— Je lui ai présenté mes excuses.

— Pour quoi ?

— Pour l'avoir larguée.

Je regarde ma psy dans les yeux au-dessus de la petite table. Le Starbucks est en train de se vider. Il est presque 18 heures. La plupart des gens sont chez eux, à préparer le dîner.

— Il faut qu'on parle davantage.

— Ça m'a l'air d'être une très bonne idée. Est-ce que tu vas lui expliquer pourquoi tu as fui ? On dirait qu'elle te fait du bien, me dit le docteur Harris avec un léger sourire. Je ne crois pas t'avoir déjà vu aussi heureux.

Mon sourire s'élargit.

— Elle me fait tellement de bien ! Je l'aime.

Dire ces mots à voix haute les rend beaucoup plus réels, et bien plus effrayants.

— Est-ce que tu le lui as dit ?

— Pas encore.

— Pourquoi donc ?

— Et si elle ne m'aimait pas ?

Ma plus grande peur consiste à avouer mon amour à Fable et qu'elle ne ressente pas la même chose. Ou pire : qu'elle se moque de moi.

Même si je sais au fond de moi qu'elle ne ferait jamais ça. Je sais aussi qu'elle ressent probablement la même chose que moi.

Mais s'il est facile d'écrire « je t'aime », de composer des poèmes pour elle, de lui déclarer ma flamme dans un flot de vers à l'eau de rose, c'est autre chose que de le lui dire en face. C'est déjà assez effrayant de le dire à voix haute devant ma psy.

— Aimer quelqu'un, c'est prendre un risque émotionnel en permanence. Mais quand on rencontre la bonne personne, celle avec qui on sait qu'on a envie d'être, alors le risque en vaut la peine.

Le docteur Harris marque une pause et m'examine attentivement.

— Est-ce que Fable en vaut la peine, selon toi ?

Je réponds « oui » sans hésitation.

Elle sourit.

— Si c'est ce que tu penses, alors elle va vouloir t'entendre dire ces mots, Drew. Je parie qu'elle aussi pense que tu en vauds la peine.

Nous nous gardons de trop aimer, de peur que l'autre ne nous aime pas.

Eleanor Roosevelt

FABLE

AU RESTAURANT, L'AMBIANCE EST ASSEZ CALME CE QUI, À EN CROIRE CE QUE ME DIT JEN, EST HABITUEL pour un dimanche soir. Mon service m'a paru durer une éternité. Ces quatre heures m'ont semblé en durer douze, surtout parce que je ne suis pas constamment occupée, ce qui m'aide à faire passer le temps, d'habitude.

Je regarde l'horloge et m'aperçois qu'il est 19 h 30, enfin. Plus qu'une trentaine de minutes à endurer avant de voir Drew. Je suis impatiente. Colin est là et ça m'inquiète. Je ne veux pas qu'il voie Drew quand il viendra me chercher. Je lui ai promis qu'il n'y aurait plus de mélodrames et que je pouvais garder Drew à distance du restaurant.

Mais comment étais-je censée savoir qu'on allait s'embrasser, faire plein d'autres choses encore, et nous réconcilier ? Je pensais sincèrement que tout était terminé entre nous.

De plus, j'étais tellement en colère contre lui, furieuse que Drew entre de nouveau dans ma vie comme s'il n'en était jamais sorti et qu'il fasse tout son possible pour semer le chaos dans mon esprit en m'embrassant et en me déclarant que je lui manquais. C'était ce que j'avais envie d'entendre, mais pas comme ça. Une confrontation sur mon lieu de travail n'était pas la manœuvre idéale pour une réconciliation.

C'est drôle comme les choses peuvent basculer en l'espace de quelques heures. J'ai l'impression que ma vie a pris un virage à cent quatre-vingts degrés.

Et c'est agréable.

En passant devant moi, Jen fait remarquer :

— Tu es nerveuse.

Je sautille sur place, ce qui n'est pas évident vu les chaussures que je porte. L'uniforme de ce soir se compose d'une robe noire. Moulante, arrivant à mi-cuisse, même si elle n'arrête pas de remonter. Avec cette robe, je porte un caleçon moulant de peur de laisser voir ce qui se trouve en dessous en me penchant un peu trop.

Je me demande ce que Drew va penser de cet uniforme. Le décolleté met joliment ma poitrine en valeur. J'ai choisi un soutien-gorge spécialement pour lui.

Je me justifie :

— Je suis pleine d'énergie positive et ça me rend nerveuse.

C'est une excuse bidon, mais au moins, je ne mens pas.

— Pourquoi ?

Elle lève un sourcil et croise les bras. On est au poste des serveuses, près du bar, hors de vue des quelques clients qui sont encore dans la salle à manger.

— Est-ce que ça a un rapport avec le type d'hier soir ?

Et merde.

Personne n'a de secrets pour personne ici.

— Peut-être bien.

Jen sourit et secoue la tête.

— Colin va te tuer.

— Oh, n'exagérons rien...

Je balaie l'air de la main d'un air insouciant, mais une boule se forme dans mon ventre. Et si Colin se mettait en colère parce que je suis avec Drew ? Il ne peut pas contrôler ma vie personnelle, mais je lui ai promis qu'il n'y aurait aucun problème avec mon petit ami.

— Il s'inquiète pour toi. Il pense que le type qui t'attendait hier soir pourrait devenir un problème. C'est qui, au fait ? J'ai l'impression que je l'avais déjà vu quelque part.

Je ne veux pas lui répondre. C'est suffisant de savoir qu'Owen est toujours chamboulé par le fait que je sorte avec Drew. Si je sors bien avec lui.

Je mens :

— Personne que tu pourrais connaître.

Tout le monde dans cette petite ville a déjà entendu parler de lui au moins une fois.

— OK. Eh bien, si j'étais toi, je ne dirais rien à personne, m'avertit Jen.

La moutarde me monte au nez.

— Pourquoi est-ce que Colin vient se mêler de notre vie privée ? C'est bizarre, tu ne trouves pas ? Je veux dire : c'est notre patron. Il n'a pas peur de dépasser les bornes ?

Volant à son secours, Jen réplique :

— Fais-moi confiance. Il garde toujours assez de distance pour éviter toute attitude déplacée.

Je ne suis pas surprise par sa réaction. Après tout, elle vit avec lui. En parlant d'attitude déplacée... Mais je suis mal placée pour juger.

— Il ne veut pas de problèmes au travail. Il a déjà eu des histoires qui ont mal fini dans ses autres restaurants, en particulier concernant certaines personnes qui travaillaient pour lui. Il nous est strictement interdit d'avoir des relations avec d'autres employés.

Je ne suis pas surprise. Mais dans ce cas, pourquoi est-ce que Jen habite avec lui ?

Comme si elle lisait dans mon esprit, Jen ajoute :

— Et je suis sûre que tu te demandes ce qu'il y a entre nous, mais il ne se passe rien, absolument rien. Il est simplement assez gentil pour m'offrir un toit le temps que je retombe sur mes pattes.

Je commente :

— C'est très gentil de sa part.

Elle lève les yeux au ciel.

— Je suis sûre que tu crois qu'on entretient une sorte de liaison clandestine.

— Si tu dis que ce n'est pas le cas, je te crois.

Je hausse les épaules.

— C'est juste que... Fais attention à toi, Fable. Je t'aime bien. Tu es la personne la plus sympa ici parce que, comme tu n'auras pas manqué de le remarquer, on travaille avec un tas de garces.

On se met à rire. Les autres filles nous adressent à peine la parole. Heureusement, seule Ten travaille avec nous ce soir et elle est trop professionnelle pour se montrer désagréable.

— Colin considère que tu es en période d'essai. Au moindre faux pas, il pourrait te virer.

Prenant un ton rassurant, je réplique :

— Je ne vais pas faire de faux pas.

Je ne peux pas me le permettre. J'ai besoin de ce travail.

— Bien.

Jen sourit et me donne une petite tape sur le bras.

— Il faut que j’aille voir si mes clients n’ont besoin de rien.

Je la regarde s’éloigner en me demandant si elle n’éprouve pas un béguin secret pour Colin. Si c’est le cas, je ne peux pas lui en vouloir. Malgré le fait que je sois amoureuse de Drew et même si je pense que c’est l’homme le plus beau du monde, je ne peux pas nier que Colin est séduisant. Je peux comprendre que certaines filles soient prêtes à se damner pour avoir une chance d’être avec lui.

Pendant un bref instant de folie, j’ai presque eu envie d’être avec lui. Il a un charme fou, mais je suis trop éprise de Drew pour avoir envie d’un autre mec.

Pour une fois, je me sens relativement confiante concernant mes sentiments et ma relation avec Drew. « Relativement », c’est le mot. Je ne sais toujours pas comment appeler ce qui se passe entre nous.

J’ai besoin de mettre un mot dessus. Ce soir, il faut qu’on discute. Je vais aller au fond de la question et définir clairement ce qu’on est en train de faire. Et s’il essaie d’éviter la confrontation, je vais lui botter les fesses.

La dernière demi-heure passe rapidement et je suis reconnaissante que Drew n’entre pas dans le restaurant pour venir me chercher, même si ce sentiment me paraît peu digne de moi. Mais Colin traîne à côté du pupitre de l’hôtesse et il m’adresse un regard inquisiteur quand je lui souhaite une bonne soirée en me dirigeant vers la porte. Lorsqu’il me propose de me ramener, je suis prête et je lui lance un « non merci » rapide en poussant la porte pour sortir dans la nuit froide et sombre.

J’aperçois la camionnette de Drew sur le parking et m’en approche d’un pas rapide, gagnée par l’excitation en le voyant ouvrir la portière du côté passager. Je monte dans la voiture. Il est magnifique dans son jean et son sweat-shirt à capuche.

— Salut, me lance-t-il en me voyant approcher.

Et il ajoute avec un sourire en coin :

— Joli manteau.

C’est le même manteau bouffant que je portais quand il m’a demandé de jouer le rôle de sa petite amie imaginaire. Je n’aime pas ce manteau, mais c’est le plus chaud que je possède et le froid est particulièrement mordant ce soir. J’ai décidé de laisser ma vanité de côté et d’opter pour la chaleur quand je l’ai mis pour me rendre au travail.

En riant, je réplique :

— Merci, je le déteste.

Il éclate de rire aussi.

— Il est tellement bouffant, que j’ai l’air d’une boule, dedans.

Il m’examine longuement puis rétorque :

— Tu n’as absolument pas l’air d’une boule. En fait, on a l’impression que tu n’as rien en dessous, ce qui ne peut pas être vrai. Ou alors je suis en plein rêve et tu es sur le point de me montrer que tu es toute nue là-dessous.

Un frisson me parcourt, causé non par le froid, mais par ses mots et par la chaleur que je lis dans son regard.

— C’est beau, de rêver, mais j’ai bien peur de te décevoir.

— Mince !

Il rit doucement et prend ma main pour m’attirer contre lui et me donner un baiser furtif plein de chaleur.

— Tu es prête ?

J'acquiesce d'un hochement de tête. Je pourrais m'habituer à ce que mon petit ami vienne me chercher au travail avec des baisers et des compliments séduisants à la bouche. Ensuite, on irait dans son appartement et on se déshabillerait.

Je sors de la voiture et on se dirige vers son appartement, même s'il m'a demandé si je préférais rentrer chez moi pour être avec Owen. Je trouve sa proposition adorable, mais je lui réponds qu'Owen passe la soirée chez son ami. Ils travaillent sur un projet pour demain et la mère de Wade m'a promis qu'elle les surveillerait.

J'aime beaucoup cette femme. Elle est tellement gentille avec Owen et moi. Elle sait que notre mère n'est pas souvent là, alors elle fait de son mieux pour nous aider. Je lui ai offert un cadeau à Noël pour la remercier et elle s'est presque mise à pleurer quand je le lui ai tendu.

— Tu as faim ?

Drew me jette un regard rapide du coin de l'œil, en restant concentré sur la route.

— Moi, je suis affamé.

Avec un haussement d'épaules, je réponds :

— Je veux bien manger.

Je n'ai pas la tête à ça. Je pourrais vivre d'amour et d'eau fraîche, de l'excitation que je ressens en présence de Drew. C'est exaltant, de le sentir si près de moi, de savoir qu'il m'appartient.

— Tu veux aller quelque part ? On pourrait commander quelque chose.

Il se tourne vers moi en s'arrêtant à un feu, le regard intense.

Je n'ai aucune envie de faire durer cette attente et je suggère :

— On n'a qu'à commander un truc. Une pizza, peut-être ?

— Va pour une pizza.

Il tend le bras et met sa main dans la mienne.

— J'ai des choses à te dire.

Je suis rongée d'inquiétude à ses mots et je sais que mon angoisse se reflète sur mon visage. Voyant que je ne lui réponds pas, il me presse la main d'un geste rassurant.

— Ce ne sont pas de mauvaises nouvelles qui nous concernent tous les deux. C'est à propos de mon père et... tu sais qui. J'ai dû voir ma psy en urgence cet après-midi.

— Je ne savais pas que les psys donnaient des consultations en urgence.

Ce qu'il a à me dire doit être grave.

— La mienne est très cool. Elle te plairait. Elle t'aime bien, en tout cas, réplique-t-il en lâchant ma main.

Aussi cliché que cela paraisse, son contact me manque immédiatement.

— C'est vrai ?

— Oui, je lui ai beaucoup parlé de toi. Elle est contente que tu fasses de nouveau partie de ma vie.

Il n'a pas l'air trop bouleversé, ce qui me rassure. Je suis heureuse qu'il ait quelqu'un d'objectif à qui parler de ses problèmes personnels. S'il faisait ne serait-ce que mentionner le nom de sa belle-mère devant moi, je n'aurais qu'une envie et ce serait d'aller casser la figure de cette salope.

Je la déteste de tout mon cœur.

Pendant le reste de son trajet, on parle de la pluie et du beau temps. Je lui raconte que le restaurant était peu animé, que j'y travaille depuis quelques semaines et que je me suis fait une amie. Je lui parle aussi de mon petit déjeuner avec mon frère et lui raconte à quel point celui-ci était désolé de l'avoir frappé.

Bon, c'est vrai, la dernière partie est un mensonge. Mon frère est toujours aussi enthousiaste d'avoir mis une droite dans le menton de Drew, mais je ne peux pas lui avouer ça. Ce gamin est vraiment mal élevé. Il est tout excité d'avoir frappé mon nouveau petit ami pour m'avoir fait du mal.

Secrètement, ça me fait très plaisir d'avoir vu mon frère voler à mon secours. C'est adorable. Et ça montre que j'ai de l'importance à ses yeux. Peu importe à quel point il m'énerve quand j'ai l'impression qu'il ne fait pas attention à ce que je lui dis. Il m'écoute. Il m'aime et veut mon bien. Et la réciproque est également vraie.

Enfin, c'est probablement moi qui ai le comportement le plus protecteur, mais je suis la plus vieille. C'est moi qui suis responsable. Il faut que je m'occupe de lui.

En se garant sur le parking de sa résidence, Drew déclare :

— Tu es une grande sœur attentionnée. J'espère que ton frère se rend compte de tout ce que tu fais pour lui.

— Je crois qu'il en a conscience.

— Et ta mère ?

Je suis immédiatement sur la défensive.

— Quoi, ma mère ?

Il gare la voiture et coupe le moteur.

— Est-ce qu'elle se rend compte de tous les sacrifices que tu fais ?

— La moitié du temps, j'ai l'impression qu'elle n'a pas conscience qu'on existe.

Il y a de la rancœur dans ma voix, mais je ne peux pas m'en empêcher. Dès que je pense à elle, je suis pleine d'amertume – comme un café instantané, mais en pire.

— Elle n'est jamais là. Elle a perdu son job avant Thanksgiving et à présent, elle passe tout son temps en compagnie de son abruti de mec au lieu de prendre soin d'Owen ou de travailler, par exemple.

— Elle n'a pas retrouvé de travail ?

Il a l'air incrédule.

— Ce n'est pas si facile, quand on a des aptitudes limitées.

— Qui paie le loyer de votre appartement ?

Je pointe mon pouce sur ma poitrine.

— Moi.

— Et les factures, les courses et tout ce qu'il faut payer ?

— C'est encore moi.

Il secoue lentement la tête et je perçois du respect dans ses yeux.

— Comment est-ce que tu fais pour être aussi géniale ?

À ces mots, je sens une vague de chaleur me traverser, mais je chasse cette sensation.

— Je fais simplement ce que j'ai à faire. N'essaie pas de me faire passer pour une héroïne.

— N'importe qui ficherait le camp, à ton âge. Je suis sérieux.

— Je ne pense pas...

Il me coupe la parole.

— Moi, si. Tu n'as que vingt ans, Fable, et tu portes le poids du monde sur tes épaules. Tu t'occupes de ton frère et tu paies les factures. Tu es toujours en train de travailler et tu fais de ton mieux pour garder la tête hors de l'eau.

Il agite lentement la tête de nouveau.

— Je t'admire tellement. Tu es tellement forte quels que soient les obstacles qui se dressent devant toi.

Avec un haussement d'épaules, je rétorque :

— Je n'ai pas le choix. Je fais ce que j'ai à faire pour m'en sortir.

— Tu pourrais me donner des cours, tu sais.

Il se penche au-dessus de la console centrale, prend ma joue dans sa main et m'attire vers lui pour me donner un long baiser.

— On a toujours le choix. Et tu choisis de rester. Ne minimise pas l'importance de ce que tu fais.

La plupart des gens s'enfuiraient en courant devant tant de responsabilités. Moi, je le ferais.

Je contemple ses beaux yeux bleus et j'y lis toute l'admiration et la passion qu'il ressent pour moi, ainsi qu'un autre sentiment, enfoui plus profondément.

— Tu te sous-estimes, Drew. Comme toujours.

— D'accord. Par le passé, je me suis enfui chaque fois, mais toi, Fable, tu me donnes envie de rester.

DREW

À LA MINUTE OÙ ELLE ENTRE DANS MON APPARTEMENT, FABLE DÉFAIT LA FERMETURE ÉCLAIR DU manteau bouffant qu'elle déteste tant et le jette sur une chaise située près de la porte, révélant une courte robe noire si moulante que je manque de m'étrangler lorsque je la découvre. Elle a un corps superbe. Malgré sa petite taille, ses jambes ont l'air interminables et je suis tenté de la débarrasser lentement de cette robe pour lui faire toutes les choses que j'ai imaginées depuis que je l'ai laissée avec son frère ce matin.

Au lieu de cela, je lui demande quelle garniture elle préfère dans sa pizza et je passe la commande.

Une fois que j'ai raccroché, elle me dit qu'elle veut retirer sa robe pour mettre quelque chose de plus confortable et je propose de lui prêter un de mes tee-shirts. Elle me suit dans la chambre et son odeur sucrée m'enveloppe tandis qu'elle se tient debout près de moi et qu'on se dirige ensemble vers le tiroir de ma commode. Alors que j'en extirpe un tee-shirt, je la regarde, incrédule, retirer sa robe d'un air nonchalant et la laisser tomber sur le sol.

Debout devant moi, vêtue d'un simple soutien-gorge en dentelle noire et d'une culotte noire qui ressemble à un caleçon moult, mais dans lequel elle est toujours aussi incroyablement sexy, elle tend la main et me fait signe du doigt pour m'indiquer qu'elle veut que je lui passe le tee-shirt. Je le lui tends, la bouche trop sèche pour parler. Elle le passe par-dessus sa tête. C'est un vieux tee-shirt bleu clair avec un motif hawaïen sur le devant. Je l'ai acheté au cours de ces vacances en famille désagréables que l'on a passées sur la grande île et je le porte rarement parce qu'il me rappelle une époque et une personne que je préférerais oublier.

Mais j'adore le voir sur Fable. J'aime la manière dont elle le porte : le bord inférieur lui arrive à mi-cuisse. Je sais exactement ce qu'il y a sous ce tee-shirt trop grand, ce qui rend cette scène encore plus sexy. Elle est extrêmement désirable.

J'ai envie d'elle, mais j'attends, faisant mon possible pour rester patient. Il faut qu'on discute, comme deux adultes responsables sur le point de se lancer dans une relation sérieuse. Et il faut qu'on mange, parce que je n'ai presque rien avalé de la journée et je suis affamé.

La pizza arrive moins de trente minutes plus tard et on mange en tailleur sur le sol devant ma table basse. On rit tout en regardant une comédie stupide à la télévision. On a besoin de se changer les idées après la conversation sérieuse qu'on a eue dans la voiture. Je n'ai pas lancé le sujet intentionnellement, ça m'est venu naturellement et je ne le regrette pas.

J'espère qu'elle m'a cru quand je lui ai dit que je la trouvais géniale. J'admire sincèrement la manière dont elle se comporte face à l'adversité. Elle est tellement forte. Toute ma vie, je me suis senti faible. Mais m'apitoyer sur mon sort et fuir devant mes problèmes ne m'a jamais mené nulle part.

La semaine que j'ai passée avec Fable, même si elle a été courte, m'a changé pour toujours. Elle

m'a poussé à me rendre compte que je pouvais être fort. Je pourrais retomber dans mes travers, mais le fait d'être avec elle suffit à me rappeler que je dois poursuivre sur cette voie, que je dois rester fort.

On termine la pizza et le film prend fin. Il était déjà à moitié entamé quand on a allumé la télévision. On a tous les deux conscience qu'il est temps de parler et elle garde le silence, grattant nerveusement le vernis rouge vif qui recouvre ses ongles courts. Elle a les cheveux qui lui tombent dans la figure et je les observe pour me rendre compte qu'ils ont une teinte différente.

De but en blanc, je déclare :

— Tu as les cheveux plus sombres.

Elle lève les yeux et m'adresse un petit sourire.

— Tu t'en es enfin rendu compte.

— Quand est-ce que tu t'es fait une couleur ?

— Il y a quelques jours.

Elle délaisse ses ongles pour reporter son attention sur moi.

— Tu me promets que tu ne te mettras pas en colère ?

Bon, c'est bizarre.

— Promis.

— Mon patron m'a demandé de changer de couleur. Il m'a dit que l'ancienne teinte me donnait l'air d'une fille des bas quartiers.

Je sens la colère monter en moi.

— Il me fait l'effet d'être un abruti.

Chaque nouveau détail que j'apprends sur ce type m'en donne une impression de moins en moins flatteuse.

— En fait, non. Parce que tu sais quoi ? Il avait raison. Mes cheveux sont naturellement blonds, mais je me suis mise à les teindre quand j'étais au lycée. J'ai continué à les décolorer après et ça les a beaucoup abîmés. Alors Colin m'a amenée dans un salon de coiffure, les a fait couper de quelques centimètres et teindre en plus foncé. Maintenant, je suis comme une nouvelle version de moi-même.

Je me tends et je réplique :

— J'aimais bien l'ancienne version aussi. Tu ne portes pas autant de maquillage qu'avant non plus.

— J'ai arrêté de me maquiller autant quand je suis rentrée de Carmel. Je me suis rendu compte que je me cachais derrière mon eye-liner.

Elle secoue la tête.

— Cette nouvelle version de moi te plaît ?

Je réponds :

— Tout me plaît chez toi. L'ancien toi, le nouveau toi. Toi tout entière.

Elle sourit et se rapproche de moi.

— Tu es adorable.

— Je suis sincère.

— Je sais.

Elle pose ses mains sur le rebord de la table basse et s'accroupit, si proche de moi qu'un de ses genoux effleure ma cuisse.

— C'est ce que j'aime chez toi. Tu es toujours parfaitement objectif quand il est question de moi.

Je tourne la tête et nos regards se croisent. Elle a utilisé le verbe « aimer » si facilement que ça me

pousse à réfléchir. Je me remémore ce que m'a dit le docteur Harris, que Fable devait en valoir la peine si j'étais réellement amoureux d'elle. Et je n'ai pas de doute sur l'amour que je ressens pour elle. Je ne peux pas le nier.

— Raconte-moi ce qui s'est passé aujourd'hui, murmure-t-elle, ses jolis yeux verts brillant sous la lumière tamisée de la lampe. Avec ton père.

Je pousse un soupir. J'aurais préféré éviter le sujet, mais il faut qu'elle sache si je veux que notre relation reste ouverte et sincère.

— Mon père est venu me rendre visite il y a quelques jours.

Elle semble surprise.

— Vraiment ?

— Oui. Il m'a annoncé qu'il allait divorcer d'Adèle.

Ses yeux se plissent à cette évocation et sa réaction me plaît. La manière dont elle prend ma défense contre la femme qui m'a irrévocablement traumatisé est incroyable.

— Ça devrait être une bonne nouvelle.

— C'est le cas.

Je pousse un gros soupir.

— Mais il m'a appelé cet après-midi pour me dire qu'il allait peut-être revenir sur sa décision.

— Pourquoi ça ?

— Il dit que quand il est rentré, ils se sont réconciliés. Enfin, en quelque sorte...

Je n'entre pas dans les détails. J'imagine que Fable n'a pas envie de savoir le reste. Quant à moi, j'aimerais pouvoir l'oublier.

Elle me demande :

— Est-ce que je peux être franche ?

— Je t'en prie.

J'ai besoin de connaître son opinion.

— Ton père est un idiot s'il se remet avec elle.

Je ris doucement.

— Je suis de ton avis.

— Il ne devrait même pas y penser.

Elle fait une petite grimace de dégoût et je trouve cela tellement mignon que je me penche pour l'embrasser.

— Mais c'est une manipulatrice accomplie et elle connaît bien mon père.

— Alors ton père t'a donné de l'espoir en te faisant croire qu'elle sortirait définitivement de ta vie et a tout gâché en te disant qu'il se remettait avec elle.

Fable s'agenouille et pose les mains sur ses cuisses. Elle a l'air prête à assommer quelqu'un.

— Alors tu as paniqué et tu as appelé ta psychologue pour une session d'urgence un dimanche après-midi. Si tu veux mon avis, cette psy est miraculeuse.

Un peu comme ma petite amie, même si je me garde bien de le lui dire. Je ne sais pas ce que j'ai fait pour mériter le soutien de ces femmes.

— Tu as tout compris.

— Je suis désolée, Drew.

Elle tend le bras et me caresse doucement la joue.

— Est-ce que ça t'a aidé d'en parler avec elle ?

— Oui.

Je ferme les yeux parce que la sensation de ses doigts sur ma peau est extrêmement agréable et je veux en profiter un peu plus longtemps. Je la sens se rapprocher de moi et ses lèvres effleurent les miennes, aussi légèrement qu'une plume. Je demeure parfaitement immobile, de peur de rompre le charme.

— Est-ce que ça t'aiderait de m'en parler ?

Elle m'embrasse de nouveau, posant sa bouche sur ma lèvre inférieure qu'elle pince légèrement avant de relâcher.

La sensation est incroyable ! La nuit dernière et ce matin ont été fantastiques, mais mon ardent désir d'être en elle m'a poussé à me dépêcher. Elle mérite mieux. Elle mérite d'être embrassée pendant des heures.

— Te parler m'aide chaque fois.

Je tends les bras avant qu'elle ne puisse s'écarter. J'ai les yeux toujours fermés, mais je sais exactement où elle se trouve. Je passe la main autour de son épaule et l'attire vers moi. Nos bouches sont parfaitement alignées et je sens son souffle chaud et sucré contre mes lèvres.

— On devrait peut-être poursuivre cette discussion plus tard. Je suis vidé.

Elle pose les mains sur ma poitrine et agrippe mon tee-shirt.

— Si tu essaies d'éviter d'avoir une conversation sérieuse en te servant du sexe comme diversion, je proteste.

J'ouvre les yeux et m'aperçois qu'elle sourit.

— Vraiment ?

Elle secoue lentement la tête et glisse les doigts sous mon tee-shirt pour me caresser le ventre.

— Non, pas vraiment, murmure-t-elle avant de poser de nouveau ses lèvres sur les miennes.

Il faut qu'on discute, je le sais. J'ai encore tellement de choses à lui dire... Mais j'ai du mal à réfléchir quand elle est devant moi, quand elle me touche, quand elle m'embrasse. J'ai envie de me noyer en elle.

Et c'est ce que je fais. Pendant un bref instant. Nos langues se touchent et elle entrouvre la bouche. Je la saisis par les cheveux, tirant légèrement dessus pour faire basculer sa tête en arrière et dégager son cou. Elle gémit et je délaisse sa bouche pour descendre le long de sa gorge en donnant de petits coups de langue sur sa peau parfumée.

Elle prononce mon nom dans un murmure, ce qui envoie une décharge électrique directement dans mon bas-ventre. J'ai attendu ce moment toute la journée. Je l'ai imaginé et j'en ai rêvé. Je suis complètement obsédé par elle.

— Peut-être...

Elle retient son souffle quand je lui mordille le lobe de l'oreille.

— Peut-être qu'on devrait discuter davantage avant de faire ça.

— De faire quoi ?

Je relève la tête pour contempler son beau visage. Elle a les joues roses, les lèvres gonflées et le regard brillant. Je la provoque et elle le sait.

Un petit sourire se forme aux coins de ses lèvres.

— Tu sais quoi ?

Elle passe ses mains sous mon tee-shirt, ses ongles me griffent légèrement la peau et je frissonne.

— Tu es un vilain garçon, Drew. Je n'aurais pas cru ça de toi.

— C'est toi qui me fais cet effet.

Je l'attire contre moi et elle s'assied sur mes genoux, les jambes autour de mes hanches. Je crois que c'est notre position préférée. Je sais que ce soir, c'est celle que je préfère, alors qu'elle porte cette culotte et mon tee-shirt. Je sens sa chaleur à travers mon jean et je laisse échapper un gémissement tandis qu'elle se met à se balancer lentement sur moi.

— Mmmh... Et qu'est-ce que je te fais d'autre, comme effet ?

Elle tire sur mon tee-shirt et je lève les bras, la laissant me l'enlever. Elle pose un regard avide sur ma poitrine et passe sa langue sur ses lèvres. Je retiens le gémissement qui menace de m'échapper.

Elle essaie de me rendre fou. Je le sais.

— Tu m'as manqué.

Je suis surpris par ce qu'elle me dit et à son regard, je comprends qu'elle est aussi étonnée que moi.

— Ça me rendait folle de ne pas être avec toi, de ne pas te voir, de ne pas te toucher. J'ai du mal à réaliser qu'on est là, assis tous les deux, et que ce n'est pas un rêve.

— Ce n'est pas un rêve, je t'assure.

Je pose la main sur son visage et dessine doucement le contour de ses lèvres. Elle tremble. Je sens les vibrations subtiles sous mes doigts, et presse ma bouche contre la sienne. On reste ainsi pendant un long moment.

Ce n'est pas un baiser intense, passionné et incontrôlable, ce sont simplement nos lèvres qui s'unissent. On respire le même souffle en s'absorbant l'un l'autre. J'ai besoin de cette communion et je crois qu'elle aussi.

Peut-être qu'on est trop dépendants l'un de l'autre. Mais je ne vais pas m'inquiéter de ça maintenant, pas alors que je tiens dans mes bras la femme que j'aime, son corps contre le mien.

La confiance est la meilleure preuve d'amour.

Joyce Brothers

FABLE

JE FREDONNE EN PÉNÉTRANT DANS MON APPARTEMENT. JE NE FREDONNE JAMAIS, MAIS JE SUIS TELLEMENT heureuse que j'ai l'impression que je pourrais me mettre à chanter à tue-tête à tout moment. Sachant que je chante comme une casserole, je trouve moins dangereux de fredonner une chanson qui passait à la radio quand Drew m'a ramenée.

Je peux sentir le sourire qui m'illumine le visage et je passe les doigts sur mes lèvres, comme pour l'effacer, mais ça ne fonctionne pas. Lorsque je les touche, ça me rappelle la manière dont il m'a embrassée avant que je ne descende de sa voiture, dont il m'a regardée quand il m'a demandé s'il me verrait ce soir. Je ne travaille pas aujourd'hui, mais il doit aller en cours. Il était prêt à sécher pour passer la journée avec moi, mais je l'ai forcé à y aller.

Je suis tellement rabat-joie, comme copine.

L'appartement est plongé dans l'obscurité. Tous les rideaux et persiennes sont tirés malgré la belle journée et je les ouvre en passant. L'évier est plein de vaisselle sale. Je sais que c'est Owen. Il faudra que je lui rappelle de s'en charger quand il rentrera du collège.

Je m'avance dans le couloir et m'aperçois que la porte de ma chambre est ouverte. Je suis prise d'un malaise étrange. Je ne laisse jamais ma porte ouverte. Elle est toujours bien fermée et si je pouvais, je la verrouillerais. Ce n'est pas que je ne fais pas confiance à Owen ou à ma mère, mais pas à tous ces abrutis que ma mère ramène à la maison, même si ces derniers temps, il n'y en a qu'un seul.

Et les amis de mon frère ne sont pas non plus des cadeaux. Je me rappelle les garçons que je fréquentais quand j'étais au collège. Et les filles aussi. J'étais aussi mauvaise qu'eux. On volait tous dès qu'on en avait l'occasion : du maquillage aux bonbons vendus dans le supermarché du coin. On était complètement stupides.

Imaginez ma surprise lorsque je m'arrête sur le seuil de ma chambre pour trouver ma mère à l'intérieur, fouillant dans les breloques qui recouvrent ma commode. Posant les mains sur mes hanches, je m'éclaircis la gorge et elle sursaute, se retournant vers moi avec la main sur la poitrine.

— Fable ! Quand est-ce que tu es rentrée ?

Elle agite la main devant sa figure comme s'il s'agissait d'un éventail, pâle imitation d'une de ces belles aristocrates des États du Sud sur le point de s'évanouir sous la chaleur écrasante.

— Tu m'as fait une peur bleue !

— C'est bien.

Je lève le menton.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Elle me lance un sourire dédaigneux et soudain, elle n'a plus rien de la belle aristocrate.

— Pas de : « Salut, maman, ça va » ? Depuis quand est-ce que tu es devenue si mal élevée ?

— Depuis le jour où tu t'es mise à nous ignorer royalement.

J'entre dans ma chambre, déjà lassée par la dispute qui s'annonce. Je suis complètement retombée de mon nuage et me retrouve confrontée à la réalité de ma relation avec ma bonne à rien de mère.

— Pourquoi est-ce que tu fouilles dans mes affaires ?

— J'ai perdu quelque chose, dit-elle, l'air faussement détachée.

C'est signe qu'elle ment.

— Une de mes bagues a disparu.

Comme si j'allais voler ses bijoux en toc.

— Qu'est-ce que tu insinues par là ?

— C'est toi qui l'as prise ?

— Pourquoi est-ce que j'emprunterais tes vieux bijoux pourris ?

Elle l'a probablement mise en gage ou vendue. Elle ne possède plus rien qui ait de la valeur. Je n'ai rien non plus, mais moi, je n'ai jamais rien possédé.

En revanche, je cache mon argent dans ma chambre, dans la poche d'un gilet au fond de mon armoire.

— Tu es vraiment une peste, marmonne ma mère en secouant la tête tandis qu'elle se dirige vers la porte. On ne peut pas parler avec toi.

Je lui crie :

— Tu n'as pas le droit d'entrer dans ma chambre et de fouiller dans mes affaires !

Il faut qu'elle sache qu'il y a des limites à ne pas franchir. Plus encore, il faut qu'elle sache qu'elle n'est pas la bienvenue ici.

— Si je veux.

Elle se tourne vers moi, l'air indignée. Ses yeux verts, si semblables aux miens, bien qu'un peu fatigués, lancent des éclairs.

— C'est mon appartement. Le bail est à mon nom. Toutes ces babioles sont à moi. C'est moi qui t'ai acheté tout ça. Si je veux fouiller dedans, c'est mon droit le plus strict.

— Arrête de raconter n'importe quoi. Les meubles appartenaient tous à des amis et à des parents qui nous les ont donnés. Tout ce qu'il y a ici : les vêtements, les bijoux bon marché et tout ce que tu vois, je l'ai acheté avec l'argent que j'ai gagné. Et ton nom est peut-être sur le bail, mais c'est moi qui paie le loyer tous les mois. Ne joue pas les garces indignées. Tu ne peux pas me prendre ce que tu veux sous prétexte que tu es ma mère. Je suis adulte. Je ne t'appartiens pas.

Je laisse échapper un soupir, surprise par mon emportement. Je n'arrive pas à croire que je lui aie dit ça. Je me retenais depuis des mois, voire des années. Et à présent, je suis tellement en colère que j'en tremble.

Où est la psy miraculeuse de Drew quand j'en ai besoin ?

La voix rauque et la mâchoire serrée, ma mère crache :

— Comment oses-tu me parler sur ce ton ? Tu es l'enfant la plus ingrate que je connaisse. Bien, si tu te prends pour une princesse arrogante qui peut se débrouiller sans moi, va te chercher un appartement à toi.

— Je pensais que tu pourrais t'en aller. Tu ne peux pas te permettre de payer le loyer toute seule et tu le sais. Tu n'as même pas de travail. Au moins, moi, je paie le loyer et je prends soin d'Owen.

Je la déteste. Je n'avais pas conscience que ma haine pour elle était si féroce avant cette dispute, mais ce qu'elle me dit et sa façon d'agir ne font que l'attiser.

Elle est horrible. Cette femme est pleine de rancœur et elle se fiche éperdument d'Owen et moi. Elle ne pense qu'à elle.

— Tu ne peux pas me chasser de chez moi.

Elle bombe le torse et repousse les cheveux blonds et décolorés qui lui tombent sur le visage. Elle a l'air fatiguée, vieille, petite et mesquine. Elle a le regard vague et je me demande si elle est saoule ou défoncée.

Elle me dégoûte. J'ai du mal à la regarder et pourtant, je me sens désolée pour elle. C'est ma mère. Elle n'a que quarante-deux ans et il n'y a qu'à la regarder : avec sa vie pourrie et ses petits amis ratés, elle ne risque pas d'aller bien loin. Pendant des années, j'ai eu peur de finir comme elle.

Mais il n'y a absolument rien de commun entre elle et moi. J'ai des ambitions, des rêves. Je les mets simplement de côté jusqu'à ce qu'Owen soit assez vieux pour se débrouiller seul.

— Retourne chez Larry, maman. Reste chez lui et laisse-nous tranquilles, Owen et moi. Tu veux de l'argent ? C'est pour ça que tu fouillais dans ma chambre ? Je vais t'en donner. Laisse-nous tranquilles.

Je me dirige vers la cuisine, où j'ai laissé mon sac sur le plan de travail. Je fouille à l'intérieur, en tire mon portefeuille et en extirpe une liasse de billets d'un dollar qui constitue une partie des pourboires que j'ai gagnés la veille.

Elle me rejoint dans la cuisine. J'agite l'argent sous ses yeux et lui demande :

— C'est ça que tu cherchais ?

Elle me l'arrache des mains et le fourre dans la poche avant de son jean.

— Je ne vais pas dire non.

Je m'en doutais... Elle ne se donne même pas la peine de me remercier, un vrai bonheur.

— Je devrais peut-être rester jusqu'à ce qu'Owen rentre à la maison.

Ma mère se penche sur le plan de travail de la cuisine, feignant la nonchalance. Elle essaie simplement de me faire sortir de mes gonds.

— J'ai besoin de passer plus de temps avec mon petit garçon.

Je parviens tout juste à me retenir de lever les yeux au ciel.

— Il va chez son ami après les cours.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire qu'il va travailler sur un projet avec un ami après les cours. Il ne rentrera pas avant des heures.

Je mens effrontément. Ils ont travaillé sur ce projet la veille. Mais je n'ai pas envie qu'elle traîne dans le coin en attendant Owen et qu'elle le mette mal à l'aise. Il n'est pas dans son assiette quand elle est dans les parages.

C'est assez triste quand un enfant n'aime pas être avec sa mère parce qu'elle est totalement absente de son quotidien.

— Super... Je ne suis jamais là et toi non plus. Dans quel genre de pétrin il va finir par se mettre si on est toutes les deux trop occupées ? Satané gosse, marmonne-t-elle en secouant la tête.

La coupe est pleine. Comment se permet-elle de critiquer Owen ?

— C'est un enfant ! Qu'est-ce que tu attends de lui s'il n'y a personne pour le surveiller ?

Elle réplique d'un ton accusateur :

— Et toi, tu es où ?

Je hurle ma réponse :

— Je travaille ! Où est-ce que tu es, toi ? Oh, je sais, tu es dehors à boire et à te droguer avec ton abruti de mec. Peut-être que tu passes la journée à dormir au lieu de chercher un boulot, au lieu de rester à la maison pour t'occuper de ton fils. Ne t'en prends pas à moi parce que tu es une mauvaise

mère. Ce n'est pas ma faute si tu as mieux à faire.

Je suis furieuse. Personne d'autre n'a un tel effet sur moi. Personne. Généralement, je suis un rocher dans la tempête. Je me précipite pour prendre la défense des autres en un clin d'œil, mais je ne m'énerve pas facilement. Je suis aussi extrêmement loyale.

Mais la loyauté que je ressentais pour ma mère n'existe plus depuis des années. Je ne peux pas compter sur elle. Elle se fait toujours passer pour une victime et blâme les autres pour ses erreurs. Elle n'arrive pas à supporter l'idée qu'elle est une mauvaise mère et qu'elle est fainéante.

Alors je n'hésite pas à le lui rappeler.

— Je ne vais pas tolérer ce genre de comportement. Je suis ta mère, insiste-t-elle.

— Alors comporte-toi comme une mère digne de ce nom.

J'ai prononcé ces mots sur un ton calme, effrayant. Je croise les bras, la défiant d'assumer son rôle, ce que je sais pertinemment qu'elle ne fera pas.

— Je n'ai pas besoin de ce genre de conneries.

Elle attrape son sac à main sur la table basse où elle l'avait laissé et le met sur son épaule, se dirigeant vers la porte sans m'accorder un regard.

— Va te faire foutre, Fable.

Elle claque la porte et je m'effondre, littéralement, pleurant comme un bébé sans pouvoir m'arrêter. Je me roule en boule sur le canapé et cache mon visage dans mes mains, tandis que des larmes mouillent mes paumes. Mon corps entier est agité de tremblements. Je suis tellement furieuse, tellement frustrée, tellement...

Je suis submergée par trop d'émotions pour pouvoir faire le tri. Je suis passée de la joie intense au malheur le plus absolu en quelques minutes et mon cœur et mon esprit n'ont pas pu le supporter.

Malgré ma colère, ça me fait du bien de pleurer. C'est un soulagement après tout le ressentiment accumulé et les émotions tumultueuses que j'ai ressenties. Je ne sais pas depuis combien de temps je suis restée assise ici à pleurer jusqu'à ce que ma poitrine me fasse mal et que mes yeux brûlent. Finalement, je penche la tête en arrière, épuisée, et contemple le plafond.

Ma mère me déteste et c'est réciproque. Il faut que je me fasse à cette idée. Il faut également que je protège Owen de son influence. Je devrais probablement chercher un nouvel appartement, parce que ça ne m'étonnerait pas que ma mère se débrouille pour nous chasser d'ici.

Il y a beaucoup à faire, mais ce n'est pas nouveau. Je prends soin de tout et tout le monde. Je n'ai même pas pensé que je pouvais demander à Drew de venir m'aider. Je n'aurais qu'à lui envoyer un texto contenant un simple mot et il lâcherait tout pour voler à mon secours.

Est-ce qu'il le ferait vraiment ?

Je déteste douter de lui, même un peu.

DREW

JE SUIS EN PLEINE PRÉPARATION D'UNE SOIRÉE POUR FAIRE PLAISIR À FABLE QUAND JE REÇOIS UN APPEL téléphonique de la personne au monde à qui j'ai le moins envie de parler. Je suis tellement absorbé par mes recherches de l'endroit idéal où je veux emmener Fable dîner ce soir que je ne prends pas la peine de vérifier qui m'appelle. Je saisis mon téléphone et réponds d'une voix distraite.

— Andrew.

Putain de bordel de merde !

Au son de la voix d'Adèle, un frisson glacial me remonte le long du dos.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies répondu.

— C'était une erreur, je t'assure.

J'écarte le téléphone de mon oreille, prêt à couper la communication, mais je l'entends crier mon nom d'une voix affolée, me suppliant de ne pas raccrocher.

Comme je suis un imbécile, je rapproche le téléphone de mon oreille, me tais et attends une explication.

Qu'est-ce qu'on peut bien avoir à se dire ? Pourquoi est-ce que je lui donnerais l'occasion de m'expliquer quoi que ce soit ? Est-ce pour mon père que je le fais ? Je n'ai absolument aucune raison de vouloir lui parler de nouveau, après la révélation fracassante qu'elle m'a faite le jour où Fable et moi avons quitté Carmel.

Vanessa n'était pas ta sœur, Andrew. C'était ta fille.

Je ferme les yeux à ce souvenir. Adèle avait l'air excitée lorsqu'elle a fait cette déclaration choquante. J'ai parlé de Vanessa au docteur Harris. Elle est au courant des circonstances de sa mort, de la culpabilité que je ressens. Je l'ai laissée seule. Je lui ai raconté qu'elle était morte par ma faute et qu'elle pourrait bien être le résultat de ma « liaison » avec ma belle-mère. Ma sœur ou ma fille : je ne sais toujours pas quoi penser.

Il y a aussi cette peur latente qu'Adèle n'avoue tout à mon père. Il me haïrait pour ce que j'ai fait. La menace d'un divorce peut faire perdre la tête à certaines personnes et les pousser à prendre des décisions inconsidérées. Elle peut également pousser certaines personnes à commettre des actes choquants pour mettre fin à leur mariage pour de bon.

Adèle est une bombe à retardement. Je suis terrifié à l'idée qu'elle révèle tous mes secrets et qu'elle me fasse passer pour le fils le plus ingrat au monde. Décevoir mon père est la dernière chose que je souhaite.

C'est trop tard pour ça. Je l'ai déçu à de nombreuses reprises et il n'est pas au courant de la plupart des choses que j'ai faites.

Elle finit par me dire :

— Ton père veut me quitter.

J'ouvre les yeux et regarde sans le voir l'écran de mon ordinateur portable posé devant moi.

— Je pensais que vous vous étiez réconciliés, tous les deux.

— Je sais qu'il est venu te voir ce week-end. J'ai une seule question : pourquoi ? Ce n'est pas comme si vous étiez proches, tous les deux. Qu'est-ce que tu as promis de lui dire ? Vous avez parlé de moi ? Qu'est-ce que tu lui as raconté ?

Elle a l'air paniquée et complètement égocentrique.

Rien d'étonnant jusque-là.

— On a à peine mentionné ton nom après qu'il m'a expliqué brièvement que vous aviez des problèmes et qu'il demandait le divorce.

Je n'arrive pas à croire que je me justifie, mais aussi tordu que ça puisse paraître, on partage un secret. On a tous les deux beaucoup à perdre s'il est découvert.

D'une voix grave chargée de venin, elle poursuit :

— Tu mens. Tu essaies de le convaincre de me quitter, mais je ne vais pas te laisser faire, Andrew. Tu es aussi coupable que moi dans cette histoire. Je refuse de jouer les boucs émissaires.

— Ses raisons pour te quitter n'ont rien à voir avec... nous.

J'ai du mal à prononcer ce dernier mot. Il n'y a jamais eu de « nous » entre Adèle et moi. C'est elle qui m'a entraîné dans cette spirale infernale et j'étais trop faible pour résister.

— Ça a un lien avec le fait que tu couches avec un golfeur professionnel.

Elle inspire brusquement.

Prise sur le fait !

— C'est ce qu'il t'a dit ?

— Je ne devrais pas avoir cette conversation avec toi.

Pourquoi est-ce que je suis encore en train de parler à cette salope ?

— Je vais raccrocher, maintenant. Inutile de rappeler.

Avant qu'elle puisse répliquer, je mets fin à la communication, lançant le téléphone à travers la pièce, si fort qu'il heurte le mur et rebondit sur le tapis d'un bruit mat qui m'apaise légèrement.

Mais je suis toujours énervé. Je suis furieux. Contre moi-même, d'abord, pour avoir répondu et écouté ce qu'elle avait à dire. Et contre Adèle ensuite, pour m'avoir contacté alors que je lui avais dit que je ne voulais plus jamais lui parler.

Mais c'est moi qui n'ai pas tenu parole. Je ne peux pas lui en vouloir, alors qu'on est aussi coupables l'un que l'autre.

Mon téléphone émet un bip depuis le tapis et je vais le ramasser, craignant qu'il ne s'agisse d'un texto d'Adèle.

Mais ce n'est pas elle.

Est-ce que tu es encore en cours ?

Malgré ma colère, je souris et réponds à Fable.

Non, je suis sorti. Qu'est-ce qu'il y a ?

Tu peux venir me chercher ?

Je suis en train de taper ma réponse quand je reçois un nouveau message.

Si tu es occupé, je comprends. C'est juste que... j'ai besoin de te voir.

L'inquiétude me gagne et je lui réponds que je serai chez elle dans dix minutes.

Elle m'attend en bas de l'escalier qui mène à sa porte et je me gare à côté d'elle. Elle monte dans ma camionnette et claque la portière, les yeux rivés sur l'horizon, comme si elle avait du mal à me regarder et je commence à être sérieusement préoccupé.

— Ça va ?

Je mets la voiture en position stationnement. Je suis nerveux et j'ai l'estomac noué. Elle n'est pas dans son état normal.

Elle laisse échapper un soupir et secoue lentement la tête.

— Je me suis disputée avec ma mère.

— À l'instant ?

— Il y a quelques heures.

Elle baisse la tête, les yeux rivés sur ses genoux.

— Je lui ai dit des choses horribles. Le pire, c'est que je ne regrette rien.

— C'était il y a plusieurs heures ? Pourquoi tu ne m'as pas appelé plus tôt ?

Elle hausse les épaules.

— Je ne voulais pas te déranger.

Et merde !

Est-ce qu'elle ne comprend pas que j'irais au bout du monde pour elle après tout ce qu'elle a fait pour moi ? Je sais à quel point elle est altruiste. Elle a toujours volé à mon secours.

Je tends le bras, pose la main sur son épaule et la serre doucement. — Je ne peux pas t'aider si tu ne me dis rien.

Fable pousse un profond soupir et me regarde enfin. Elle est pâle et son visage est dénué d'émotion.

— J'ai l'habitude de gérer mes problèmes seule, tu sais. Je n'ai jamais eu personne pour me soutenir, pas vraiment.

— Même pas Owen ?

— Il ne compte pas. C'est un gosse.

Je lui fais remarquer :

— Il a bien pris ta défense quand il m'a frappé, hier.

Un petit sourire illumine son visage et elle lève les yeux au ciel.

— C'était génial, ce qu'il a fait, non ?

— J'ai toujours mal à la mâchoire.

Je passe la main sur l'endroit où son poing a heurté mon visage.

— Je suis désolée.

Son ton indique qu'elle n'est absolument pas désolée et je laisse tomber cette histoire. Si c'était ma sœur et qu'un abruti lui avait brisé le cœur, j'aurais fait la même chose.

— Fable.

Elle lève de nouveau les yeux vers moi.

— Je veux être là pour toi. Toujours. Je sais que je ne t'ai encore rien prouvé, mais je le ferai. Je te le jure. Je veux te faire une promesse.

Elle s'éclaircit la gorge. Elle a l'air nerveuse.

— Quel genre de promesse ?

Je tends le bras au-dessus de la console centrale. Je prends sa main dans la mienne et nos doigts s'entrelacent.

— Quoi qu'il arrive, à partir d'aujourd'hui, je serai là pour toi. Si tu as besoin de moi, je volerai à ton secours.

Elle entrouvre les lèvres, comme si elle allait dire quelque chose, puis elle ferme la bouche en faisant la grimace.

— J'ai envie de te croire, vraiment. Mais j'ai peur que tu me quittes une nouvelle fois. Et je ne sais pas si je pourrais le supporter.

Je serre sa main dans la mienne.

— Qu'est-ce que je dois faire pour te prouver que je ne vais pas disparaître ? Dis-le-moi. Je le ferai.

— Tu ferais n'importe quoi ?

— N'importe quoi.

Je hoche violemment la tête, le cœur serré. Si elle me rejette, je vais perdre la raison. Mais c'est ma faute. Elle est fragile, à présent : je suis revenu dans sa vie, elle s'est disputée avec sa mère et elle s'inquiète pour son petit frère. Elle a un tel fardeau sur les épaules. Il y a des limites à ce qu'une personne peut supporter avant d'atteindre son point de rupture.

Elle soupire bruyamment.

— Je veux qu'on fasse semblant d'avoir une relation normale et amusante, sans inquiétude, sans stress. Je veux oublier ma mère. Je veux arrêter de me demander comment je vais payer les factures ou comment je vais faire pour trouver un nouvel endroit où vivre...

Je l'interromps :

— Attends une minute. Tu cherches un nouvel appartement ?

— J'y ai songé, m'avoue-t-elle. Le loyer est élevé ici, parce qu'il y a trois chambres. Et ma mère n'est jamais là. Elle utilise cet endroit uniquement pour stocker ses affaires. Je veux trouver un nouvel appartement juste pour Owen et moi.

Mon esprit fourmille d'idées et toutes aboutissent à ce que Fable et son petit frère viennent vivre avec moi.

Mais elle se moquerait de moi si je lui proposais cette solution. On vient à peine de se remettre ensemble. Elle n'accepterait jamais d'emménager avec moi.

— Mais je ne veux pas m'inquiéter de ça maintenant, ajoute-t-elle d'un ton ferme en retirant sa main de la mienne. J'en ai assez de stresser pour des questions d'argent, de m'inquiéter de savoir ce qu'Owen est en train de faire, s'il a de bonnes notes ou s'il me ment. J'en ai marre de m'inquiéter pour ma mère, de me demander ce qu'elle fait et pourquoi elle nous déteste à ce point.

— Elle ne vous déteste...

Fable m'interrompt et répète :

— Elle nous déteste, et moi en particulier. Pour elle, on est un fardeau. Si elle pouvait nous faire disparaître, c'est probablement ce qu'elle ferait.

Aïe. On se concentre toujours sur mes problèmes, mais elle en a autant que moi. Sa mère a l'air d'être une garce de premier rang.

— Oublie-la. C'est ce que je fais, moi.

Un sourire apparaît sur son visage, mais ses yeux le démentent.

— Et si on faisait semblant d'être comme tout le monde, sans problèmes, sans secrets, d'avoir des vies faciles et d'être simplement deux personnes en train de tomber amoureuses ?

Je suis déjà complètement amoureux d'elle. Je pensais qu'elle ressentait la même chose.

— Si c'est ce que tu souhaites, je le ferai. Je suis prêt à te donner ce que tu désires.

Son sourire s'élargit et ses yeux s'illuminent. Elle est de nouveau elle-même.

— Merci, murmure-t-elle.

Incapable de supporter plus longtemps cette absence de contact, je passe mes doigts dans ses cheveux, prends sa tête dans ma main et approche ses lèvres des miennes.

— Pourquoi est-ce que tu me remercies ?

— Merci d'être venu et de vouloir me rendre heureuse.

Elle ferme les yeux lorsque je l'embrasse. J'observe son visage, ses cils épais et son petit nez.

— On repousse probablement l'inévitable, mais j'en ai assez des sujets graves. Je suis jaloux des gens qui n'ont pas de problèmes.

— Tout le monde a des problèmes.

Elle ouvre les yeux.

— Aussi graves que les miens ? Aussi sérieux que les tiens ?

— Tu as raison.

Je n'oublierai jamais les choses que tu m'as dites, non parce qu'elles étaient importantes, mais parce qu'elles me faisaient me sentir importante à tes yeux.

Anonyme

FABLE

DREW A TENU SA PROMESSE. À PARTIR DU MOMENT OÙ ON S'EST MIS D'ACCORD POUR FAIRE SEMBLANT pendant un temps d'être deux personnes normales vivant un début de relation amoureuse, il m'a traitée exactement comme je l'imaginai. Il n'a pas mentionné ma mère, son père, Adèle, nos problèmes ou notre passé. Pas un mot.

On a passé les dernières vingt-quatre heures à discuter et à s'embrasser : d'innombrables séances de baisers longs et délicieux, ce qui nous a bien sûr amenés à nous toucher, puis à faire l'amour.

On n'a pas quitté son appartement depuis qu'il est passé me prendre. J'ai appelé Owen pour m'assurer qu'il allait bien. Il était encore chez Wade. Il m'a demandé si j'étais avec Drew et je lui ai dit que oui.

Il a alors entrepris de me féliciter tout en me mettant en garde. Owen adore l'idée que je sorte avec un footballeur, mais ça ne lui plaît pas qu'il s'agisse du type qui m'a brisé le cœur.

Il est tiraillé. Je crois que c'est notre cas à tous.

Mais j'ai mis de côté mes conflits et me suis concentrée sur les points positifs. Drew est avec moi, sur moi, en moi. Il me murmure des mots tendres dans l'oreille en m'attirant vers lui. J'aime la révérence dont il fait preuve quand il me touche, la manière dont il me tient dans ses bras en dormant, même si on n'a pas beaucoup dormi.

J'ai pu échanger mes heures aujourd'hui pour pouvoir passer une journée entière en compagnie de Drew, mais demain, je retourne à la vie réelle. Il doit aller en cours. Il faut que je passe un moment avec Owen avant d'aller travailler et Drew a un rendez-vous avec sa psy.

Parfois, le retour à la réalité est vraiment brutal.

En étant avec lui constamment, je n'arrive pas à me concentrer. Depuis qu'il est de retour dans ma vie, son image m'obsède et je n'arrive pas à me contrôler. Je n'ai jamais été aussi avide de sexe. Je le regarde et ne parviens à penser qu'à lui. Il me paraît étrange désormais d'avoir pu songer que j'étais attirée par Colin.

Mais ce que je ressens pour Drew est incomparable avec le semblant d'attirance que j'ai éprouvé pour celui-ci.

Drew et moi sommes au restaurant. Il n'avait plus de nourriture dans son réfrigérateur et on était affamés, alors on s'est éclipsés. De plus, j'ai pensé que ça pourrait nous faire du bien de sortir en public, comme de véritables personnes, après nous être roulés nus dans son lit jour et nuit.

Je l'observe depuis l'autre côté de la table et me rends compte qu'être en public comme de véritables personnes n'est pas aussi agréable qu'il y paraît.

— Qu'est-ce que tu veux prendre ?

Il a la tête penchée et ses cheveux noirs tombent en mèches rebelles sur son front tandis qu'il parcourt le menu. Je me demande quand il les a fait couper pour la dernière fois. J'aime quand ils sont longs. C'est plus facile d'y glisser ma main et de m'y accrocher quand je l'embrasse.

— Je ne sais pas.

J'ai le souffle court, mais il ne le remarque pas. Il pose un coude sur la table et se gratte

inconsciemment la tempe. Je me remémore parfaitement ce qu'il m'a fait à l'aide de cet index plus tôt dans la journée, la manière dont il a fait le tour de mon mamelon, dont il l'a glissé entre mes jambes et plongé dans la chaleur de mon bas-ventre. Puis il l'a porté à ses lèvres et l'a mis dans sa bouche, sans jamais me quitter du regard.

Je me tortille sur ma chaise, complètement surexcitée. Et il n'en a pas du tout conscience.

— Je croyais que tu avais faim.

Il lève les yeux et son regard croise le mien.

— Qu'est-ce qui te fait envie ?

Je voudrais lui répondre : toi. Mais on a fait l'amour à peine une heure auparavant. Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ? Je suis forcée de me passer de Drew pendant deux mois et maintenant, j'agis comme si j'avais envie de lui constamment.

— Je ne sais pas.

Je déplie le menu pour voir ce qui pourrait me mettre en appétit. Je n'ai jamais mangé dans ce restaurant. Il est situé près de l'appartement de Drew et je viens rarement dans cette partie de la ville.

— Qu'est-ce qu'il y a de bon, ici ?

— Fable.

Sa voix profonde et calme me pousse à lever les yeux et je m'aperçois qu'il m'observe, ses sourcils noirs levés et la bouche légèrement incurvée.

— Est-ce que tout va bien ?

Il a les deux coudes posés sur la table, à présent, les mains pressées l'une contre l'autre. J'ai envie de sentir ses mains sur moi. Sa chemise noire à manches longues moule ses bras, soulignant la courbe de ses biceps, la largeur de ses épaules et de sa poitrine. Au cours de ces derniers jours, j'ai passé en revue chaque centimètre carré de son corps et pourtant, je ne suis pas encore rassasiée. Je n'arrive pas à croire qu'il soit vraiment à moi.

Et je n'arrive pas à croire que je sois à lui.

Je lui avoue :

— Je n'ai pas vraiment faim.

Il fronce un peu plus les sourcils.

— C'est toi qui voulais venir ici.

Je hausse les épaules, me sentant stupide, le regard rivé sur ses mains. Elles sont si grandes. Il a de longs doigts et de larges paumes, à la fois rugueuses et douces. J'aime la manière dont il me touche, doucement mais fermement. Ce que je préfère, c'est quand il enroule mes cheveux autour de ses doigts et tire. J'adore ça...

Je veux sentir ses mains sur moi, maintenant.

— J'imagine que je n'ai pas aussi faim que je le croyais.

J'ai l'estomac noué. Je n'ai pas envie de manger. J'ai envie de Drew. Je me sens ivre de désir, comme s'il fallait que je lui fasse l'amour autant que possible avant qu'il ne me glisse entre les doigts et que je le perde pour toujours.

Mais je ne vais pas le perdre. On est ensemble. Il faut que je m'en souvienne et que j'y croie.

— Tu es bizarre.

Je perçois de l'inquiétude dans son regard.

— Tu es énervée ? J'ai fait quelque chose ?

Il me suffit de l'entendre respirer.

— Je ne suis pas énervée. Je euh...

Je laisse ma voix s'éteindre progressivement et je me sens idiote.

— Tu quoi ?

Avec un petit soupir, je lui avoue :

— Je regarde tes mains.

Est-ce que je peux lui avouer que j'ai envie de lui ? J'aurais l'air ridicule.

Il hausse les sourcils, visiblement perplexe.

— Pourquoi ?

J'ai les joues en feu. Je me tortille de nouveau sur mon siège.

— Je me souviens de ce que tu m'as fait avec, plus tôt dans la journée.

Il ne fronce plus les sourcils. Au lieu de cela, il m'adresse un sourire malicieux qui attise mon désir. Il se penche au-dessus de la table et me dit d'une voix si grave qu'elle envoie des vibrations dans tout mon corps qui se répercutent jusque dans mon entrejambe :

— On devrait peut-être retourner chez moi pour que je recommence.

C'est une excellente idée.

— Peut-être qu'on devrait faire ça.

Son sourire s'élargit. Le Drew calme et hésitant que je connais s'est mué en un dieu du sexe.

— Tu ne veux rien manger ?

Je secoue lentement la tête.

— Est-ce qu'on peut commander une pizza plus tard ?

On en a encore mangé une la veille au soir.

— On peut commander ailleurs, histoire de changer. Pourquoi pas le traiteur chinois ? J'adore ça.

Il éclate d'un rire grivois.

— Tu m'as dit que tu voulais sortir de l'appartement en ce moment parce que tu avais peur qu'on devienne accros l'un à l'autre.

— J'ai dit ça ?

Honnêtement, je ne m'en souviens pas. Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à être accro l'un à l'autre. Est-ce qu'on ne fait pas toujours semblant d'être des gens normaux qui aiment coucher ensemble, sans complexes, sans problèmes ? Je me demande si Drew a déjà fait l'amour de façon aussi insouciante, aussi normale.

— Absolument, répond-il en hochant la tête.

Je réplique d'une voix douce :

— Peut-être que j'aime être accro à toi.

On ne s'est pas encore dit qu'on s'aimait. Je n'en ai pas le courage. Peut-être que lui non plus. C'est idiot, sachant à quel point je me consume d'amour pour lui. Il est tout simplement fantastique : doux, attentionné, drôle, intelligent, sexy.

On se comprend. On est faits l'un pour l'autre.

Peut-être qu'on est trop parfaits l'un pour l'autre. Mais ce n'est pas possible. Ça pourrait n'être qu'une illusion, comme la semaine qu'on a passée ensemble à Thanksgiving.

Mais cette semaine m'a laissé une impression surréaliste. Il y a eu des moments véritables qui m'ont ramenée sur terre, mais pour la majeure partie, on jouait un rôle. On fait peut-être semblant en ce moment aussi, mais j'essaie d'être aussi sincère que possible, de me débarrasser du poids des

problèmes qui nous accablent, au moins provisoirement.

La réalité va bientôt nous rattraper. Je ne suis pas prête à l'affronter.

Il tend les bras au-dessus de la table et prend mes mains dans les siennes.

— J'adore être accro à toi.

Je lui décoche un sourire jusqu'aux oreilles à tel point que j'en ai mal aux joues. On est tous deux complètement mordus.

Pour une fois, je ne me sens pas seule.

Je me sens d'humeur badine et suggère :

— Viens, rentrons. On va jouer à « Confessions intimes ». Rien de très grave. Il faut qu'on reste légers.

— « Confessions intimes » ? Je suis intrigué.

Je réponds en prenant un air pudique :

— Tu as raison. On va jouer à « Confessions sexuelles intimes ».

Il se raidit très légèrement et je lui serre les mains. Il faut qu'on reste ouverts l'un à l'autre et, même si nous nous accordons merveilleusement bien sur le plan sexuel, je sais que parfois, il se retient. Je comprends ses raisons. Enfin... en quelque sorte.

Sur cette question, on est complètement opposés. J'étais le genre de fille à coucher avec n'importe qui pour ressentir quelque chose, n'importe quoi, pendant un bref moment. Il préfère se renfermer sur lui-même et ne rien ressentir.

— Fable...

Sa voix s'éteint et le sourire disparaît de son visage.

— Je ne sais pas si je suis prêt pour ça, pas encore.

— On ne va rien avouer d'extraordinaire. Je te le promets.

Je me penche sur nos doigts entrelacés et les porte à ma bouche pour y déposer un baiser.

— Sans pression, juste pour s'amuser.

— Juste pour s'amuser ?

Il passe son pouce sur le dos de ma main et mon corps tout entier réagit à son contact.

Je lui murmure :

— Toujours pour s'amuser.

DREW

JE SUIS CURIEUX DE SAVOIR OÙ FABLE VEUT EN VENIR AVEC CE JEU DE « CONFESSIONS INTIMES » QU'ELLE a mentionné. Je me suis déjà surpris en acceptant de quitter le restaurant sans rien commander, ce qui nous a valu un regard étrange de la part de la serveuse. Je me sens un peu nerveux. Je ne suis pas très à l'aise, quand il s'agit de parler de sexe. Fable est la première fille que j'aie jamais désirée. J'ai été traumatisé à jamais par Adèle. J'ai fait l'amour depuis, mais ç'a toujours été rapide, sans passion, et jamais deux fois avec la même fille.

Après un temps, c'est devenu trop compliqué. Alors j'ai fui les filles. C'était plus facile ainsi.

Notre accord consistant à faire semblant d'être normaux m'a néanmoins offert quelques libertés. Je peux oublier, au moins temporairement, certains de mes problèmes et en profiter pour passer du temps en compagnie de Fable. On n'a presque pas quitté mon lit. On est restés nus presque tout le temps.

C'est assez incroyable.

En entrant dans mon appartement, elle suggère :

— On va jouer à « Strip-confessions intimes ».

L'amusement dans sa voix me fait éclater de rire.

— « Strip-confessions intimes » ?

Je me gratte la tête en fermant la porte.

Son sourire est à couper le souffle.

— On se confesse et on enlève un vêtement.

— Est-ce qu'on n'avait pas l'intention de les enlever de toute façon ?

— Si, mais ça rend la chose plus intéressante.

Me prenant par la main, Fable m'entraîne dans la chambre. Elle s'assied et me fait asseoir de telle manière qu'on se retrouve tous les deux sur le bord du lit et elle se tourne vers moi, l'air grave, une lueur de sensualité dans ses jolis yeux verts.

— Bon, je vais commencer. Il faut qu'on confesse un acte sexuel encore jamais expérimenté, ou un fantasme. Puis, on enlève un vêtement. Tu es partant ?

Je ne sais pas du tout où elle veut en venir, mais je suis curieux d'entendre ce qu'elle a à dire.

— Je suis partant.

— Parfait. Bon...

Elle pousse un petit soupir et baisse les yeux.

— C'est plus difficile que je ne le pensais.

Si elle est nerveuse, je suis mal. Elle est beaucoup plus ouverte que moi quand il s'agit de parler de sexe, même si plus je passe de temps avec elle, plus je me laisse aller.

Lorsqu'elle lève les yeux, je lui fais un sourire rassurant et lui rappelle :

— Ce n'est que moi. Je ne vais pas te juger.

— Je sais, réplique-t-elle doucement. D'accord, je me lance. Je ne me suis jamais mise à quatre pattes.

Je fais semblant de ne pas comprendre.

— Euh... comment ça ?

Elle lève les yeux au ciel.

— Tu sais bien... Je n'ai jamais été prise en levrette. Bon sang, dit comme ça, ça a l'air dégueu !

Personnellement, ça m'excite à mort, mais je m'efforce de garder un air sérieux.

— Je suis sûr qu'on peut arranger ça. Je peux te prendre en levrette.

Ses joues prennent une jolie teinte rosée et elle hausse les épaules en retirant son sweat-shirt à fermeture Éclair avant de le jeter sur le sol. Elle ne porte plus qu'un débardeur blanc avec un soutien-gorge noir. Elle est extrêmement sexy.

— J'en suis sûre. Bon, à ton tour.

— Euh...

Il y a beaucoup de choses que je pourrais confesser.

— Ne sois pas timide.

Elle me fait un sourire séducteur.

— Allez. J'attends. Choisis quelque chose de facile.

— Je n'avais jamais couché toute la nuit avec une fille, avant toi.

J'enlève mon sweat-shirt et le jette sur le sien.

— Waouh !

Elle se penche et me donne un baiser furtif.

— Ça me plaît d'être ta première, murmure-t-elle contre mes lèvres avant de s'écarter de moi.

Elle est ma première dans beaucoup de domaines. Il serait gênant de les énumérer.

— Je n'ai jamais fait l'amour au grand air.

Un éclair de mélancolie passe dans son regard.

— Je pense que ça doit être incroyablement romantique : sous les étoiles, une brise fraîche qui nous caresse la peau. Peut-être sur la plage, face à l'océan...

J'ajoute sans parvenir à m'en empêcher :

— Avec le sable qui nous rentre dans les fesses.

C'est la première chose qui m'est venue à l'esprit quand elle a évoqué le sexe à la plage.

Fable me donne une petite claque sur le bras.

— Tu es vraiment un mec. Tu as l'art de gâcher un moment romantique.

— Tu savais que ça arriverait.

Je me frotte le bras et l'observe pendant qu'elle enlève une chaussette.

— Une seule ?

— On a dit un vêtement, non ?

Elle hausse les épaules, contente d'elle.

Je m'en souviendrai. Mais je ne sais pas si j'ai envie de faire autant de confessions.

— Je n'ai jamais fait l'amour au téléphone.

Je l'imites et enlève une chaussette.

— Moi non plus.

Elle enlève l'autre chaussette et pousse un petit rire.

— C'est stupide.

Je lui fais remarquer :

— C'était ton idée.

— Je sais, je sais.

Fable se mordille la lèvre inférieure.

— Celle-ci est un peu dingue. J'ai peur que tu paniques quand je vais te le dire.

Je la presse :

— Tu ne peux pas reculer maintenant. Tu dois me le dire.

C'est censé être mon tour, mais je lui laisse volontiers la place.

— Bien, tu l'auras voulu.

Elle inspire profondément.

— Ces derniers temps, j'ai pensé à me faire percer les tétons.

Je suis sidéré.

— Tu es sérieuse ?

Elle acquiesce et penche la tête en avant, laissant ses cheveux tomber devant son visage.

— C'est dingue ?

Un peu. Elle est pleine de surprises. Ça me plaît et elle aussi me plaît beaucoup.

— Ça doit faire mal, tu ne crois pas ?

— Si, mais je peux supporter la douleur.

Elle garde la tête baissée et ajoute :

— J'ai entendu dire que c'était agréable si on tirait dessus pendant... tu sais bien.

D'accord, elle essaie de me rendre fou. Je n'ai jamais pensé que les piercings de tétons pouvaient être particulièrement sexy, mais à l'idée de tirer sur un minuscule anneau en argent avec mes lèvres et ma langue et de l'entendre gémir, mon sexe se raidit instantanément...

Elle lève la tête pour me regarder dans les yeux et me demande :

— Est-ce que tu te ferais percer les tétons ?

La voix rauque, je réponds avant de m'éclaircir la gorge :

— Euh... J'en doute.

— C'est juste une idée. Je ne suis pas certaine d'en avoir vraiment envie.

Elle soulève lentement le bas de son débardeur et l'enlève, dévoilant son ventre musclé et son alléchant soutien-gorge en satin noir. J'ai envie de la serrer contre moi et de l'embrasser. Au diable ces confessions intimes !

Elle murmure :

— À ton tour.

J'étudie son décolleté et je commence à avoir chaud.

— Euh... Je n'ai jamais dit des choses cochonnes pendant l'amour avant.

Elle fronce les sourcils.

— Ce n'est pas la même chose que le sexe au téléphone ?

— Pas exactement.

— Mmmh.

Elle tapote ses lèvres de son index, un petit sourire malicieux sur le visage.

— Alors tu dis que tu aimerais ça, si je me penchais et que je te murmurais à l'oreille que j'ai envie de te sucer ?

Je déglutis à grand-peine.

— Hum, Fable.

Son sourire s'élargit.

— Donc ça te plairait ?

Elle se met à quatre pattes et s'avance vers moi, caressant ma joue avec son nez, et elle approche sa bouche de mon oreille.

— Drew, susurre-t-elle, tu sais à quel point je mouille en pensant à toi ?

Je glisse le bras autour de sa taille pour l'attirer plus près de moi.

— Tu essaies de me rendre dingue ?

— Peut-être bien.

Elle éclate d'un rire voluptueux et je la plaque sur le lit et me couche sur elle pour l'empêcher de s'enfuir. Mes hanches ondulent contre les siennes et ses yeux se voilent.

— Oh. Je vois que je te fais de l'effet...

— Toutes ces confessions intimes m'ont échauffé les sens. Un homme a ses limites.

En me redressant, j'enlève mon tee-shirt et je prends plaisir à me dévoiler sous son regard avide. Elle n'a pas de scrupules à me montrer à quel point je l'excite et j'adore ça.

— Il faut que je sache si je t'excite vraiment à ce point.

Elle laisse échapper un petit cri de plaisir et pince les lèvres avant de répliquer :

— Pourquoi est-ce que tu ne vérifies pas par toi-même ?

L'amour est composé d'une seule âme habitant deux corps.

Aristote

FABLE

APRÈS CE JEU DE « CONFESSIONS INTIMES » AUSSI ABSURDE QUE SEXY, ON S'AMUSE À SE RENDRE FOUS EN enlevant les vêtements de l'autre entre deux baisers langoureux ou deux caresses possessives destinées à nous exciter. J'aime cette facette provocatrice de Drew. Il est drôle, tendre et extrêmement sexy. Quand il m'a dit qu'il voulait être certain qu'il m'excitait à ce point, tous mes muscles se sont relâchés et j'ai senti la chaleur monter en moi. Et quand il a entrepris de m'enlever mon pantalon de jogging et a glissé ses doigts dans ma culotte, j'ai failli jouir instantanément.

Je suis avec Drew, nue, exposée, et je n'ai jamais rien vécu de comparable. Je ne m'étais jamais sentie si proche d'une autre personne de toute ma vie que de Drew Callahan en cet instant.

Je suis allongée sous lui. Je ne peux plus bouger, mais il n'y a personne avec qui je préférerais être en ce moment. Ses cheveux soyeux effleurent ma poitrine tandis qu'ils glissent le long de mon corps, ce qui me donne la chair de poule. Il pose sa bouche tiède sur chaque recoin de ma peau et j'ai l'impression d'être sur un petit nuage. J'ai perdu tout sens de la réalité.

— Regarde-moi, ma belle.

J'ouvre les yeux, surprise par ce petit nom. Il est rare qu'il m'appelle autrement que par mon prénom.

Il répète :

— Regarde-moi.

Je m'exécute, le souffle court, tandis qu'il dépose de tendres baisers entre mes seins, sur mon ventre, sans jamais me quitter des yeux. Je tends les bras et plonge les doigts dans ses cheveux, caressant son cuir chevelu et il couvre ma poitrine de baisers, tirant légèrement sur un de mes tétons avec ses lèvres. Je ferme les yeux, enivrée par la sensation délicieuse de sa bouche sur ma chair, et le serre contre moi. J'écarte les jambes pour accueillir son corps puissant contre le mien.

C'est exactement ce que je souhaitais : pas d'obstacle, pas de barrières entre nous. Enfin, il a l'air de s'ouvrir à moi et moi à lui. J'adore cette sensation.

Je l'aime.

Il soulève son torse, les mains posées sur le matelas de chaque côté de ma tête. Nos regards se croisent. J'ai la tête si légère que j'ai l'impression que je pourrais m'envoler. C'est alors que je remarque son expression. On dirait qu'il mène un combat intérieur pour décider ce qu'il doit faire ensuite.

Effrayée à l'idée qu'il ne dise ou fasse quelque chose qui brise le charme de ce moment, je lui demande :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— J'ai un aveu à te faire.

Il baisse la tête, l'air gêné.

— Je n'ai jamais fait ça auparavant.

Je fronce les sourcils.

— Euh... Je suis désolée de devoir te l'apprendre, mais on a déjà fait ça ensemble et plus d'une

fois.

Il rit doucement et me regarde de nouveau dans les yeux.

— Je veux dire... merde, je ne sais pas comment le formuler.

— Tu as encore une confession à me faire, Drew ?

Je tends la main et caresse son visage, mes doigts s'attardant dans la barbe naissante qui le recouvre. J'aime la sensation de ses joues mal rasées contre les miennes quand il m'embrasse. Je trouve ça irrésistible. Il est extrêmement séduisant.

— Ne sois pas timide. Dis-le-moi.

Il se penche vers moi et colle sa bouche contre mon oreille. Je sens son souffle tiède contre ma joue.

— Je n'ai jamais fait de cunnilingus, murmure-t-il.

Je suis abasourdie. Je pose la main sur sa poitrine et le repousse légèrement pour le regarder une nouvelle fois dans les yeux.

— Sérieusement ?

— Sérieusement.

Il acquiesce d'un hochement de tête. Je remarque que ses joues sont rouges et mon cœur se serre.

Il est tellement mignon. Et il est tout à moi. Rien qu'à moi. On fait semblant d'être parfaitement normaux, mais ce n'est pas le cas. On est tous les deux complètement déphasés.

Je me fiche qu'il ait des problèmes ou qu'il ait dû subir tout un tas d'horreurs de la part d'une femme que je trouve si abjecte que j'ai du mal à prononcer son nom, même en pensée. J'ai toujours envie de lui, en permanence, désespérément. Je sais qu'il est traumatisé. Je sais aussi qu'il fait tout son possible pour dépasser ce traumatisme et retrouver son intégrité.

Plus que tout, je suis consciente qu'il a besoin de moi et moi de lui. Je l'aime. Et Drew m'aime. Même si on ne se l'est pas encore avoué, je sais au fond de moi que c'est la vérité.

— Tu n'es pas obligé, si tu n'en as pas envie.

Je lui offre la possibilité de se dérober parce que je ne veux pas lui mettre de pression. Il a déjà subi trop de contraintes dans sa vie. Notre petit jeu n'a pas été facile pour lui. Je le savais, mais ça nous a aidés à nous rapprocher.

Un sourire aguicheur apparaît sur son visage et j'en ai le souffle coupé pendant un instant.

— Oh, j'en ai envie, Fable. Plus que tu ne peux l'imaginer.

À présent, c'est mon tour d'être gênée et de sentir le feu me monter aux joues.

— Alors qu'est-ce que tu attends ?

— Je voulais juste te prévenir, au cas où je ferais n'importe quoi.

Il abaisse lentement son buste jusqu'à ce qu'il recouvre le mien, la bouche contre mon cou. Il m'embrasse et me pince la peau avec ses lèvres, tout en m'excitant par la manière dont il me touche. Je ferme les yeux et me perds dans l'instant.

Puis je rouvre les yeux et me retrouve tout contre lui.

Il est inquiet parce qu'il a peur de mal s'y prendre, mais il ne sait pas qu'il est impossible qu'il fasse n'importe quoi. Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, la manière dont il me touche, tout est tellement parfait que c'en est presque effrayant. Il est tout ce que j'ai toujours désiré, tout ce dont j'aurai jamais besoin.

Drew explore mon corps avec ses mains, sa bouche, sa langue. Il me caresse partout avec cette langue, goûtant ma peau, jusqu'à ce que je me tortille sous lui, le corps en feu. Il fait glisser ses

doigts à l'intérieur de mes cuisses, d'une caresse si légère que j'en ai des frissons. Mon corps tout entier tremble d'impatience tandis qu'il embrasse les zones sensibles de mon ventre, de mes hanches, de mes cuisses.

Et quand enfin, il donne ce premier petit coup de langue timide entre mes jambes, je gémiss si fort que j'en ai presque honte.

Mais je ne suis pas gênée, alors que l'homme que j'aime tellement me procure tant de sensations agréables. Il explore mon intimité avec sa langue, faisant glisser l'un de ses longs doigts en moi, et je laisse échapper un nouveau gémissement tout en me cambrant contre lui.

C'est trop et ce n'est pas assez. J'ai à la fois envie de jouir et de faire durer ce moment. Et quand il accélère son mouvement, je me sens comme sur le point d'éclater en mille morceaux.

— Dis-moi où, ma déesse, murmure-t-il au milieu de mes halètements et tremblements tandis que je serre ses cheveux entre mes doigts. Dis-moi ce qui te donne du plaisir.

Je réponds dans un souffle :

— Plus haut.

Il déplace sa langue plus haut et en donne un petit coup sur mon clitoris, tandis qu'il enfonce son doigt en moi. Oh oui, c'est bon ! C'est parfait. Il a trouvé la zone idéale. C'est bon !

Je jouis et son nom vient s'échouer sur mes lèvres dans un soupir. L'onde de plaisir me submerge à plusieurs reprises. Je ne peux plus penser à rien. Je ne suis plus qu'une boule de sensations.

Puis, je le sens. Drew est sur moi et ses mains larges me saisissent par les hanches pour me mettre dans la bonne position. Sans avertissement, il se glisse en moi. J'ai un soubresaut au premier contact, puis je m'immobilise tandis qu'il me comble complètement. Il baisse la tête et écrase sa bouche sur la mienne. Je sens mon goût sur ses lèvres, sur sa langue. Je m'en fiche. Pour être franche, ça m'excite encore plus et en quelques instants nos corps se meuvent rapidement tandis qu'on se balance l'un contre l'autre, imbriqués l'un dans l'autre, jusqu'à ce qu'on ne soit plus qu'un entrelacs de chairs essoufflé et en sueur.

Il pose son front contre le mien et je sens son souffle chaud sur mon visage. J'ouvre les yeux et il m'observe.

— Fable.

Il déglutit à grand-peine et ferme les yeux, sa respiration si forte que sa poitrine nue effleure la mienne à chaque inspiration.

— C'est si bon d'être en toi.

Je suis complètement désarçonnée et lui aussi. J'ai l'impression qu'on va exploser tous les deux si on ne jouit pas ensemble à ce moment précis. Mon premier orgasme est déjà un lointain souvenir. Le second menace d'être plus fort encore et j'enroule les jambes autour de sa taille pour qu'il me pénètre plus profondément.

Ses mouvements se font plus rapides, plus pressants et je bouge avec lui. Je l'encourage en lui chuchotant des mots à l'oreille, en caressant son dos avec mes ongles, en pressant la paume de la main sur ses fesses musclées pour l'attirer plus profondément en moi. Nos corps sont si bien imbriqués que j'ai l'impression qu'ils ne font plus qu'un.

J'ai déjà entendu ce genre d'histoire. Lorsque deux personnes sont en parfaite communion et qu'il est impossible de discerner où débute l'une et où finit l'autre, etc. J'ai toujours cru que c'étaient des clichés de romantiques forcenés.

Mais c'est ce que je ressens avec Drew en ce moment. C'est comme si nos corps avaient fusionné,

formant un lien si fort qu'il serait impossible de les séparer. Son cœur m'appartient.

Et le mien est à lui.

Je murmure son nom contre ses lèvres et je suis prise de tremblements. Cet orgasme est différent du premier. Il débute dans mon bas-ventre et irradie mes muscles, mes veines, jusqu'à faire trembler mon corps tout entier. Il continue son mouvement de va-et-vient, de plus en plus fort, faisant durer mon plaisir tandis qu'il se meut sur moi, consumé par son propre orgasme.

Je suis fascinée par la vue de ses muscles tendus et je passe les mains sur ses épaules, le long de sa poitrine. Sa peau est brûlante et sa chair ferme. Des larmes se forment aux coins de mes paupières devant le flot d'émotions qui menace de me submerger.

J'ai tellement besoin de lui exprimer mes sentiments que j'ai peur d'éclater. Je ne veux pas être la première à prononcer ces mots. Il l'a peut-être écrit dans un mot, mais il ne me les a jamais dits de vive voix. Je veux qu'il me les dise.

J'ai besoin qu'il soit le premier à dire ces mots.

Je ferme les yeux et inspire profondément pour essayer de calmer les battements affolés de mon cœur. Drew dépose un langoureux baiser sur mon front avant de se retirer et de descendre du lit. Je pense qu'il va jeter le préservatif qu'il a mis sans que je m'en aperçoive. Je roule sur le côté, les mains sur les épaules et je me mets en boule.

Je suis une boule d'émotions. Qu'est-ce qui vient de se passer ? On a fait l'amour à de nombreuses reprises ces derniers jours, mais cette fois-ci, j'ai l'impression qu'on a battu des records d'intensité.

— Eh, dit-il en posant la main sur mon épaule nue. Ça va ?

— Oui.

Je garde le dos tourné tandis qu'il se glisse dans le lit à côté de moi. Il enroule son bras autour de mon buste et me tient serrée contre lui, de telle sorte que mon dos est plaqué contre son torse. Il est toujours essoufflé et j'enfonce ma tête dans l'oreiller. Je ferme les yeux et laisse échapper un petit soupir quand il se met à me caresser les cheveux.

— Ça te dérange, ce qui m'est arrivé ?

Sa question est tellement inattendue que je me retourne dans ses bras pour le regarder dans les yeux.

— De quoi est-ce que tu parles ?

— Ce que tu as appris quand on était ensemble dans la maison de mon père. Est-ce que ça te dérange ?

— Bien sûr que ça me dérange, mais pas de la manière que tu crois.

Je pose la main sur sa joue et le force à me regarder.

— Je suis désolée que tu aies dû endurer ça. Je la déteste pour ce qu'elle t'a fait et parce que tu te sens coupable. Je souffre pour toi. Ta douleur est encore vive et j'aimerais pouvoir la faire disparaître.

— Ton aide compte beaucoup pour moi. Tu me permets de me sentir humain. Tu me fais comprendre qu'il n'y a rien de mal à explorer si librement notre sexualité.

Égoïste que je suis, j'aimerais qu'il me déclare sa flamme alors qu'il est toujours bouleversé. Il s'inquiète du fait que je pourrais penser à mal parce qu'on a abusé de lui, parce qu'on l'a violé. Il peut estimer qu'il a vécu une liaison avec Adèle, mais pour moi, c'est du viol.

— Drew.

Je passe les doigts dans ses cheveux trop longs.

— Quoi qu’il arrive, on est ensemble, maintenant. Je ne vais pas m’enfuir. Quoi qu’il arrive, je serai à tes côtés pour te soutenir.

Il ouvre les yeux.

— Je n’ai plus aucun secret pour toi. Du moins autant que je sache. J’ai mis mon âme à nu. Je n’ai rien à cacher.

D’une petite voix, je réplique :

— Moi non plus. Pourtant, on est ici, ensemble.

— Ensemble.

Il m’adresse un petit sourire.

— Est-ce que je peux t’avouer quelque chose ? Ça m’ennuie que tu ne le saches pas. Il faut que je m’en libère.

Je sens l’inquiétude monter en moi et tente de la juguler.

— Qu’est-ce qu’il y a ?

— Je sais...

Il pousse un soupir.

— Le jour où Vanessa est morte, je sais que tu penses que j’étais à l’intérieur avec Adèle, mais ça ne s’est pas passé comme tu l’imagines. On était en train de se disputer.

— Ah ?

Je fais tout mon possible pour garder une expression neutre, mais je sens la colère monter en moi, comme la vapeur dans une cocotte-minute, prête à exploser d’un instant à l’autre.

— J’étais en train de lui demander de me laisser tranquille. Elle a fait tout ce qu’elle a pu pour essayer de me faire changer d’avis, mais j’ai tenu bon.

Il ferme les yeux de nouveau et son beau visage est déformé par la douleur.

— Je ne voulais pas que tu penses du mal de moi, que tu croies que j’étais en train de coucher avec ma belle-mère pendant que Vanessa se noyait. Ce n’est pas du tout ce qui s’est passé.

Mon cœur se serre dans ma poitrine au point de me faire mal. J’aimerais faire disparaître le mal qui le ronge. Je le prends dans mes bras et me serre contre lui en glissant sur le matelas pour que sa tête repose contre ma poitrine. Je presse mes lèvres sur son front et l’embrasse, laissant les larmes baigner mes joues.

— Je suis désolée qu’elle t’ait fait ça. Je la hais.

Il s’accroche à moi, le visage contre mes seins nus et je jurerais que je sens goutter sur ma peau ses larmes tièdes, ce qui me fait pleurer de plus belle.

— Je t’aime, murmure-t-il tout contre moi. Je t’aime tellement, Fable.

Mon cœur se fend lorsque j’entends sa déclaration déchirante, tant désirée.

— Je t’aime aussi.

Je ne me suis jamais sentie aussi comblée.

DREW

SANS PRÉAMBULE, JE DÉCLARE :

— Je lui ai dit que je l'aimais.

Le docteur Harris hoche la tête en gardant une expression neutre, comme à son habitude.

— Qu'est-ce que Fable a répondu ?

— Elle m'a dit qu'elle m'aimait aussi.

J'ai le regard rivé sur mes mains. Je me remémore cette matinée. J'ai réveillé Fable en embrassant doucement son corps nu tandis que le soleil levant donnait à sa peau un aspect doré. Paresseusement, nous avons uni nos corps tandis que nos déclarations d'amour répétées me faisaient revivre.

Ces deux jours passés à faire comme si le monde extérieur n'existait pas se sont terminés sur une note parfaite. À présent, nous voilà de retour à la réalité.

— Est-ce que tu la crois ?

Je suis pris au dépourvu par sa question.

— Je crois que oui.

— Mmmh-mmmh.

Mince !

— C'est difficile de croire qu'une personne vous aime quand elle connaît tous vos défauts et tous vos secrets.

— Mais est-ce que ça ne rend pas la chose encore plus crédible ? Fable sait tout de toi. Et pourtant, elle a toujours envie d'être avec toi...

— J'imagine que vous avez raison.

Je hausse les épaules et change de sujet :

— Adèle m'a appelé, il y a quelques jours.

— Qu'est-ce qu'elle te voulait ?

— Elle m'a accusé d'encourager mon père à divorcer d'elle.

— C'est le cas ?

Je réponds avec véhémence :

— Non. Je lui ai dit qu'il devait faire ses propres choix. Je ne vais pas lui donner des conseils sur la manière de gérer sa relation avec elle.

Chaque fois que je pense à cette femme, c'est le chaos émotionnel. C'est épuisant.

— Et est-ce qu'ils sont encore en train de se réconcilier ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas parlé à mon père depuis qu'il m'a dit avoir changé d'avis sur le divorce.

Je ne prends pas la peine de raconter au docteur Harris que Fable et moi avons ignoré les autres et fait semblant d'être des gens normaux. Elle me dirait probablement qu'on repousse l'inévitable et

m'accuserait d'essayer d'avoir une relation malsaine et des attentes irréalistes.

Oui, j'ai vu un bon nombre de pys quand j'étais plus jeune, avant le début des véritables ennuis. Je connais la musique. Heureusement, je sens vraiment une connexion avec celle-ci. Elle me comprend. Elle ne me pousse pas dans mes retranchements et elle ne me juge pas.

— C'est difficile d'avoir une relation amoureuse, non ? Malgré tous tes problèmes, est-ce que tu penses pouvoir être là pour Fable quand elle aura besoin de toi ?

Aïe ! C'est l'une des questions récurrentes qu'elle me pose.

— Je veux le croire. Elle est forte. Parfois, je me dis qu'elle est plus forte que moi, sur le plan émotionnel.

— Mais est-ce qu'elle n'a pas ses problèmes, elle aussi ? On en a tous, tu sais. Je crois me souvenir que sa vie de famille était particulièrement instable.

Je m'appuie contre le dossier de mon fauteuil et étends les jambes devant moi.

— Sa mère est égoïste, elle n'est jamais là. Elle a un petit frère de quatorze ans et elle s'inquiète beaucoup pour lui.

Je poursuis en racontant au docteur Harris qu'Owen m'a frappé quand il a compris que j'étais celui qui avait brisé le cœur de sa sœur. J'avais oublié de lui en parler la dernière fois qu'on s'est vus. J'étais trop préoccupé par le fait que mon père m'ait annoncé qu'il renonçait à divorcer.

— Je commence à comprendre pourquoi vous êtes attirés l'un par l'autre, déclare le docteur Harris.

Je lève les yeux et m'aperçois qu'elle me sourit. Je me renfrogne.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

— Vous avez des expériences similaires, en quelque sorte. Vous êtes issus de foyers brisés et vous croulez tous les deux sous le poids de la responsabilité et de la culpabilité. Tu as de l'argent et elle non, c'est la seule différence. Tu fuis tes problèmes et il semble qu'elle affronte les siens, d'après ce que tu me dis.

— C'est la personne la plus forte que je connaisse.

J'aimerais avoir ne serait-ce que la moitié de sa force.

— Tu ne penses pas qu'elle se sent faible ou impuissante, parfois ?

Je n'ai jamais imaginé que Fable puisse être autre chose que forte.

— Je ne sais pas.

— Je suis certaine que c'est le cas. Tu as besoin d'elle, non ? Alors est-ce que tu ne crois pas qu'elle a besoin de toi aussi ? Sa vie ne peut pas être facile. Elle a des responsabilités, un emploi, un petit frère et une mère dont elle doit s'occuper. De qui prends-tu soin, Drew ?

Je déglutis à grand-peine.

— De moi.

Il n'y a personne d'autre dont je doive m'occuper. Je ne suis pas doué pour prendre soin des gens.

Il n'y a qu'à voir ce qui est arrivé à Vanessa. Elle est morte alors qu'elle était sous ma surveillance.

— Est-ce que tu travailles ?

Pourquoi est-ce qu'elle me demande ça ? Elle connaît déjà la réponse.

— Mon travail, ce sont les études et le football.

— Mais tu as moins de cours ce semestre et la saison est terminée, me fait remarquer doucement le docteur Harris.

— Est-ce que vous essayez de me faire culpabiliser parce que je n'ai pas autant de responsabilités que Fable ?

On dirait qu'elle essaie de me mettre en colère.

— Non, réplique-t-elle après un bref silence. J'essaie de te faire ouvrir les yeux sur le fait qu'elle aura probablement besoin de toi. Est-ce que tu penses avoir la force d'être là pour elle ?

— Je ne sais...

Je me tais en voyant le regard aigu que me lance ma psy.

— Oui. Je peux être là pour elle. Il le faut. Je l'aime. C'est ce que les gens font quand ils s'aiment. Ils se soutiennent.

— Tu as raison. Les relations amoureuses, ce n'est pas facile, en particulier pour les gens qui se sentent brisés par la vie.

Je suis immédiatement sur la défensive.

— Est-ce que vous insinuez que je suis brisé par la vie ?

— Pas du tout. J'ai dit : « les gens qui se sentent brisés par la vie ». Est-ce que ce n'est pas ce que tu ressens ?

Mon silence est assez éloquent.

— Ce n'est pas parce que tu te sens brisé que c'est comme ça qu'elle te perçoit. Fable voit tout ton potentiel, toutes tes forces et elle croit en toi complètement. Sinon, elle ne serait pas avec toi. Je me trompe ?

— J'espère que vous avez raison.

Le docteur Harris pose l'iPad qu'elle utilise pour prendre des notes et me sourit.

— Rappelle-toi simplement que ta relation avec Fable en est au stade euphorique de la lune de miel. Chéris-la, profite du temps que tu passes avec elle, mais n'oublie jamais qu'il faut que tu sois là pour elle dans les bons comme dans les mauvais moments. Et ce que je dis est assez subjectif, Drew : je pense que cette fille te fait du bien. Elle peut t'aider à guérir.

Je parviens difficilement à retenir le sourire qui se forme sur mes lèvres.

— Est-ce que vous êtes en train de me dire que Fable a votre bénédiction ?

Elle rit.

— Je ne devrais pas te parler comme ça, tu sais. Je manque cruellement d'objectivité. Mais d'après tout ce que tu m'as raconté à son propos, je dirais que oui.

Si je la désire, il faut que je me batte pour elle.

Drew Callahan

FABLE

JE TRAVERSE LA SALLE DU RESTAURANT À LA FIN DE L'APRÈS-MIDI EN FREDONNANT, SALUANT LA FILLE désagréable qui travaille comme hôtesse. Elle en demeure bouche bée et je lui souris gaiement, heureuse de l'avoir déstabilisée.

Aujourd'hui, rien ne peut m'atteindre. Je suis sur un petit nuage, un petit nuage de Drew.

En me dirigeant vers l'arrière du restaurant, je vais prendre mon service et j'aperçois Jen assise dans la salle de repos des employés. Elle boit un frappé de chez Starbucks en m'observant du coin de l'œil.

D'une voix traînante, elle déclare :

— Je suis étonnée de te voir ici.

— J'ai simplement échangé un service et soudain, je ne veux plus venir travailler ? Ce n'est pas juste.

Je range mon sac à main dans l'un des casiers prévus à cet effet et fais pivoter la clé, le dos toujours tourné de peur qu'elle ne lance un regard critique.

Elle réplique d'une voix calme :

— Colin veut te parler. Il m'a demandé de le prévenir quand tu arriverais.

Je me retourne pour lui faire face, glacée d'effroi.

— Il va me virer ?

— Non.

Jen n'ajoute aucune explication.

— Qu'est-ce qu'il me veut, alors ?

— Il va te demander si tu prends ce travail au sérieux. Il voit beaucoup de potentiel en toi, Fable. À terme, il voudrait que tu gravisses les échelons ici.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

C'est n'importe quoi. Je ne suis qu'une simple serveuse. D'après ce que j'ai pu constater jusqu'ici, les pourboires sont généreux, meilleurs que dans les bars dans lesquels je bossais avant, mais il n'y a pas beaucoup de possibilités d'évolution au *District*. Je ne suis pas stupide.

— Tu sais que Ten le suit pour l'aider à ouvrir des restaurants et à former le personnel. Colin a de grands projets. Il veut ouvrir des restaurants *District* dans tout l'État et, à terme, sur toute la côte ouest, pour en faire une chaîne de restauration. Et il a besoin de plus de formatrices.

— Mais je ne travaille ici que depuis quelques semaines, lui fais-je remarquer, incrédule.

— Comme je te l'ai dit : il pense que tu as du potentiel.

— Ça fait plus longtemps que tu es là. Pourquoi est-ce qu'il ne t'offrirait pas un poste de formatrice à toi, ou même aux autres filles qui travaillent ici ?

— Je... je n'aime pas voyager.

Elle me cache quelque chose. Je le sais.

— Et les autres filles sont simplement là pour remplir les uniformes, avoir l'air jolies et ramener des mecs chez elles. Elles considèrent ce boulot comme un moyen d'avoir de l'argent de poche et de

faire plaisir à leurs parents pendant qu'elles foirent leurs études. Elles n'ont pas d'avenir dans la restauration.

Jen secoue la tête.

Je rétorque :

— Mais je n'ai pas le projet de travailler dans la restauration non plus.

Bosser dans un restau pour le restant de mes jours ? Hors de question. J'ai accepté ce boulot pour une seule raison : c'est tout ce que je sais faire.

— Quelles sont tes aspirations, alors ?

Ce qui est étrange, c'est que je n'en ai pas la moindre idée. Je parle sans cesse de mes espoirs, de mes rêves et de mon envie de quitter cette petite ville, mais je ne sais pas du tout ce que je veux vraiment faire, ce que je veux devenir quand je serai grande.

— Est-ce qu'elle est... oh !

Colin s'interrompt en entrant dans la pièce. Il a l'air surpris de me trouver là.

— Fable, je te cherchais.

Je ne peux m'empêcher de rétorquer :

— C'est ce que j'ai cru comprendre.

Cette réplique me vaut un regard meurtrier de la part de Jen.

— Tu as une minute ? J'aimerais te parler.

Il sourit, l'air détendu, avec son charme et sa décontraction habituels. Il est beau dans son jean foncé et sa chemise blanche à col boutonné qui sort de son pantalon, les manches relevées pour dévoiler ses avant-bras bronzés et musclés.

Je suis peut-être amoureuse de Drew, mais je sais encore reconnaître un bel homme quand j'en vois un.

Pour m'assurer que Jen ne m'a pas menti, je lui demande :

— Est-ce que je vais avoir des ennuis ?

Il répond brièvement d'une voix calme :

— Pas du tout.

Je hausse un sourcil perplexe.

— Est-ce que je ne devrais pas dresser les tables pour ce soir ?

— Jen s'en occupe pour le moment. De plus, je n'ai besoin que de quelques minutes de ton temps.

Puis tu pourras polir autant de verres que tu veux.

Il rit doucement, s'approche de moi et me pose la main dans le bas du dos. Puis il me guide jusqu'à son bureau sans l'enlever un instant.

Je me dégage de son contact à la seconde où on entre dans la pièce. Il ferme la porte derrière nous, fait le tour de son bureau et désigne une chaise.

— Assieds-toi.

Prenant place sur le rebord de la chaise, je tape du pied contre le parquet nu. On porte de nouveau l'uniforme composé de chemisiers en dentelle et de mini-shorts noirs et je sais que quand Drew viendra me chercher, il va probablement se jeter sur moi.

À vrai dire, j'en frémis d'impatience.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi tu as échangé ton service, Fable ? me demande Colin en s'installant derrière son bureau.

— Un imprévu.

Je hausse les épaules.

— C'est personnel.

Il lève un sourcil.

— Est-ce que tout va bien ?

— Oh, oui. Tout va très bien.

— Je ne vois pas d'inconvénient à ce que mes employés échangent leurs services, tant que tout le monde est couvert et que ça ne devient pas une habitude. Mais j'ai quelques inquiétudes te concernant.

Il croise les bras et les pose sur le bureau en prenant un air grave avant de poursuivre :

— Est-ce que tu te plais ici ?

Je suis prise au dépourvu par sa question.

— Euh... Oui.

Son regard se fait plus perçant.

— Vraiment ?

— Qu'est-ce que tu veux savoir ? Je ne travaille ici que depuis quelques semaines. Si tu n'es pas content de moi, tu peux me virer.

Je m'avance sur le rebord de la chaise, prête à bondir sur mes pieds et m'enfuir si nécessaire.

— Tu t'attends toujours au pire.

Cette petite entrevue est ridicule.

— Écoute, dis-moi ce que tu as à dire et finissons-en. Je ne suis pas d'humeur à supporter ces petits jeux ce soir.

— D'accord. Cesse de te conduire comme une petite peste et je te dirai tout ce que tu dois savoir.

J'en reste bouche bée. Je n'arrive pas à croire qu'il m'ait traitée de petite peste, mais il a raison.

Je demande d'une petite voix :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je sais que tu n'es là que depuis quelques semaines, mais tu m'as fait une très forte impression.

On n'a pas besoin de te répéter deux fois les choses ou de t'expliquer la manière dont tu dois t'y prendre et tu gères bien ton travail. Les clients t'apprécient. Ten pense que tu es fantastique et je tiens son opinion en haute estime, plus que celle de tout autre membre de l'équipe.

Colin se penche sur son bureau, comme pour s'assurer que son message passe bien.

— Je veux te donner plus de travail, mais je ne le ferai pas si tu échanges tes heures en permanence.

Je réplique machinalement :

— Je n'échangerai pas mes services.

Il sourit.

— Alors, tu acceptes de travailler plus ?

— Absolument.

— Je vais te donner une période d'essai de six mois. Une fois ce délai passé, si je suis content de ton travail, tu recevras automatiquement une augmentation.

Je lève les sourcils, les yeux écarquillés.

— C'est vrai ?

— Oui, acquiesce-t-il avec un hochement de tête. J'ai l'intention d'ouvrir quelques autres restaurants dans la région de Sacramento au cours des douze à dix-huit prochains mois. J'ai besoin de

gens en mesure de former mes nouveaux employés, comme le fait Ten. Est-ce que ça t'intéresserait ?

Je suis comme Jen. Il m'est presque impossible de me déplacer, avec Owen qui va encore au collège et ma mère qui n'est jamais là. Mais je ne peux pas déceimment refuser son offre. La restauration n'est pas un secteur qui m'intéresse sur le long terme, mais j'ai besoin d'un travail stable et bien payé, surtout si je veux louer un appartement juste pour Owen et moi. Ce que me propose Colin semble être la solution à tous mes problèmes financiers.

— Euh... éventuellement.

La réponse vague que je viens de lui donner ne semble pas convenir à mon patron. Il me fait les gros yeux.

— Écoute, j'ai un petit frère et notre relation avec notre mère est compliquée.

Son visage se détend complètement.

— On en discutera quand la possibilité que j'aie besoin de formatrices se fera plus concrète. En réalité, mes projets de restaurants en sont encore au stade d'ébauches.

D'une petite voix, je commente :

— Ça a l'air génial.

Je suis sincère. Ce type est extrêmement ambitieux et je ne peux m'empêcher de l'admirer pour ça.

— Ça le sera, fais-moi confiance.

Le sourire qu'il m'adresse est si plein de joie que j'en suis momentanément aveuglée.

— Maintenant, retourne aider Jen. On a trois réservations pour ce soir : uniquement des grandes tablées.

Je me lève en grognant et sors précipitamment de son bureau. J'ai déjà mal aux pieds et je n'ai même pas commencé à travailler.

— Est-ce que tu travailles demain ?

Je sors mon sac à main du casier où je l'ai rangé et referme lourdement la porte en métal. Je suis épuisée. Le service de ce soir était intense et je suis impatiente de rentrer chez moi pour m'écrouler sur mon lit.

— Non, heureusement.

— Moi non plus. Écoute.

Jen jette un regard autour d'elle, comme si elle avait peur que quelqu'un surprenne notre conversation. Je trouve son attitude étrange, étant donné qu'on est seules dans la pièce.

— Il s'est passé des choses dans ma vie et je meurs d'envie de me confier et de relâcher la tension, tu me suis ? Est-ce que tu veux sortir demain soir pour boire un verre ? Passer la soirée entre filles ?

Mon premier réflexe est de refuser. Je ne veux pas manquer une seule soirée en compagnie de Drew, ce qui est ridicule. J'ai l'impression d'être en rut, mais il vient de rentrer dans ma vie. Je veux passer chaque instant de liberté avec lui.

Puis je lis l'inquiétude et la supplication dans le regard de Jen. Est-ce qu'elle n'a pas d'autres amies avec qui sortir ou est-ce qu'elle est comme moi, toute seule ?

Avant de pouvoir changer d'avis, je réponds :

— Bien sûr. Où est-ce que tu veux aller ?

Le sourire qu'elle m'adresse vaut bien quelques heures loin de Drew. Je crois que cette fille a plus besoin de mon amitié que je n'en avais conscience.

— Je ne sais pas, au *Room* ?

Je lui donne une petite tape sur le bras.

— Elle est bien bonne. Je ne crois pas, non.

— Et *Chez Jake* ? Il y a toujours du monde.

— Tu sais que j'ai moins de vingt et un ans.

J'avais un faux permis de conduire, mais je l'ai perdu, après qu'un videur m'a fait signer sur un morceau de papier pour s'assurer que les signatures correspondaient, il y a environ un an. Je sortais avec un raté à l'époque et ma signature ne correspondait pas. J'étais grillée. Il m'a confisqué le permis et je n'ai pas cherché à m'en faire faire un nouveau depuis.

— Aller boire un verre avec moi n'est pas très amusant.

Jen rit et secoue la tête.

— J'avais oublié. Tu as l'air tellement plus mûre. On dirait une vieille sage.

Je grimace.

— Je ne sais pas si je dois me sentir flattée ou insultée.

Elle rit de plus belle.

— C'est un compliment. On peut sortir dîner. Je boirai et tu me regarderas.

Je rétorque, l'air sarcastique :

— Waouh ! Ça a l'air super amusant !

Mais je suis sûre que ça le sera.

— Je t'envoie les détails demain.

Jen met son sac à main sur son épaule et m'observe.

— Ça ne te dérange pas, tu es sûre ? Je sais que tu as ce mec dans ta vie, maintenant.

Je me dandine d'un pied sur l'autre, soudain mal à l'aise. Je ne suis pas prête à parler de Drew à qui que ce soit, pas encore.

— Je peux supporter d'être loin de lui quelques heures.

Peut-être.

— Tu es certaine ?

Je remarque le ton mielleux de sa voix et le pétilllement de ses yeux et me rends compte qu'elle me fait marcher, mais je me demande si elle a peur que je décommande à cause d'un mec. Je n'en ai absolument pas l'intention. On n'a pas besoin de passer chaque moment éveillé ensemble, avec Drew.

Même si parfois, j'aimerais bien. J'ai du mal à être loin de lui. C'est idiot, sachant qu'il n'est de retour dans ma vie que depuis quelques jours, mais le lien qui nous unit est si fort que j'ai du mal à passer outre.

— À en juger par ton expression rêveuse, je devine que ce mec doit être assez spécial, poursuit Jen en me donnant un coup de coude. Mais tu me raconteras tout ça demain soir.

J'acquiesce en riant, mais j'en doute.

Ce que je partage avec Drew est trop unique pour en parler avec ma nouvelle amie.

DREW

JE REGARDE FABLE SORTIR DU RESTAURANT. ELLE EST ACCOMPAGNÉE DE LA FILLE AVEC QUI ELLE travaillait le soir de l'anniversaire de Logan. Elle est grande, avec des cheveux de jais et la peau olivâtre. Tout le contraire de Fable. C'est étrange de les regarder discuter avec animation. Elles sont comme le yin et le yang.

Je sens mon cœur se serrer dans ma poitrine en voyant Fable rire et secouer la tête. Elle semble heureuse, plus encore que je ne l'ai jamais vue. J'aimerais croire que je suis responsable de son bonheur, au moins en partie.

Je sais qu'elle m'a rendu plus heureux que je ne l'ai jamais été.

Elle agite la main pour dire au revoir à son amie et traverse le parking pour rejoindre ma voiture. Je suis frappé de nouveau par sa beauté, par le sourire qui illumine son visage à mesure qu'elle s'approche de moi. Elle porte de nouveau ce mini-short trop court et cette fois, elle a mis des collants noirs. Cette tenue fait paraître ses jambes infiniment longues.

Et tout à fait irrésistibles.

En m'écartant de la camionnette, j'avance à sa rencontre et passe les bras autour d'elle, l'attirant vers moi pour lui donner un baiser furtif. Elle a plus chaud que moi, étant donné que je suis resté dehors pendant dix minutes et elle m'effleure le nez avec le sien avant de s'écarter.

Elle murmure :

— Tu es gelé.

Le simple son de sa voix me réchauffe et je lui ouvre la portière sans un mot. Je l'aide à grimper à l'intérieur en mettant mes mains sous ses fesses, ce qui lui arrache un petit cri. Je claque la portière et fais le tour de la voiture, impatient de la ramener chez moi, même si je ne sais pas où elle veut aller. Elle va probablement vouloir rentrer chez elle. Elle a des responsabilités, après tout.

Et moi, je n'en ai aucune, comme me l'a si gentiment rappelé ma psy.

En me glissant derrière le volant, je lui demande en prenant un ton détaché :

— Où est-ce que je t'emmène ?

— Je devrais probablement rentrer chez moi.

Elle refuse de me regarder dans les yeux et je me demande pourquoi.

— Pas de problème.

Je passe la première et sors du parking pour rejoindre la rue.

— Dure soirée ?

— Épuisante. Heureusement, je suis de repos demain.

— On devrait faire quelque chose.

Je n'ai pas de cours et elle ne travaille pas. On pourrait rester au lit toute la journée. J'en serais ravi.

— Euh, à ce propos...

Elle a l'air hésitante, nerveuse, même.

— Tu sais, mon amie Jen, avec qui je travaille. Elle m'a demandé si on pouvait passer la soirée ensemble demain, pour dîner et boire un verre, ce genre de chose. Ça ne te dérange pas ?

Bien sûr que si. Je préférerais qu'elle soit en permanence à mes côtés, mais c'est complètement irréaliste. Je me fais l'effet d'un amant jaloux.

— Ça ne me dérange pas. Tu n'as pas à me demander la permission, tu fais comme tu veux.

Elle m'observe. Je sens son regard posé sur moi, même si j'ai les yeux rivés sur la route.

— Ce n'est l'affaire que de quelques heures. J'ai l'impression que Jen n'a pas beaucoup d'amies et moi non plus. C'est agréable d'avoir rencontré quelqu'un qui ne pense pas que je couche avec son petit ami derrière son dos.

Je me sens forcé de me tourner vers elle, choqué par la rudesse de ses paroles.

— Est-ce que c'est ce que tu faisais : coucher avec les petits amis d'autres filles derrière leur dos ?

Elle me jette un regard glacial.

— Non !

Puis elle ajoute en soupirant :

— D'accord. J'ai commis une erreur, une fois. Seulement parce qu'il m'a menti et qu'il m'a dit qu'il n'avait pas de copine. J'étais en seconde et il était en terminale au lycée. Il était beau, jouait dans l'équipe de football, et avait une incroyable cote de popularité... un peu comme une pâle copie de toi. Il nous est arrivé de sortir ensemble. Il se cachait toujours avec moi ; on n'allait jamais dans des lieux publics et il ne me présentait pas ses amis, mais je m'en fichais. J'étais trop éprise de lui.

Cette conversation prend une mauvaise tournure, je le sens.

— Une pâle copie de moi ?

Est-ce qu'elle préfère un certain genre de mec ? Est-ce que j'en fais partie ?

— Tu vois ce que je veux dire.

Elle balaie ma remarque d'un revers de la main.

— C'était mon premier. Je lui ai cédé ma virginité parce que j'étais stupide et que je pensais que ça nous rapprocherait, qu'il tomberait éperdument amoureux de moi. Puis je me suis rendu compte qu'il avait une copine, juste après avoir couché avec lui. Il m'a utilisée parce qu'elle refusait de céder à ses avances, alors il a couché avec la première venue : moi.

Je me sens désolé pour elle, mais surtout furieux qu'elle se soit montrée aussi inconsciente.

— Et tu avais quoi, quinze ans, quand tu as couché pour la première fois avec ce type ?

— Oui.

— Tu as couché avec combien de mecs, Fable ?

Bon, maintenant, j'ai l'air d'un amant jaloux. Je ne veux pas me comporter ainsi. Je sais qu'elle a besoin de me raconter son passé et ça ne devrait pas avoir d'importance. Ça ne devrait pas me blesser. À l'époque, je ne la connaissais pas. On était tous les deux des personnes différentes.

Mais l'entendre me parler de son passé me fait du mal, je ne peux pas le nier.

— Tu pars du principe qu'il y en a énormément, n'est-ce pas ? Je ne m'attendais pas à ce que tu me juges, comme tous les autres.

Elle croise les bras.

— Tu me déçois, Drew. Je pensais que tu valais mieux que ça.

Merde ! Je ne sais pas quoi répondre. J'ai tout fichu en l'air. Maintenant, elle est furieuse. Je peux presque voir la fumée sortir de ses naseaux. Elle évite mon regard, et, la mâchoire serrée, ne détache pas ses yeux de la route pendant le reste du trajet jusqu'à son appartement.

J'ai réussi à la faire passer du bonheur à la colère en quelques minutes. Et pourquoi ça ? Parce que je suis possessif et que je veux passer tout mon temps avec elle. Est-ce que je n'ai pas confiance en elle ? Je n'ai jamais eu de petite amie auparavant. C'est la première fois que je suis le petit ami de quelqu'un. J'ai vingt et un ans et je suis un idiot sans la moindre expérience en ce qui concerne les relations amoureuses et la manière dont elles fonctionnent.

Je me gare sur le parking de sa résidence et elle a déjà la main sur la poignée de la portière. Elle veut s'éloigner de moi, à tel point qu'elle a l'air prête à sauter de la voiture en marche.

— Fable, attends.

En appuyant sur le frein, j'attends qu'elle me réponde, mais elle ne dit rien. Elle me tourne le dos, prête à s'enfuir par la portière. Je l'ai blessée et je m'en veux terriblement.

Prenant une voix douce, je lui dis :

— Je suis désolé. Je ne voulais pas te juger. Je n'en ai pas le droit. Tu m'acceptes avec mes défauts, alors c'est le moins que je puisse faire.

Elle se retourne et me lance un regard mauvais.

— Tu acceptes mes défauts parce que j'accepte les tiens ? C'est tout ? Si ce n'est que ça, j'attends plus de toi, Drew. Ce n'est pas le marché équitable. J'ai besoin que tu me fasses confiance, que tu me croies quand je dis que j'ai envie d'être avec toi, et seulement toi. Et mon passé ne peut pas ternir le présent ou l'avenir. Il m'a toujours poursuivie et tu sais quoi ? La plupart des histoires qu'on raconte sur moi sont fausses. J'ai fait quelques faux pas, quelques erreurs, et j'ai l'impression qu'aux yeux de tous les mecs, j'ai gagné la palme de la traînée. Au lycée comme après le lycée.

Je garde le silence et l'écoute attentivement. Elle a raison. Je ne peux pas me laisser troubler par son passé ou permettre qu'il obscurcisse notre avenir. Si je le fais, je nous condamne.

Elle poursuit d'une petite voix :

— Je ne suis pas parfaite. Personne ne l'est. Mais je ne vais pas payer pour mes erreurs chaque fois que tu es en colère ou jaloux. Ma soirée avec Jen demain soir n'a rien à voir avec le fait de draguer d'autres types ou je ne sais quoi encore.

— Je n'ai jamais dit ça.

Son regard s'adoucit légèrement.

— Alors, où est le problème ? Pourquoi est-ce que tu agis comme ça ?

— Je ne suis pas doué pour ce genre de choses. Je fiche tout en l'air et je ne sais pas pourquoi.

Je tapote le rebord du volant sans savoir quoi faire, et je me sens extrêmement nerveux.

Elle a pris le dessus dans cette dispute et j'ai peur qu'elle me dise que je n'en vauds pas la peine.

— Cette excuse ne va pas rester valable très longtemps, tu sais. Tu vas finir par avoir l'air d'un disque rayé.

Incrédule, je lui demande :

— Qu'est-ce qu'on est en train de faire, Fable ?

Elle hausse les épaules.

— On est en train de vivre notre première dispute de couple ?

J'ai envie de rire, mais je me retiens.

— Je veux dire : ça, nous. Qu'est-ce qu'il y a entre nous ?

Elle répond d'une voix chargée d'inquiétude :

— Si tu te sens forcé de me le demander, ça me fait peur.

— Est-ce qu'on est vraiment en couple ? On n'a pas encore défini notre relation.

— Est-ce que c'est vraiment nécessaire ? On ne peut pas vivre au jour le jour ?

Elle se détourne de moi pour regarder par la fenêtre.

— Je suis fatiguée. On devrait peut-être en discuter plus tard.

La panique me gagne.

— Mais...

— Je crois que j'ai envie d'être seule. Je suis épuisée et ces derniers jours ont été éreintants.

Elle ouvre la portière et descend de la voiture, puis se penche pour croiser mon regard à travers l'ouverture.

— Je t'appelle demain ?

J'ai l'impression qu'elle m'a quitté pour toujours. J'ai la gorge sèche. J'ai du mal à parler, tellement j'ai peur que ce soit terminé. Avec ma chance, je ne la reverrai plus jamais.

D'une voix rauque, je lui réponds :

— Oui, appelle-moi.

Et elle ferme la portière.

Elle m'adresse un petit sourire avant de la laisser se refermer complètement. Puis elle se retourne et s'éloigne.

Et elle emporte mon cœur avec elle.

Si j'avais une fleur à chaque fois que j'ai pensé à toi [...] je pourrais marcher dans mon jardin pour toujours.

Alfred, Lord Tennyson

FABLE

— ALLEZ, DEBOUT.

Je tire les couvertures d'Owen et il tente de les attraper en roulant sur le dos avec un cri d'agonie.

— Merde, Fab's, qu'est-ce que tu fous ici ? Et pourquoi tu me réveilles comme si on était à l'armée ?

— Si on était à l'armée, je te jouerais du clairon dans l'oreille et je t'ordonnerais de faire des pompes.

Je lui pince la jambe entre le pouce et l'index et jette l'édredon en pile sur lui.

— Tu vas être en retard au collège.

Il ouvre les yeux et regarde le réveil posé sur sa table de nuit bancale.

— Il n'est pas encore 7 heures. Qu'est-ce que tu fiches debout ? Et pourquoi tu es là ? Je pensais que tu passais la nuit chez ton nouvel amoureux.

Moi aussi. J'avais même pensé demander à Drew de passer la nuit chez moi pour pouvoir être là pour Owen hier soir. Mais cette dispute mesquine a compromis mes projets.

— Je voulais dormir à la maison pour pouvoir te parler.

Je m'assieds au bord du lit et jette un coup d'œil dans sa chambre. C'est un désastre, non que la mienne soit bien mieux rangée, mais je n'ai pas des chaussettes odorantes dispersées partout sur le sol, et je ne croule pas sous le linge sale.

— Il faut que tu ranges ce bordel, et vite.

— Est-ce que j'ai bien entendu ma grande sœur utiliser le terme « bordel » ? Elle est belle, la jeunesse...

Il se redresse et se masse l'arrière du crâne.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies laissé ton Don Juan en plan pour moi. Tu dois avoir des choses foutrement sérieuses à me dire.

— Pourquoi est-ce que tu continues à parler comme ça ?

On croirait entendre une mère. Je devrais être habituée à sa manière de jurer constamment. Et je ne suis pas bien placée pour le juger. J'ai parlé comme un vieux briscard pendant des années. C'était mon premier acte de rébellion contre ma mère et je ne m'en suis jamais tout à fait débarrassée.

— Fous-moi la paix. Tu jures comme un charretier.

Il réprime un bâillement et gratte sa poitrine nue.

— De quoi est-ce que tu veux parler ?

— J'ai réfléchi.

Je tire sur un fil qui dépasse de sa couette usée. J'aimerais vraiment avoir plus d'argent pour nous acheter des affaires de meilleure qualité.

— Je veux habiter ailleurs.

Il reste silencieux un moment. Je le regarde et vois le choc et l'incrédulité se peindre sur son visage.

— Tu veux déménager ? Et me laisser seul avec maman ?

— Non.

Je secoue la tête.

— Non, pas du tout. Je ne ferais jamais ça. Je veux qu'on laisse maman toute seule. Je veux qu'on vive tous les deux.

Face à son silence, je poursuis :

— Elle n'est jamais là. Elle est tout le temps fourrée chez son nouveau mec, et elle n'a plus de travail alors elle ne peut pas payer le loyer. C'est moi qui paie tout et ce n'est pas facile, tu peux me croire. Je ne gagne pas beaucoup d'argent. Je travaille à temps partiel, même si mon nouveau patron est prêt à me donner plus d'heures.

— C'est génial.

— Oui, mais cet appartement est trop grand. Je suis sûre qu'on pourrait en trouver un avec deux chambres dans un meilleur quartier en payant moins cher. Qu'est-ce que tu en penses ? Ça te dit ?

Il répond :

— J'irai où tu iras.

Je perçois de l'hésitation dans sa voix.

— Mais ?

— Mais je n'ai que quatorze ans. Il n'y a pas de lois pour ça ? Je suppose que maman doit accepter que tu sois ma tutrice ou quelque chose dans ce goût-là pour que je puisse aller vivre avec toi ?

— Pourquoi ? On ne va pas se mentir : elle ne veut pas de nous ici. Si tu viens vivre avec moi, elle s'en fichera complètement.

— Peut-être pas.

Il baisse la tête, ramenant la couette sur ses genoux.

Zut !

Il a envie de croire que notre mère se soucie de lui. Après tout, ce n'est qu'un gosse. Personne ne veut avoir à s'avouer que sa mère se fiche éperdument de lui. J'ai toujours du mal à m'y faire, mais j'ai dressé des barrières contre la douleur et je me dis que ce n'est pas grave, que je n'ai pas besoin d'elle.

— Owen.

Je mets la main sur son genou et il lève les yeux, croisant mon regard. On a tous les deux les mêmes yeux que notre mère, même si j'ai toujours trouvé les siens plus jolis. Il a les cils les plus fournis et les plus noirs que j'aie jamais vus et je ne sais pas d'où il les tient étant donné que ses cheveux sont d'un blond sale. Les filles vont tomber raides dingues de ses yeux un jour, si ce n'est pas déjà le cas, avec son assurance et sa posture de rebelle. Je suis désolée pour la fille qui succombera à son charme.

— Je veux que tu vives avec moi. Je ne veux pas faire ça toute seule.

— Et Drew Callahan ? Tu ne veux pas emménager avec lui ? Il est riche, non ?

Je fais la grimace.

— Je n'ai aucune idée d'où en est ma relation avec Drew. Mais toi et moi, on est liés par le sang. On est de la même famille. Je ne vais pas t'abandonner. Tu es tout ce que j'ai et réciproquement.

— Qu'est-ce que maman va faire ? Tu ne penses pas qu'elle va être furieuse ?

— J'en doute. De cette manière, elle n'aura plus à s'inquiéter de nous et elle pourra aller vivre chez son mec. Je peux trouver un appartement mieux et moins cher. Tout le monde est gagnant.

Je n'arrive pas à imaginer que ma mère ait un problème avec ce que je veux faire. Pourquoi elle s'en soucierait ? Je lui facilite la vie.

— Qu'est-ce qui se passera si ça ne marche pas avec cet abruti de Larry ? Où est-ce qu'elle ira ?

— Owen.

Je serre son genou plus fort.

— Ce n'est pas notre problème. C'est une adulte. Elle peut prendre soin d'elle-même.

Il penche la tête et fait la moue. Il n'a pas l'air d'un gamin de quatorze ans. Il fait bien plus vieux.

— Je m'inquiète pour elle. Et pour toi aussi. Je suis censé être l'homme de la maison.

J'en reste bouche bée.

— Qui t'a dit ça ?

— Maman. Il y a longtemps. Elle m'a fait promettre de veiller sur vous deux. Ce n'est pas une grande réussite, mais je te jure que j'essaie.

Mon cœur se brise à ses mots. Il a traversé trop d'épreuves pour son âge. Il a vu trop de choses. En le prenant par les épaules, je l'attire contre moi pour l'étreindre, pas trop longtemps parce qu'il va essayer de se dégager de toute façon.

— On prendra soin l'un de l'autre, d'accord ? Toi et moi. On est dans la même galère.

— Je t'aiderai dans tous les cas, Fab's. Je suis de ton côté. Je te jure.

Il s'accroche à moi et je le serre plus fort, savourant cette étreinte un peu plus longtemps. Je l'aime tellement. Je déteste l'idée qu'il soit déchiré entre notre mère et moi.

Une fois levée du lit, je sors de la chambre et lui lance :

— Va prendre ta douche. Et quand tu rentreras du collège, je veux que tu ranges ta chambre. C'est un vrai dépotoir.

Son éclat de rire me suit le long du couloir tandis que je me dirige vers la cuisine. Je suis réveillée depuis plus d'une demi-heure. Je suis restée allongée à contempler le plafond, réfléchissant à partir en quête d'un appartement dès aujourd'hui et à la conversation que je devais avoir avec Owen. Je voudrais également trouver le courage d'en parler à ma mère.

Je m'efforce de ne pas penser à Drew.

Je ne sais pas ce qui s'est passé, hier soir. Cette dispute est partie de rien. J'ai tenté de me montrer franche avec lui, mais il a joué les machos, avec sa question concernant le nombre de types avec qui j'ai couché. Je l'accepte tel qu'il est, avec ses défauts, alors pourquoi est-ce qu'il n'en fait pas autant ?

Je suis énervée simplement en y repensant. C'est pourquoi j'essaie d'éviter.

Soudain, j'entends frapper à la porte et me renfrogne. Qui peut bien venir frapper à notre porte à 7 heures du matin ? D'un pas lourd, je me dirige vers l'entrée. Je regarde à travers l'œil-de-bœuf, mais je ne vois personne. J'ouvre la porte en grand et regarde à gauche et à droite. Toujours personne.

Puis je baisse les yeux et découvre un magnifique bouquet de fleurs sauvages posées sur le paillason usé. C'est une palette de couleurs flamboyantes et je n'arrive pas à en discerner une seule dans le bouquet. Je devine immédiatement de qui elles proviennent.

En attrapant le bouquet, je le serre dans ma main, sors de l'appartement et observe le parking. Mais je n'aperçois pas sa camionnette. Il n'y a aucune trace de son passage, excepté les fleurs que je tiens dans la main.

Comment est-ce qu'il a réussi à les déposer et à disparaître aussi vite ? Je sais qu'il court vite sur

un terrain de football, mais quand même. Où est-ce qu'il a bien pu passer ?

— Qui est-ce qui a frappé ? Oh, Don Juan.

Je me retourne et découvre Owen qui me sourit, vêtu d'un tee-shirt taché à l'effigie d'un groupe de musique inconnu et d'un jean moulant noir usé jusqu'à la corde. On rentre ensemble dans l'appartement.

— C'est ça que tu vas porter pour aller au collège ?

Il baisse les yeux sur sa tenue.

— Je ne vais pas au bal de la promo. Lâche-moi un peu. Eh, tu as des cigarettes ?

— Owen ! Jure-moi que tu ne fumes pas.

L'expression coupable qui se peint sur son visage est éloquente. Si les fleurs n'étaient pas aussi belles, je lui jetterais le bouquet à la figure, tellement je suis énervée.

— Tu es trop jeune pour fumer. C'est une mauvaise habitude.

— Tu fumes bien, toi...

— Pas souvent. La plupart du temps, j'essaie d'arrêter.

Cette réplique n'est absolument pas convaincante.

— Je fume seulement de temps en temps, gémit Owen. Ça me calme les nerfs.

— C'est naze, comme réponse. Je suis sûre que si je fouillais dans ta chambre, j'y trouverais aussi de l'herbe. J'ai tort ?

Je lève un sourcil, le mettant au défi.

Il écarquille les yeux pendant un instant, puis retrouve sa nonchalance rebelle.

— On s'en fiche. Tu agis comme si tu avais toujours été sage. Je parie que tu en as fumé un paquet dans ta vie.

Pas vraiment. Je n'ai jamais été attirée par les drogues. J'ai fumé un joint ici et là au lycée, mais les cigarettes ont toujours été mon plus grand vice. Les soirées arrosées, aussi. Mais ça me faisait faire des choses stupides. C'est pourquoi j'ai fini par les fuir.

— J'ai vingt ans et tu en as quatorze. Il y a une différence entre toi et moi.

— C'est n'importe quoi, marmonne Owen en s'éloignant pour se diriger vers le canapé sur lequel traîne son sweat-shirt. J'y vais.

Je pose le bouquet sur le plan de travail de la cuisine. Le plaisir que j'ai ressenti en découvrant les fleurs s'est évaporé après avoir pris conscience que j'avais non seulement eu une grosse dispute avec mon frère, mais que j'avais fait la même chose la veille au soir avec Drew.

C'est peut-être moi, le problème.

— Owen, écoute... je suis désolée.

Il s'arrête dans l'encadrement de la porte, comme s'il attendait davantage d'explications.

— C'est juste que je n'aime pas te voir faire les mêmes bêtises que moi. J'aimerais que tu puisses apprendre de mes erreurs.

— Je ferai mes propres erreurs quoi qu'il arrive, Fab's. J'aimerais que tu le comprennes.

Il se retourne pour me faire face, l'air d'un voyou dans son sweat-shirt noir décoloré par les taches de javel. Qui est-ce qui fait sa lessive ? Ah, c'est vrai : c'est lui.

— Je ne suis pas un mauvais garçon. J'ai des notes acceptables. Je ne sèche que rarement les cours et j'ai de bons amis. Et oui. Je fume de temps en temps. Je me défonce et oublie mes problèmes un moment. C'est si terrible que ça ?

J'ai envie de répondre : « Oui ! Je veux que tu sois parfait, que tu te conduises bien et que tu n'aies

pas d'ennuis. Je ne veux pas que tu prennes des drogues, que tu fumes, que tu boives ou que tu embrasses des filles. Je veux que tu aies huit ans pour toujours. »

Mais je lui dis :

— On en discutera plus tard, d'accord ? Je devrais être là quand tu rentreras.

— De quoi est-ce que tu veux qu'on parle ? Tu t'es déjà fait ton avis. On va déménager sans maman, ça ne te plaît pas que je fume et tu penses que je pars en sucette. N'importe quoi !

Il quitte l'appartement sans un mot, claquant la porte derrière lui et je reste plantée là, tellement abasourdie que je garde la bouche ouverte.

Et merde !

J'ai mis les pieds dans le plat. Pourquoi est-ce que j'ai une telle propension à la confrontation ces derniers temps ? Quel est mon problème ?

Je suis prise de remords et je me laisse tomber lourdement sur le tabouret de bar grinçant. Jolie façon de gâcher une conversation. C'est clairement moi qui me comporte mal. Je n'arrête pas de provoquer des disputes avec les gens que j'aime. Ce n'est certainement pas la plus intelligente des stratégies.

Je passe les doigts sur les pétales doux d'une fleur. Elle est d'un jaune solaire, éclatant, à l'inverse de mon humeur.

Il suffit de me regarder : un homme laisse des fleurs sur le seuil de ma porte et je suis déprimée. C'est moi qui devrais m'excuser et c'est lui qui m'offre une preuve d'amour. Personne ne m'avait jamais offert de fleurs.

Jamais.

Je remarque une petite enveloppe vert pastel. Je la détache et l'ouvre d'une main tremblante.

« *Fable est :*

Fidèle

Audacieuse

Belle

Lumineuse

Exquise

Je suis désolé.

Drew »

Je laisse échapper un soupir mélancolique. Je crois qu'il essaie de me briser le cœur pour être celui qui le réparera. Il peut me tuer d'un seul mot.

Ou me remplir d'espoir. Je ne sais pas comment j'ai pu douter de lui un seul instant.

DREW

LORSQUE JE ME RÉVEILLE, J'AI LA MIGRAINE ET L'ESPRIT EMBRUMÉ. JE SUIS RESTÉ ALLONGÉ TOUTE LA NUIT dans mon lit, rejouant dans ma tête la conversation que j'ai eue avec Fable, incapable de discerner le moment exact où les choses se sont gâtées, mais comme je suis un raté de classe mondiale, ce devait être ma faute.

Je me suis finalement résolu à ne pas dormir et suis sorti du lit. J'ai mis quelques vêtements et me suis rendu au supermarché du coin. J'ai trouvé un superbe arrangement de fleurs sauvages et je l'ai acheté sans y réfléchir à deux fois. J'aurais peut-être dû lui acheter des roses, étant donné qu'elles sont deux fois plus chères et censément plus romantiques, mais elles ne m'ont pas semblé être le style de Fable.

J'ai dû travailler un peu plus sur le mot. Je voulais qu'il soit parfait. Pas question d'utiliser le mot « Marshmallow », elle m'aurait tué. J'aimerais qu'elle l'utilise de nouveau avec moi. La seule fois où elle l'a fait, j'ai presque tout fichu en l'air et j'ai failli ne pas être au rendez-vous.

Mais si elle utilise ce code secret une nouvelle fois, j'aimerais être témoin de sa surprise lorsque je volerai à son secours, si vite qu'elle en aura la tête qui tourne.

Au lieu de cela, j'ai écrit un petit poème en utilisant son nom pour l'acrostiche, un peu comme pour mon tatouage, sauf que celui-ci est plus simple, plus tendre et ne parle que d'elle.

Une fois rentré, je me suis effondré sur mon lit. Je me suis réveillé plusieurs heures plus tard avec une sensation de gueule de bois tandis que le soleil inondait ma chambre. J'ai l'impression que la journée touche déjà à sa fin et quand je regarde mon téléphone, je m'aperçois que c'est presque le cas.

Je remarque également que j'ai reçu un message émanant d'une certaine personne.

« *Drew est :*

Délicieux

Réel

Extrêmement sexy et

Waouh, qu'il est beau ! »

Mon cœur menace d'éclater. Elle m'a écrit un poème en réponse. Je n'arrive pas à y croire ! Je lui envoie un texto :

Tu as reçu mes fleurs, alors.

Elle réplique immédiatement :

J'ai adoré les fleurs. Merci.

Un sourire se dessine sur mon visage quand je lui réponds :

De rien. Est-ce que le petit mot t'a plu ?

J'ai adoré. Je crois que tu es un romantique refoulé.

Mon sourire s'élargit.

Seulement avec toi.

Elle n'écrit plus rien et je me demande si j'ai fait quelque chose de travers.

Puis, je m'énerve contre moi-même pour l'avoir pensé. Elle m'envoie enfin :

Qu'est-ce que tu fais ?

Je suis toujours au lit.

Je me fige. Est-ce que je peux lui dire ce dont j'ai envie ?

Et puis tant pis, je me lance !

Et je pense à toi.

J'envoie le message et sens mon cœur battre plus fort. J'espère qu'elle m'a pardonné. Je meurs d'envie de la voir.

Tu es nu ? Je crois que j'imagine assez bien la scène.

J'éclate de rire et réponds rapidement :

Tu veux que je me déshabille ? Tes désirs sont des ordres.

Je n'ai que mon jogging et je ne porte rien en dessous. À cette seule pensée, je suis sur le point d'éclater de rire.

J'ai également envie de lui suggérer une de ces sessions de sexe par téléphone interposé dont on a parlé il y a quelques jours, ce qui me sidère.

Mais avec Fable, je suis prêt à tout tenter ou presque.

Seulement si je suis nue avec toi.

Ces quelques mots s'affichent sur mon écran et mon pénis est aussi dur que l'acier. Cette fille me fait un effet...

Je me fige lorsque j'entends la sonnette de mon appartement. Qui cela peut-il bien être ? Je me dirige vers la porte et l'ouvre. Je me fige de surprise en découvrant Fable debout sur le seuil, le téléphone à la main. Un sourire malicieux se dessine sur ses lèvres et je l'observe.

Elle porte un short en coton rose vif et un tee-shirt noir à manches longues qui moule sa poitrine, la faisant paraître très imposante. Elle a les cheveux noués en une longue natte et des mèches de cheveux blonds effleurent ses joues. Elle ne porte pas de maquillage, à l'exception d'un peu de gloss qui fait briller ses lèvres. J'ai une irrésistible envie de les embrasser.

Elle est magnifique. Ce short devrait être interdit. C'est une arme de destruction massive. Je jure que si je continue à contempler ses jambes, je vais tomber dans les pommes.

— Je n'arrête pas de recevoir des messages complètement dingues d'un type que je ne connais pas.

Elle me montre son téléphone. Je lis le dernier message que je lui ai envoyé, ainsi que la réponse. Elle est tout aussi coupable.

— Il me dit qu'il veut se mettre nu avec moi.

Je m'appuie contre le chambranle. Si elle veut jouer à ça, elle va être servie. Ça peut rendre les choses plus intéressantes encore.

— Mmmmh, bizarre... Pourquoi est-ce que quelqu'un voudrait se mettre nu avec toi ?

Elle pose les mains sur ses hanches.

— Je ne sais pas. On dirait que toi, tu es presque nu.

Je baisse les yeux et me gratte la poitrine. Je peux sentir son regard sur moi et je lève la tête, l'observant avec la même intensité que quelques instants auparavant.

— Je présume que tu as accepté mes excuses.

L'expression de son visage change immédiatement. Ses jolis yeux verts se plissent et sa bouche se détend.

— C'est moi qui devrais m'excuser. J'ai l'impression que j'ai cherché des poux à tout le monde ces derniers temps.

Je la prends par la main et l'attire à l'intérieur, fermant la porte derrière elle. Sans lui donner le temps de réfléchir ou de s'échapper, je la plaque contre la porte, les mains sur sa taille. Sa peau est chaude. Je peux sentir la chaleur à travers son tee-shirt et j'ai envie d'elle.

Sous moi, sur moi, avec moi. Pour toujours.

— Avec qui est-ce que tu t'es disputée ?

Je glisse les doigts sous son tee-shirt pour toucher sa peau douce.

— Avec mon frère.

Elle laisse échapper un soupir tremblant.

— Je suis désolée qu'on se soit disputés hier soir, Drew.

J'aime sa manière d'aller toujours droit au but. Il n'y a jamais de malentendus ou de rancune entre nous. On se dispute, on se met au défi, on s'excuse et on passe à autre chose.

— Je suis désolé aussi.

Je me penche et respire le subtil parfum de son shampoing. Elle sent si bon. J'aime tous les parfums qui émanent d'elle. Je la tiens dans mes bras. Elle est chaude, parfumée et douce. Elle a les seins contre mon torse nu, les bras lâchement enroulés autour de ma taille.

— Tu veux qu'on fasse l'amour pour se réconcilier ?

Elle émet un petit rire juste avant que je dépose un millier de baisers sur son cou fin. Son rire se transforme instantanément en un gémissement langoureux et elle laisse remonter sa main le long de

mon dos, ses ongles griffant légèrement ma peau.

— J'adorerais ça.

Avant qu'elle puisse ajouter quoi que ce soit, je l'embrasse à pleine bouche. Je meurs d'envie de sentir sa langue. Je l'embrasse avidement, la maintenant immobile en prenant sa tête dans ma main, les doigts dans ses cheveux, défaisant sa natte. Elle gémit contre ma bouche, ses mains plongeant sous la ceinture élastique de mon pantalon et j'entends son gémissement de plaisir lorsqu'elle s'aperçoit que je n'ai rien en dessous.

— Tu es un vilain garçon, me susurre-t-elle à l'oreille.

Elle donne un petit coup de langue sur ma lèvre inférieure en faisant descendre mon pantalon jusqu'à mes chevilles. Je l'enlève complètement et m'en débarrasse d'un coup de pied, ma langue explorant lentement sa bouche.

Aucune des personnes que je connais ne me qualifierait de « vilain garçon ». Je laisse cette image aux autres, me félicitant d'être le bon garçon. Les filles préfèrent les mauvais garçons, alors je me suis gardé d'en être un.

De plus, je n'ai jamais aimé me sentir du côté obscur. Le fait que je souffre d'une telle culpabilité n'y est pas étranger.

Fable me donne envie d'être un vilain garçon pour elle, ne serait-ce que pour l'entendre le dire une nouvelle fois. Le plaisir dans sa voix était indéniable. Je pense qu'elle aime me corrompre.

La bouche toujours contre la sienne, je pose les mains sur ses fesses et la soulève. Elle enroule ses jambes autour de mes hanches, me serrant comme un étau, et la chaleur de son bas-ventre brûle mon sexe à travers le fin tissu de son short. Je le lui retire en la relâchant brièvement, ainsi que sa culotte en dentelle, avec son aide.

Je suis plein de regrets en voyant le délicat morceau de tissu tomber sur le sol. Il faut que je m'attarde sur cette jolie culotte en dentelle la prochaine fois. Je suis trop impatient, trop exalté par l'excitation du moment pour aller lentement. J'ai besoin d'être en elle, maintenant.

— Drew.

Elle prononce mon nom dans un halètement tandis que je la soulève de nouveau, ses jambes s'enroulant autour de mes hanches, ses chevilles s'enfonçant dans mes fesses.

— Je veux te sentir.

— Tu me sens déjà comme ça, ma belle.

Et je la sens aussi. Elle est si lisse et si chaude. Mon membre est raide, gorgé de désir, tout comme j'ai un désir irrépressible de me perdre en elle, de lui faire l'amour jusqu'à ce que ma vue se trouble et que je jouisse si fort que je sois incapable de penser.

— Je veux dire... Oh ! Je n'arrive pas à réfléchir quand tu fais ça, murmure-t-elle, la voix tremblante tandis que je me balance contre elle lentement. Je prends la pilule, Drew.

— C'est génial.

On ne peut pas se permettre d'avoir un bébé. On a déjà du mal à se gérer mutuellement, alors avec un enfant...

Elle me tire légèrement les cheveux pour attirer mon attention.

— Je veux dire : je veux que tu me pénètres sans barrière, sans préservatif.

Je la regarde dans les yeux, le souffle court, la sueur perlant sur ma peau. Et je ne l'ai pas encore pénétrée. Je suis tellement excité, tellement prêt à faire ce qu'elle me demande que je n'y réfléchis pas à deux fois. J'y adhère sans réserve.

En m’immisçant en elle, je dis :

— Ça m’a l’air d’être une très bonne idée... Merde, pardon !

En fermant les yeux, j’ai appuyé mon front contre le sien et j’ai entendu l’impact de sa tête contre la porte. Mais elle n’a pas l’air d’avoir mal. J’ai plutôt l’impression qu’elle est submergée par les sensations, comme moi.

Sans le préservatif, dans la chaleur douillette de son entrejambe, les sensations sont bien plus intenses. Je pourrais me laisser aller contre elle et jouir avec plus de force que jamais.

Au lieu de cela, je prends une profonde inspiration et me tiens parfaitement immobile. Elle est si étroite, si chaude et elle glisse contre moi, m’arrachant un grognement. Je me serre contre ses hanches pour l’empêcher de bouger davantage.

— Qu’est-ce qui ne va pas ?

Elle a l’air troublée.

J’ouvre les yeux et croise son regard.

— Si tu bouges encore comme ça, c’est fini.

— Si je bouge comment ?

— Si tu bouges, c’est tout.

Elle donne encore un petit coup de hanche, ses jambes se resserrant autour de moi, m’envoyant plus profond et je grogne de nouveau, détachant mon front du sien pour la presser contre la porte.

— Je ne vais pas tenir.

— Pourquoi ?

Elle passe les mains dans mes cheveux, ses ongles griffant légèrement mon cuir chevelu, et je frissonne.

— Je vais jouir tellement vite que je vais avoir honte.

Elle glisse lentement de haut en bas, me chevauchant aussi fort qu’elle peut.

— Je veux que tu jouisses vite. Je veux te voir perdre le contrôle. Je trouve ça...

Elle pose sa bouche contre mon oreille et pousse un soupir haletant.

— Complètement irrésistible.

Je souris en dépit de mon agonie et lève la tête pour la regarder. Elle est en train de citer son poème et je l’aime plus encore pour ça.

— On vient de commencer. Et toi, alors ?

— Jouis pour moi, Drew.

Elle se frotte contre moi à présent et j’en fais autant, comme si j’avais perdu le contrôle de moi-même.

— On a beaucoup de temps pour recommencer cet après-midi.

— Tu as raison.

En ce moment, j’acquiescerais à n’importe quoi. La sensation de son corps enroulé autour du mien est fantastique. Elle porte encore son tee-shirt et son soutien-gorge, alors que le bas de son corps est complètement nu.

Rectifiant mon oubli, je soulève son tee-shirt, dévoilant un soutien-gorge en dentelle blanche qui laisse entrevoir ses tétons roses et durcis, et je gémiss. Je vais perdre le contrôle. Je passe la main sur le bord de son soutien-gorge et sens sa peau douce frémir à mon contact.

Elle me murmure à l’oreille :

— Je t’aime, Drew.

Je la regarde, fasciné par l'expression de son visage. Elle a les yeux fermés et mord sa lèvre inférieure tandis que je continue de la toucher et qu'elle poursuit ses mouvements de va-et-vient, et je me sens complètement submergé.

Juste avant de l'embrasser, je murmure contre ses lèvres gonflées :

— Je t'aime aussi.

Je glisse ma langue dans sa bouche tandis que je pénètre en elle. Je recommence, essayant de lui transmettre les sensations, l'amour et le désir que je ressens pour elle.

Un petit cri m'indique qu'elle est plus proche de l'orgasme que je ne pensais et j'accélère la cadence. Je jouis en elle après quelques secondes. Elle jouit aussi, prise de convulsions, son sexe contracté autour de mon pénis. Je la regarde, enivré par la rougeur de son teint, ses gémissements, la douceur de sa peau, son odeur.

La serrant plus fort, je passe la main dans ses cheveux emmêlés et caresse sa tête pendant que nous reprenons notre souffle. Elle est tout pour moi en cet instant et je ne veux jamais la lâcher.

Bats-toi pour les choses que tu aimes, même si ça signifie que tu te dresses seul face à l'adversité.

Anonyme

DREW

JE SUIS RÉVEILLÉ PAR LA SONNERIE ENTÊTANTE DE MON TÉLÉPHONE. JE ME REDRESSE ET BAISSÉ LES YEUX pour découvrir Fable, pelotonnée contre moi. Sa peau est tiède, elle est nue et dort d'un profond sommeil. Elle a le bras posé sur mon ventre, la joue contre ma poitrine et quelques mèches de ses cheveux chatouillent mon visage. Je n'ai aucune envie de répondre au téléphone. Qui que ce soit, cet appel peut attendre.

La fille de mes rêves est assoupie sur moi. Pourquoi est-ce que je voudrais rompre le charme de ce moment ? La sonnerie s'arrête pour recommencer aussitôt et je tends le bras, attrapant le téléphone posé sur ma table de nuit pour regarder qui m'appelle.

Le mot « papa » clignote sur l'écran et je réponds en essayant de ne pas parler fort pour ne pas déranger Fable.

— Salut.

— Tu peux parler ?

Il a l'air hors de lui, bouleversé et paniqué.

— Bien sûr. Attends une minute.

Je me dégage de l'étreinte de Fable et elle marmonne quelques mots dans son sommeil lorsque je glisse hors du lit en silence. J'attrape mon pantalon de jogging et l'enfile avant de me diriger vers le salon.

Une fois sorti de la chambre, je demande :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il reprend son souffle avant de me déclarer :

— Adèle m'a trompé. Je le sais. J'en ai la preuve. C'est terminé entre nous, fini. Je ne vais pas supporter ses mensonges plus longtemps.

Je me laisse tomber sur le canapé, glacé par ses propos.

— Quel genre de preuve ?

— Je l'ai suivie. Elle s'est rendue au *Country Club* hier en me disant qu'elle allait prendre un cours de golf. Et c'était une belle leçon, en effet.

Prenant un ton indigné, il s'exclame :

— Elle a retrouvé son golfeur professionnel, l'a attiré dans une salle privée et est restée avec lui dans la pièce pendant des heures. Des heures ! Puis ils sont enfin sortis, il avait un grand sourire idiot sur le visage et elle avait l'air de s'être fait sauter.

Il grogne.

— Je me suis approché d'eux pour leur demander des explications.

— Oh, papa !

Je souffre pour lui. J'imagine sa douleur, l'humiliation qu'il a dû ressentir. Et pour qu'il aille parler à Adèle et à son mignon, il devait être enragé.

— Elle a perdu la tête, fiston. Elle était complètement folle. Elle pleurait. Elle est devenue hystérique et elle a tout nié en bloc. Ce ne sont que des mensonges.

— Où est-ce que tu es en ce moment ?

— À la maison. Je l'ai fichue dehors. J'ai quitté le *Country Club*, je me suis précipité à la maison et j'ai jeté toutes ses affaires sur la pelouse. Elle m'a suivi, a piqué une crise devant la maison et m'a juré qu'elle allait appeler les flics. Alors je l'ai fait pour elle.

Je ferme les yeux et me passe la main sur le visage. Le mariage de mon père s'est terminé en véritable désastre.

— Tu as appelé les flics ?

— Oui. Et je leur ai demandé de l'escorter hors de la propriété, étant donné qu'elle ne voulait pas partir. Sachant qu'il n'y a que mon nom sur l'hypothèque, je pense que j'en ai légalement le droit, même si on est mariés. Je n'en sais rien.

Il marque une pause.

— J'ai vu mon avocat aujourd'hui et on a relancé la procédure de divorce. Les papiers sont en train d'être établis. Elle ne devrait pas tarder à les recevoir. C'est fini, j'en ai assez.

— Vraiment fini ?

J'essaie de garder un ton indifférent, mais j'ai du mal à cacher mes doutes. Je n'y crois pas, c'est plus fort que moi.

— Vraiment. Cette fois, je ne reviendrai pas sur ma décision, je suis très sérieux. Elle m'a fait du tort. Il n'y a aucun moyen de réparer ça. Je ne peux pas lui faire confiance. J'en ai assez.

S'il savait ce qui est arrivé entre Adèle et moi, il en aurait probablement assez de moi aussi. Je ne supporte pas cette idée. À part Fable, il est tout ce que j'ai.

— Est-ce qu'elle est revenue t'ennuyer depuis hier ?

— Non, elle n'a pas donné signe de vie. J'imagine qu'elle est chez son golfeur à la noix. Elle va constater par elle-même que la vie avec un gamin qui a un travail de merde est assez inconfortable. Elle va se rendre compte qu'il ne valait pas la peine de foutre en l'air notre mariage.

L'amertume dans la voix de mon père m'attriste. Je ne crois pas l'avoir déjà entendu aussi furieux. Je lui propose :

— Si tu as besoin de prendre du recul, tu peux venir t'installer chez moi. J'ai une chambre d'ami. Ou tu peux prendre une chambre d'hôtel et t'aérer l'esprit ; ce sera l'occasion de passer du temps ensemble.

Fable ne sera probablement pas ravie. Elle n'aime pas beaucoup mon père. Mais je m'en inquiéterai plus tard. Il faut que je l'aide. Il n'est pas lui-même. La colère le met dans un état second.

Il me rétorque d'un ton décidé :

— J'apprécie ton offre, mais il n'est pas question que je quitte la maison. Sinon, elle risque de déménager son joli petit cul ici et ne plus jamais partir. Puis elle me fera un procès en utilisant le droit au logement ou quelque chose dans le genre. Je ne peux pas le permettre. Je reste ici.

Je réprime le soupir de soulagement que j'ai manqué de laisser échapper.

— Eh bien, sache que cette offre reste valable.

— Merci, fiston. J'apprécie, vraiment. Je n'arrive pas à croire...

Sa voix se mue en un soupir tremblant. J'espère qu'il n'est pas en train de pleurer.

— Je n'arrive pas à croire qu'elle me fasse ça. Après tout ce qu'on a traversé, tout ce qu'on a partagé, je n'en reviens pas qu'elle me fasse subir ça.

Je n'ai rien à répliquer. Je ne peux pas le consoler. Je veux qu'il se tienne aussi loin que possible d'Adèle. Mais il est amoureux d'elle. Pour je ne sais quelle raison, il l'aime et à présent, il souffre

de sa trahison.

Imaginez un peu s'il découvrirait ce que je lui ai fait. Je pense à Vanessa. Je ne suis toujours pas certain de connaître la vérité. Pas question pour moi d'aller voir Adèle pour exiger qu'elle avoue. Elle me dirait une chose et une autre à mon père.

C'est une salope malade et tordue.

Je discute encore quelques minutes avec mon père et je le laisse vider son sac et me raconter comme elle l'a trahi, en l'écoutant et lui répondant par onomatopées. Il n'arrive pas à s'arrêter. Il s'est mis à tourner en boucle, répétant les mêmes choses à plusieurs reprises, la voix pleine de feu, submergé par une colère et une tristesse si intenses que je les sens me recouvrir aussi comme une chape de plomb.

Puis je lève les yeux et aperçois Fable, debout dans le couloir, les cheveux en bataille et le corps nu enveloppé dans ma couette bleu marine. Elle a l'air hésitante.

— Papa, il faut que je te laisse. N'hésite pas à rappeler si besoin.

Avant même qu'il puisse réagir, je raccroche et me dirige vers elle, la prenant dans mes bras et l'attirant vers moi. La couette épaisse m'empêche de la tenir trop près.

— Eh ! Tu es réveillée !

— Je me suis réveillée quand tu t'es glissé hors du lit.

Elle pose ses mains sur ma poitrine nue et se met à caresser ma peau.

— Est-ce que tout va bien ?

— Oui.

J'aimerais qu'elle lâche la couette pour pouvoir vraiment la toucher.

— C'était mon père. Je crois que le divorce est de nouveau d'actualité.

Sa main se fige.

— C'est une bonne chose, non ?

— Oui. Je veux qu'elle sorte de nos vies pour de bon. Mais il a beaucoup hésité. Je ne sais pas si je le crois.

Elle me demande :

— Qu'est-ce qui s'est passé, pour qu'il ait de nouveau envie de divorcer ?

— Il l'a surprise en train de le tromper. En fait, il l'a suivie et l'a observée pendant qu'elle se tapait un mec, puis il l'a abordée pour demander des explications.

Mon père se comporte comme un possédé, mais j'imagine que quand la personne que vous aimez vous fait souffrir à ce point-là, vous pouvez faire des choses un peu dingues.

— Oh ! Ça a l'air affreux !

— Je sais. Mon père est bouleversé.

Je lisse ses cheveux avec ma main, essayant de discipliner les mèches rebelles. J'ai désespérément envie de changer de sujet de conversation.

— Ma couette te va bien.

Fable lève les yeux au ciel, mais ses joues prennent une jolie teinte rosée.

— Je crois qu'à tes yeux, tout me va bien.

— Tu as raison.

Si je pouvais, je mettrais de côté mes problèmes et me perdrais en elle. Elle est la seule chose qui me donne un sentiment de normalité dans mon entourage.

Elle ajoute d'une petite voix :

— Il faut que j’y aille. J’ai promis à Owen que je serais à la maison quand il rentrerait du collège. De plus, je sors avec Jen ce soir et il faut que je me prépare.

Un éclair de jalousie me transperce, mais je me maîtrise. Je suis ridicule. Je me fais l’effet d’être un abruti macho qui ne veut jamais quitter des yeux la femme qu’il aime et ce n’est pas cool. Je lui fais confiance.

C’est juste que je ne fais pas confiance aux autres mecs. Il n’y a qu’à la regarder : elle est belle et elle est à moi. Une seule erreur de ma part et je pourrais la perdre. Je n’ai qu’à me remémorer ce qui s’est passé la veille au soir.

Je chasse ce pénible souvenir. Il est inutile de ruminer mes erreurs.

— OK.

Je lui donne un baiser sur le bout du nez.

— Comment est-ce que tu es venue jusqu’ici ?

Elle hausse les épaules et un petit sourire se forme sur ses lèvres.

— Jen est passée me prendre à mon appartement plus tôt dans la journée pour que je puisse aller chercher ma paie au restaurant. Une fois là-bas, j’ai couru jusqu’ici.

— Tu as couru jusqu’ici ?

Je n’avais pas la moindre idée qu’elle en était capable. Même si elle possède indéniablement un corps incroyable, elle ne m’avait jamais dit qu’elle aimait courir.

Bien sûr, il y a beaucoup de choses que j’ignore à son sujet. Elle reste pour moi un mystère, que j’ai envie d’examiner et de disséquer pour en apprendre tous les secrets un à un.

— Oui.

Elle se penche et presse ses lèvres au milieu de ma poitrine. J’ai un pincement au cœur, comme si elle l’avait embrassé.

— J’ai toutes sortes de talents cachés.

— Je n’en doute pas.

Je suis fasciné par la manière dont elle me touche. C’est si facile, comme si on avait passé notre vie ensemble. Elle s’écarte de moi en riant et se dirige vers ma chambre.

— Si tu as de la chance, je t’en montrerai peut-être quelques-uns plus tard dans la soirée, lance-t-elle par-dessus son épaule.

Je fronce les sourcils.

— De quoi est-ce que tu veux parler ?

Elle rit de plus belle. La musique de son rire m’enveloppe, m’emplissant de bonheur.

— Tu verras bien.

Des heures plus tard, je me demande toujours ce qu’elle a voulu dire.

FABLE

JE ME SENS BIEN, MIEUX QUE JE NE ME SUIS SENTIE DEPUIS DES ANNÉES. JEN ET MOI SOMMES SORTIES POUR dîner dans un nouveau restaurant du centre-ville où on sert les meilleurs hors-d'œuvre que j'aie mangés de ma vie. On a dégusté ce délicieux repas dans la joie et la bonne humeur en plaisantant sur le fait que Colin nous tuerait s'il nous trouvait ici.

On a joué les conspiratrices et c'était amusant. Les seuls moments où je me suis jamais sentie faire partie d'une équipe, c'est quand je suis avec Owen, et parfois avec Drew. Ma relation avec celui-ci est si nouvelle, si fragile, que j'ai parfois peur de trop le pousser.

Ce soir, j'ai l'intention de le pousser davantage. Je me sens libre.

— Alors, dis-m'en plus sur ton beau mâle.

Jen a le regard pétillant. On est dans l'un des lieux les plus prisés par les étudiants. Il est réparti sur deux étages. Au rez-de-chaussée, on trouve un restaurant décontracté qui sert des hamburgers et le premier étage abrite un énorme bar et une piste de danse. À mon grand dam, ils ne laissent monter personne ayant moins de vingt et un ans. Je me dandine littéralement sur mon siège, et les basses sourdes provenant de la salle à l'étage résonnent dans tout mon corps.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Je suis délibérément pudique. J'agite ma paille dans mon verre de soda. J'aimerais quelque chose de plus fort. Jen est légèrement éméchée : je le vois à la rougeur de son visage et à la lumière qui danse dans ses yeux. Je suis à six mois de mon vingt et unième anniversaire et même si je ne suis pas une adepte des fêtes ou des soirées arrosées, j'aimerais bien pouvoir consommer un peu d'alcool quand j'en ai envie.

— Comment est-ce que vous vous êtes rencontrés ?

Cette question, pourtant si simple, appelle une réponse compliquée.

— C'est difficile à expliquer.

— Il est splendide, tu sais. Et il est célèbre, espèce de petite cachottière. Tu m'as dit que je ne le connaissais pas. Tout le monde en ville connaît Drew Callahan.

Jen avale une gorgée de sa boisson, un sourire moqueur sur le visage.

— Est-ce qu'il est bon au lit ?

Jen est un peu éméchée et pose toutes sortes de questions déplacées. Je ne sais même pas quoi répondre à ça. J'ai l'habitude que les filles m'accusent de leur voler leur petit ami et non qu'elles me demandent si le mien est doué au lit.

— Tes joues sont toutes rouges. J'imagine qu'il doit être incroyable.

Jen secoue la tête, l'air mélancolique.

— Le sexe me manque.

Je suis prise au dépourvu. J'étais certaine qu'elle et Colin jouaient à la bête à deux dos, pour

reprendre l'expression chère à mon frère.

— J'en conclus que tu ne couches avec personne en ce moment.

— Non, déclare Jen en secouant la tête. Je sais ce que tu penses : tu croyais que j'étais avec Colin.

Je me tais. Je ne veux pas exprimer mes soupçons à voix haute.

— Eh bien, ce n'est pas le cas. C'est juste un ami.

Elle jette un regard autour d'elle, comme pour s'assurer que personne ne se cache derrière elle pour nous écouter.

— Si je te confie un secret, tu me promets de le garder pour toi ?

— Bien sûr.

J'ai l'impression de porter un panneau autour de mon cou qui dirait : « experte en confidences ».

Jen se penche au-dessus de la table et prend un air sinistre en baissant la voix.

— Colin était le meilleur ami de mon grand frère.

Je fronce les sourcils.

— « Était » ?

Une expression de douleur passe sur son visage.

— Mon frère est mort en Irak.

— Oh !

Je tends le bras et serre sa main dans la mienne.

— Je suis désolée.

Elle hausse les épaules, une expression de douleur dans le regard.

— C'était il y a quelques années et tout le monde était dévasté, surtout Colin. La mort de Danny a mis ma famille sens dessus dessous. On s'est tous éloignés et j'ai fini par m'enfuir. Je ne pouvais pas rentrer à la maison. Je ne pouvais pas rester là-bas, avec toute cette douleur et tout ce malheur qui m'entourait. Alors j'ai fini ici. J'ai accepté des petits jobs à droite, à gauche en essayant de garder la tête hors de l'eau.

Ça me rappelle quelqu'un. Je me sens moins seule. Je suis reconnaissante d'avoir Owen, et même ma mère. Elle est horrible, mais elle ne nous a pas entièrement abandonnés.

— Un soir, il y a quelques mois, je travaillais et Colin a surgi de nulle part. Il m'a dit qu'il me cherchait et qu'il avait un travail pour moi et un endroit où vivre si je voulais. Je pensais qu'il travaillait au *District*, qu'il était le gérant ou quelque chose comme ça. Quand j'ai compris qu'il était propriétaire, qu'il possédait plusieurs restaurants et qu'il était riche, je n'en croyais pas mes yeux. Il a si bien réussi dans la vie...

Le regard rêveur de Jen ne me laisse aucun doute.

Elle a un énorme béguin pour le meilleur ami de son frère mort. Je le savais ! Je n'avais pas conscience qu'ils se connaissaient auparavant, c'est tout. Et le lien qui les unit est puissant et remonte à loin.

Je lui demande d'une voix calme :

— Est-ce que tu es amoureuse de lui ?

— Quoi ?! Non !

Jen secoue la tête en essayant de ne rien laisser paraître.

Mais je sais reconnaître un mensonge.

Elle ajoute d'une voix insistante en me regardant dans les yeux :

— Il est comme ma famille, comme un nouveau grand frère. Ne le dis à personne, d'accord ? Je ne

veux pas que les filles au restaurant le sachent. De plus, Colin ne veut pas que ça se sache non plus. Il ne veut pas avoir l'air de faire du favoritisme.

— Mais tu vis avec lui et tout le monde le sait.

— Il a déjà fait ça, avant : permettre à ses employées d'habiter chez lui.

Elle hausse les épaules.

— Il veut simplement s'assurer que tout le monde va bien et a un toit. Il m'a posé des questions sur toi. Il voulait être certain que tu ne vivais pas dans un trou.

— Il sait où je vis.

Je lui raconte l'histoire du texto et la fois où il est passé à mon appartement pour me déposer en voiture au restaurant.

— Tu vois comme il est attentionné ? Il voulait simplement t'aider.

J'en est tellement éprise de Colin qu'à ses yeux, il est incapable de faire du mal. Je me suis toujours demandé quelles étaient ses intentions à mon égard. Il ne s'est jamais montré particulièrement louche, mais il est très attentionné, bien plus qu'aucun des autres patrons que j'ai eus.

Mais Jen a peut-être raison. Peut-être qu'il garde un œil sur les gens pour lesquels il s'inquiète. Je ne peux pas lui en vouloir. Il se comporte comme une sorte de grand frère protecteur.

— Mais assez parlé de moi. Parle-moi de toi et de ton petit ami sexy.

J'en lève son verre et avale une gorgée en reprenant un air dégagé.

— Je suis surprise qu'il t'ait laissée t'échapper ce soir.

— Je mérite bien une soirée entre filles, tu ne crois pas ?

— Bien sûr que si, moi aussi. Comme n'importe quelle fille.

J'en souris alors que le tempo de la musique accélère, ce qui me pousse à me dandiner de nouveau sur mon siège.

— Est-ce que je t'ai dit que je connaissais le videur, là-bas ?

— Non. C'est vrai ?

J'arrête de danser sur mon siège.

— Tu crois qu'il me laisserait monter ?

— Du moment que tu promets de ne rien commander au bar, je pense que je pourrais le convaincre.

J'en rit en me voyant battre des mains d'excitation.

— Je ne pensais pas que tu aimais danser, Fable.

— J'adore ça.

C'est simplement que j'en ai rarement l'occasion. Quand est-ce que je trouverais le temps de sortir en boîte ? Avec qui ?

— Je travaille beaucoup, alors je ne sors pas souvent.

— Bon, eh bien, laisse-moi user de mes charmes. Je t'emmène en haut. On va s'amuser.

J'en sort son téléphone de sa poche et envoie un texto, probablement au videur qui se trouve en haut des escaliers. Je parcours la pièce du regard, impatiente de découvrir son plan. Elle est tellement gentille, facile à vivre et amusante. Je suis contente d'avoir accepté de sortir avec elle ce soir.

J'avais besoin de goûter à la liberté, à son amitié.

Je m'aperçois que Jen pianote toujours sur son clavier et sors mon téléphone pour envoyer un texto à Drew. Il répond quelques secondes plus tard :

Tu t'amuses bien ?

Autant que possible sans toi.

C'est en quelque sorte la vérité et soudain, il me manque.

Arrête ton char.

Je souris et tape une question :

Tu aimes danser ?

Pas vraiment.

Je ris sous cape. Je ne suis pas étonnée. Il n'a pas l'air du genre danseur.

Interrompant ma rêverie à propos de Drew, Jen déclare :

— Le videur peut nous faire entrer.

Je lève les yeux de mon téléphone et lui décoche un grand sourire.

— Tu plaisantes !

— Non. Mais il faut qu'on monte maintenant, avant que la piste ne soit bondée et qu'ils

commencent à refuser des gens.

Jen désigne la main dans laquelle je tiens mon téléphone d'un geste de la tête.

— Tu envoies des textos à ton beau mâle.

Pourquoi est-ce que tout le monde donne des surnoms à Drew ? Owen l'appelle « Don Juan ».

Pour Jen, c'est le « beau mâle ». Je devrais l'appeler « mon petit Drew », lui donner un petit nom idiot juste pour moi. Il en serait probablement mortifié.

Je hausse les épaules et réplique :

— Peut-être bien.

Elle me sourit.

— Tu devrais lui dire de venir te chercher.

— Et toi ?

Jen hausse les épaules.

— Je vais passer au restaurant avant de rentrer. Colin vient de m'envoyer un message.

Je vois. Colin claque des doigts et Jen accourt. Je peux le comprendre.

Je reporte mon attention sur le téléphone et tape un rapide message pour mon beau mâle.

Tu devrais venir et me regarder danser.

Où est-ce que tu es ?

Je le lui dis et termine en demandant :

Tu veux savoir ce que je porte pour pouvoir me trouver plus facilement ?

Il répond immédiatement :

Mon bébé, je pourrais te trouver n'importe où.

Je souris jusqu'aux oreilles, à tel point que j'en ai des crampes. Je range mon téléphone dans la poche avant de mon jean et adresse un sourire à Jen.

— On monte ?

Un véritable amant, c'est un homme qui peut vous faire frémir en vous embrassant sur le front, en vous faisant un sourire ou simplement en regardant dans le vide.

Marilyn Monroe

FABLE

LA PIÈCE EST PETITE, SOMBRE ET PLEINE À CRAQUER. JE PEUX À PEINE BOUGER, MAIS JE M'EN FICHE. J'AI les bras levés au-dessus de la tête, les mains en l'air et les spots situés au-dessus de nous clignent au rythme de la musique. Je danse à m'en donner le tournis, les cheveux maculés de sueur et j'ai mal aux jambes.

C'est une soirée géniale. Je suis ravie de m'amuser autant. Je me sens extrêmement bien.

Jen danse avec moi et elle est étonnamment douée. Elle a le rythme dans la peau, ce qui me pousse à me surpasser. Plus tôt, un groupe de mecs s'est installé autour de nous en essayant de nous forcer à danser avec eux, mais on s'est tournées l'une vers l'autre, comme si on sortait ensemble. On voulait les décourager toutes les deux. On est sur la même longueur d'onde, heureusement.

On a dansé ensemble, en se cognant et en se frottant un peu l'une contre l'autre parce qu'elle est éméchée et moi aussi, même si je n'ai rien bu. Pour une fois dans ma vie, tout a l'air de fonctionner. C'est comme si aucun obstacle ne se dressait devant moi.

Je suis redevenue un véritable cliché. Mais cette fois, l'image est plutôt positive. Je pourrais me mettre à chanter des tubes ringards des années 1980 parce que j'ai l'impression que je vis une nuit magique...

Les types ont reculé pour former un demi-cercle autour de Jen et moi. Ils crient et nous encouragent en se comportant comme des pervers. On leur donne de l'entrain en agitant les hanches et en bombant la poitrine. Je ne porte même pas de vêtements sexy. J'ai opté pour une tenue décontractée avec mon jean, une chemise à carreaux que j'ai achetée en soldes chez Target et un débardeur blanc en dessous.

J'imagine que j'ai choisi un style décontracté, parce que je n'ai personne à impressionner. À l'origine, mon petit ami ne devait pas nous retrouver ici.

Il n'est toujours pas arrivé.

Une autre chanson commence, plus lente, et la piste semble se vider d'un seul coup. Je lance à Jen un regard entendu et on quitte également la piste pour se diriger vers le bar. Jen fend la foule et parvient immédiatement à attirer l'attention du barman pour commander deux verres d'eau glacée.

Quand elle me tend enfin le verre, je l'avale d'un trait et l'eau froide apaise ma gorge asséchée. Les lumières sont tamisées et quelques couples dansent des slows. La plupart d'entre eux bougent à peine, se contentant de faire basculer leur poids d'un pied sur l'autre, plus occupés à se peloter qu'à danser.

Je suis soulagée de faire une pause, mais Drew me manque. En voyant les couples qui dansent sur la piste, j'éprouve le besoin de le serrer contre moi. On danse depuis plus d'une heure. Je pensais qu'il nous aurait rejointes à cette heure-ci. Qu'est-ce qu'il fabrique ?

— Il faut que j'y aille bientôt.

Jen repousse les boucles humides qui lui tombent sur le front.

— Ton petit ami vient te chercher ou pas ?

— Je pensais que oui.

Je parcours la salle du regard, mais je ne discerne rien. Il fait trop sombre.

— Hum.

Elle avale une petite gorgée d'eau.

— Pas question de te laisser ici toute seule à l'attendre. Je peux te ramener chez toi.

— Tu n'es pas obligée...

Elle m'interrompt :

— C'est moi qui suis passée te prendre, je peux te ramener. Ne t'inquiète pas.

— Cool. Merci.

Je hoche la tête, les épaules raides. Je refuse d'être déçue. Et je ne vais pas lui envoyer de texto. Il sait parfaitement où je suis, alors qu'est-ce qui lui prend si longtemps ?

Peut-être que son père l'a appelé de nouveau et qu'il avait besoin de parler. Peut-être qu'il a du mal à supporter l'angoisse de son père à l'idée du divorce et que je suis égoïste de me demander ce qu'il fait. Peut-être...

Coupant court à mon flot de pensées, Jen déclare :

— Je finis mon verre et je serai prête à partir.

— OK.

J'avale les dernières gouttes d'eau glacée et pose le verre sur une table voisine, sans un regard pour les filles assises autour qui me lancent un regard mauvais. C'était probablement grossier de faire ce que j'ai fait, mais je m'en fiche royalement. Je suis d'humeur boudeuse.

Elles murmurent bruyamment, probablement en train de se plaindre de mon attitude dans l'espoir d'attirer mon attention, mais je passe outre. Je ne vais pas supporter les bassesses de petites pestes ce soir.

La chanson se termine et les spots se rallument, baignant de lumière la piste de danse. L'une des chansons les plus populaires du moment résonne dans les enceintes et tout le monde se dirige sur la piste, y compris Jen et moi, prises dans le mouvement de foule.

Elle me crie :

— Encore une danse !

J'acquiesce d'un signe de tête.

Les filles insultantes dansent à côté de nous en nous lançant des regards grossiers et je leur tourne le dos, faisant tout mon possible pour profiter de cette dernière chanson. J'ai les nerfs en pelote. Elles sont en train de me gâcher la soirée et j'aurais dû insister pour qu'on s'en aille avant le début de la chanson.

Mais Jen se laisse entraîner par la musique. Un énorme sourire lui barre le visage et elle lève les bras et « *waves her hands in the air like she just don't care, yo* »¹.

Je souris à ma plaisanterie et lève les bras en l'air pour l'imiter. Je me laisse lentement envahir par la musique, jusqu'à ce que je ne puisse plus sentir que la vibration des basses et les paroles émouvantes qui m'envahissent l'esprit. Je suis sur le point de me lâcher complètement sur le refrain quand j'entends l'une des filles désagréables pousser un petit cri derrière moi.

— C'est pas vrai ! C'est Drew Callahan ?

Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule et je l'aperçois, debout de l'autre côté de la salle, près de la porte, comme s'il venait d'entrer. Il plisse les yeux en parcourant la pièce du regard, cherchant sans doute à me repérer et j'en frémis de désir. Il a l'air mignon comme tout dans sa chemise blanche à manches longues et à col boutonné, les manches relevées pour dévoiler ses avant-bras musclés. Le jean qu'il porte moule ses cuisses d'athlète. Ses cheveux tombent devant ses yeux et

il les repousse, secouant la tête d'un air agacé.

Je pince les lèvres. J'ai envie de soupirer comme une écolière devant son premier béguin. Il est tellement beau que j'ai du mal à le supporter. Il ne m'a toujours pas repérée. En fait, il a l'air extrêmement agacé tandis qu'il se fraie un chemin à travers la foule, le regard en alerte. Une sensation de chaleur me parcourt le corps et je continue de danser, sans parvenir à faire abstraction des filles qui observent Drew en se répandant en compliments.

— Il ne sort jamais, dit l'une des filles. Il est tellement beau que ça me fait mal de le regarder.

Je suis tentée de me retourner pour lui arracher les yeux, mais je me retiens. Après tout, c'est moi qui l'ai vu nu et qui l'ai eu entre les jambes plus tôt dans la journée. Drew Callahan est à moi.

— Oh, mon Dieu ! Il regarde dans notre direction ! s'écrie une autre d'une voix suraiguë.

Il regarde droit vers moi et je sens la chaleur de son regard de braise depuis l'autre côté de la pièce. En ramenant mes cheveux derrière mon épaule, je lui décoche un sourire sensuel, en espérant de tout cœur ne pas avoir l'air d'une imbécile.

Il me répond par un merveilleux sourire, mais il n'avance pas vers moi. J'entends encore ces filles parler de lui. Il faut qu'elles aient conscience qu'il est à moi. J'ai désespérément envie qu'elles le sachent.

Alors je l'observe. J'ai envie de lui, mais pas question pour moi de l'approcher. Il va falloir qu'il vienne me chercher d'abord.

J'en me crie à l'oreille :

— Ton petit ami est là !

Je hoche la tête sans le quitter des yeux et en continuant à danser.

Je crie en réponse :

— Je sais !

— Il a l'air de vouloir te gober toute crue.

J'en rit et s'écarte de moi.

Je sens une vague de chaleur déferler entre mes jambes. Elle a raison : il me regarde comme s'il voulait me manger toute crue. Incapable de le supporter, je tends la main et plie l'index pour lui faire signe de me rejoindre.

— Regardez, il vient de ce côté ! hurle l'une des filles tandis qu'il se fraie un chemin à travers la piste de danse, s'avançant droit sur moi.

Je retiens mon souffle en le regardant s'approcher. Il est plus grand que la plupart des danseurs et on le remarque. Mais c'est peut-être parce que je ne vois que lui, la manière dont sa chemise blanche moule ses épaules et sa poitrine. J'aime ses cheveux longs, sa façon de me regarder quand il se plante devant moi, le regard rivé sur ma bouche pendant un moment délicieux avant de lever les yeux pour croiser mon regard.

— Salut, dit-il.

Je lis sur ses lèvres plus que je ne l'entends. Sa bouche est irrésistible.

J'enroule les bras autour de son cou et lui donne un tendre baiser.

Et en effleurant ses lèvres, je murmure :

— Salut.

Il place ses grandes mains sur mes fesses et m'attire contre lui. Je parviens à entendre les murmures indignés du groupe de filles désagréables à côté de nous. Alors, la tête en arrière, je laisse échapper un éclat de rire.

[1](#). En français : « agite les mains en l'air, comme si elle n'en avait rien à faire ». Il s'agit d'une expression récurrente dans la culture hip-hop aux États-Unis.

DREW

J'AI MIS UN TEMPS FOU AVANT DE POUVOIR M'ÉCHAPPER DE MON APPARTEMENT. MON PÈRE M'A APPELÉ deux fois pour se plaindre d'Adèle et de ce qu'elle faisait. Je n'avais pas envie de l'écouter, mais j'ai senti qu'il avait besoin de se soulager, alors je l'ai laissé faire, jusqu'à ce que je regarde enfin l'heure pour me rendre compte que Fable m'attendait probablement dans cette stupide boîte.

Et elle doit être furieuse après moi pour l'avoir fait attendre.

Je me rends enfin jusqu'à la boîte et réussis à entrer, ce qui n'est pas de tout repos. J'ai dû promettre que je venais simplement chercher ma copine avant de quitter les lieux. La file d'attente était interminable. Le videur m'a reconnu rapidement et comme c'était un grand fan de football, j'ai eu de la chance.

À présent, j'ai dans mes bras une fille sublime. Elle me sourit comme si j'étais un présent tombé du ciel. Elle se pelotonne contre moi et laisse courir ses doigts dans mes cheveux, sur ma nuque, en bougeant au rythme de la musique, ce qui me rend fou.

Elle me crie :

— Je pensais que tu ne viendrais plus.

La musique est si forte que je parviens à peine à l'entendre.

Je me penche pour lui souffler à l'oreille :

— Désolé, mon père n'a pas arrêté de m'appeler.

Elle hoche la tête, ses cheveux parfumés effleurant ma joue, me poussant à inspirer profondément.

— Je me demandais si c'était ça.

Son amie lui touche le bras et lui dit qu'elle doit y aller. On agite tous les deux la main et elle s'en va, se noyant dans la foule. La musique change. Le rythme est toujours rapide, mais pas aussi intense que la chanson précédente, et Fable ondule des hanches, un sourire sensuel sur le visage.

Elle est extrêmement sexy.

— Tu m'as manqué.

Elle effleure ma poitrine de la sienne et j'ai l'impression que je vais me briser en mille morceaux, à la fois parce qu'elle m'excite, mais aussi à cause de la tension que j'ai accumulée en gérant ce stupide divorce. J'aurais préféré qu'il ne m'appelle pas. Il m'a mis de mauvaise humeur. Elle le sent aussi. Son sourire s'efface et elle fronce les sourcils.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je hausse les épaules. Je n'ai pas envie de remuer ces pensées ce soir. Je veux me concentrer sur elle.

— J'absorbe les problèmes et le stress des autres. C'est ridicule, mais je ne peux pas m'en empêcher.

Son visage s'adoucit, mais elle garde les sourcils légèrement froncés. Elle est probablement

désolée pour moi, mais je ne veux pas qu'elle le soit. Je veux qu'elle se sente libre, belle et d'humeur badine. Quand elle agit comme ça, je me sens libre.

— Je peux t'aider à oublier, dit-elle, la voix pleine de promesses.

Je baisse la tête pour mieux l'entendre.

— C'est vrai ?

— Oui. Il faut que tu apprennes à laisser tes ennuis de côté.

Elle me murmure ces mots à l'oreille. Au son de sa voix sensuelle, je sens un éclair de désir me traverser.

— Le fait que tu viennes me chercher ici est la première étape.

Je pose les mains sur ses hanches et l'attire contre moi. La musique est forte, l'atmosphère de la pièce est étouffante et la piste est bondée. Mais avec les bras de Fable autour de mon cou, son corps contre le mien, j'ai l'impression qu'on est seuls au monde.

Incertain, je demande :

— La première étape de quoi ?

J'ai le cerveau en compote quand elle est avec moi.

Elle passe doucement ses doigts sur ma nuque, et je frissonne.

— La première étape pour apprendre à agir comme deux personnes normales, follement amoureuses et qui n'arrivent pas à garder leurs mains pour elles, murmure-t-elle juste avant de m'embrasser.

Je me perds dans sa bouche, dans la sensation de son corps délicieux pelotonné contre moi. Je caresse ses fesses, lui arrachant un petit cri qui envoie une décharge de plaisir dans mon corps et fait instantanément se raidir mon sexe.

Mince ! Je veux sortir d'ici. Il y a trop de monde. L'ambiance est trop chargée pour me permettre de me conduire comme ça avec elle. On est entourés de gens et la musique change de nouveau. C'est une chanson pop qui est passée un million de fois à la radio, même si ça n'a l'air de déranger personne.

Y compris la fille de mes rêves. Elle s'écarte complètement de mon étreinte, un sourire envoûtant sur ses lèvres gonflées, et se met à bouger au rythme de la musique.

Elle me crie :

— Danse avec moi.

Je secoue lentement la tête et baisse les yeux pour contempler ses hanches. On dirait qu'elle est faite pour la danse. Elle sait que je la regarde, alors elle me fait un show, juste pour moi. Je l'observe tandis qu'elle balance les hanches dans son jean trop moulant, tout en bombant la poitrine et en levant les bras au ciel. J'entrevois la dentelle blanche de son soutien-gorge qui dépasse du décolleté du débardeur qu'elle porte sous sa chemise à carreaux et, sans réfléchir, je la prends dans mes bras. Je pose les mains sur sa taille tandis qu'elle bouge contre moi.

— Alors comme ça, tu ne sais pas danser ?

Elle hausse un sourcil et je lui réponds en l'imitant. Je reste immobile alors qu'elle continue à se mouvoir. Ses hanches glissent contre mes paumes et elle se retourne, effleurant le devant de mon jean avec ses fesses tandis que je sens mon pénis durcir davantage.

Elle me regarde par-dessus son épaule et m'adresse un sourire voluptueux sans dire un mot. Elle continue simplement de danser et je garde les mains posées sur elle. Je l'attire vers moi. Puis encore plus près jusqu'à ce que son dos soit posé contre mon buste et j'enroule mes bras autour d'elle, les

main à plat sur son ventre. Je les laisse descendre lentement jusqu'en haut de ses cuisses et je jurerais que je sens ses tremblements à mon contact.

Elle lève la tête pour me regarder, les yeux écarquillés et les lèvres brillantes, comme si elle venait de les lécher. On joue ce petit jeu depuis que je suis arrivé et je suis prêt à réclamer ma récompense.

C'est elle. Elle est tout ce que je désire, tout ce que je désirerai jamais.

Je n'ai jamais cru aux contes de fées, même quand j'étais enfant. Depuis la mort de ma mère, ma vie a été une succession de tragédies. J'ai perdu toutes mes illusions quand j'avais quinze ans. Je suis devenu l'ombre de moi-même. Je n'ai jamais cru que quiconque pourrait m'accepter pour ce que je suis et m'aimer. J'avais l'air pitoyable quand j'ai avoué au docteur Harris que je croyais fermement que je passerais ma vie seul. Mais c'était la vérité. Je pensais que personne ne m'aimerait jamais.

Je me sentais dégoûtant, honteux.

Avec Fable, toutes ces vieilles émotions s'évaporent lentement. Elle m'aime pour ce que je suis. Elle connaît toutes les choses horribles et déprimantes qui me sont arrivées dans la vie et elle s'en fiche. Elle veut m'aider, rester à mes côtés et être là pour moi quoi qu'il arrive.

Et c'est moi qu'elle veut.

Je vais probablement trop vite en besogne, trop rapidement pour qu'elle se sente à l'aise, mais alors que je tiens Fable dans mes bras, à cet instant, tandis qu'elle me sourit par-dessus son épaule, je suis sûr, sans l'ombre d'un doute, qu'elle est la fille que je veux avoir à mes côtés pour toujours. Elle a pris une telle place dans mon cœur et dans ma vie que je ne peux pas l'imaginer sans elle.

C'est aussi simple et aussi compliqué que ça.

Je lui murmure à l'oreille :

— Sortons d'ici.

Elle répond d'un hochement de tête affirmatif, ses cheveux caressant mon visage. Elle sent divinement bon, ses joues sont rouges et la seule chose à laquelle je pense, c'est à quelle vitesse j'ai envie de la ramener chez moi pour la mettre nue.

Prenant sa main, je la guide hors de la piste de danse, remarquant un groupe de filles appartenant clairement à une sororité qui nous regardent partir. Fable se retourne et leur fait un bras d'honneur en leur tirant la langue. Je la tire fort par le bras pour la sortir de là avant qu'elle ne provoque une bagarre.

Tandis qu'on descend les marches de l'escalier situé à l'arrière de la boîte et qu'on pousse une porte qui mène au parking, je lui demande :

— Pourquoi tu as fait ça ?

— Elles étaient odieuses avec moi. Elles m'ont insultée. Puis tu es entré dans la pièce et elles ont perdu les pédales.

Elle sourit et me serre la main.

— Elles croyaient que c'était à elles que tu t'adressais quand tu me souriais.

Je secoue la tête.

— On se fout de ce qu'elles pensent.

— Non, je ne m'en fiche pas. Elles étaient quasiment en train de mouiller leur culotte quand tu es entré et j'ai apprécié de savoir que tu t'en fichais. Tu es venu pour moi.

Elle m'attire vers elle et se dresse sur la pointe des pieds pour me déposer un baiser sur la joue.

— Ça me fait du bien que tout le monde sache que tu es à moi.

Je ressens la même chose. Je glisse mes doigts dans les siens et on se dirige tranquillement vers ma camionnette. Les pensées se bousculent dans mon esprit. Comment est-ce que je peux lui dire que je veux qu'elle soit toujours dans ma vie ? Est-ce que je devrais lui en parler ou est-ce que ça va lui faire peur ? La dernière chose que je souhaite, c'est lui mettre la pression.

Mais je ne veux pas la perdre non plus.

Je presse le bouton de la télécommande pour déverrouiller les portières et on se glisse tous les deux dans l'habitacle. Fable tire son téléphone de sa poche, laissant échapper un petit cri de surprise tandis qu'elle appuie sur le bouton pour appeler quelqu'un.

Au moment où son correspondant répond, elle demande :

— Où es-tu ? Qu'est-ce que tu veux dire par « l'appartement est vide » ?

Je l'observe et vois naître l'inquiétude sur son visage. Je contemple ses phalanges blanchies par la force avec laquelle elle serre son téléphone contre son oreille. Je suis pris d'un doute affreux et suis curieux de savoir ce qui s'est passé et à qui elle parle.

Je sais que ça ne peut pas être une bonne chose.

— J'arrive immédiatement. Oui, je suis avec Drew. Il va me conduire à la maison directement, OK ? Ne bouge pas.

Elle marque une pause.

— Dix minutes, maximum. Arrête de paniquer, Owen. On arrive.

Elle raccroche et se retourne pour me regarder, les yeux écarquillés par la peur.

— Owen est à l'appartement. Il dit qu'il est complètement vide.

Je fronce les sourcils.

— Qu'est-ce que tu entends par « complètement vide » ?

— C'est comme si quelqu'un avait tout pris sauf nos effets personnels : les meubles, toutes nos affaires, la nourriture dans la cuisine... Il n'y a plus rien.

Elle se mordille la lèvre inférieure, perdue dans ses pensées.

— On vous a cambriolés ?

J'ai du mal à concevoir ce qu'elle me dit. Ça n'a aucun sens.

— Non, impossible.

Elle secoue la tête et éclate d'un rire sans joie. Elle a l'air bouleversée.

— Je crois que c'est notre mère. Je parie qu'elle a emballé toutes ses affaires avec l'aide de son abruti de mec et qu'ils ont tout déménagé sans rien nous dire.

Je fais la grimace en sortant du parking et me tourne vers Fable.

— Qui fait ce genre de choses ?

— Ma mère.

Elle s'appuie contre le repose-tête et soupire.

— Je t'ai dit que je voulais déménager et emmener Owen avec moi, mais je n'ai pas eu le courage de le lui avouer jusqu'à présent. Je crois qu'elle a pris les devants.

— Mais tu dis qu'elle vous a... abandonnés ?

— Elle nous a abandonnés il y a longtemps. Je me suis fait une raison, mais pas Owen. Il croit encore que notre mère nous aime et veut prendre soin de nous. Il est jeune. Il comprendra, un jour.

L'amertume dans la voix de Fable me fait mal pour elle. On a tous les deux des vies mal engagées, des parents qui ne semblent pas se soucier de nous, mais d'une manière très différente. J'aimerais l'aider à guérir ses blessures. Elle dit que la manière dont leur mère les traite, Owen et elle, ne la

dérange pas, mais je sais qu'elle ment. Ça doit faire extrêmement mal.

Jusqu'à ce jour, l'indifférence et la négligence de mon père m'ont toujours fait du mal. La mort de ma mère... Parfois, j'ai l'impression qu'elle m'a abandonné, même si ce n'était pas sa faute. Voilà à quel point mes pensées sont irrationnelles.

Et je ne parle même pas de ce que m'a fait Adèle. Je suis complètement bousillé par la torture psychologique qu'elle m'a fait subir pendant bien trop longtemps.

À la seconde où je me gare, Fable bondit hors de la voiture et se met à courir vers son immeuble. Je la suis, prenant mon temps, juste pour la laisser quelques instants en tête-à-tête avec son frère.

Quand j'entre enfin dans l'appartement, je suis stupéfait. Il est vide. Pas un meuble dans le salon. Les chaises et la table du coin cuisine ont disparu. Toutes les portes de placard sont ouvertes.

Owen et Fable sont accoudés au plan de travail. Elle a un bras passé autour de lui et il a le visage posé sur son épaule. Des larmes coulent le long des joues de Fable, mais elle n'a pas l'air triste.

Elle semble principalement furieuse.

Elle s'écrie avec véhémence :

— Je la déteste ! Je n'arrive pas à croire qu'elle ait fait ça. Elle a emporté mon lit ! Elle a pris celui d'Owen, aussi. Et tous les meubles dans nos chambres. Ils ont retiré nos affaires des tiroirs et ont tout laissé en tas sur le sol.

— Comment est-ce qu'elle a réussi à faire ça aussi vite ?

Je jette un coup d'œil dans la pièce vide, époustoufflé de voir que tout a disparu. Je ne suis entré qu'une seule fois dans cet appartement, mais je me souviens qu'il débordait de bibelots et de meubles.

— Elle a des amis. Et je suis sûre que sinon, son abruti de mec a plein d'amis. Je parie qu'ils les ont attirés en leur promettant de la bière et qu'ils ont tout déménagé aussi vite qu'ils pouvaient.

Elle secoue la tête.

— Owen et moi, on est tous les deux partis avant 18 heures.

Il est plus de 23 heures.

— Alors ils ont eu au moins cinq heures pour déménager.

— C'est incroyable de voir avec quelle efficacité on travaille, quand le besoin nous presse.

Elle a la bouche déformée par une moue de dégoût.

J'ai envie de la reconforter en la prenant dans mes bras, de lui faire un câlin et de lui dire que tout va s'arranger, mais elle est trop préoccupée par son frère.

Me sentant impuissant, je traverse le couloir et jette un coup d'œil dans la chambre de Fable. Comme elle l'a décrit, il n'y a qu'une simple pile de vêtements et de babioles diverses sur le sol. C'est la même chose dans la chambre d'Owen, même s'il y règne également un désordre indescriptible. La chambre de sa mère est entièrement vide.

C'est une des choses les plus dingues que j'aie vues de ma vie.

Une idée me vient. Elle est si parfaite que je retourne à grandes enjambées dans le salon, excité à cette idée. C'est la solution idéale à leur énorme problème.

— Je veux que vous veniez vivre chez moi.

Le véritable amour n'est pas chose aisée ; il faut se battre pour le garder. Une fois qu'on l'a trouvé, on ne peut pas le remplacer.

Anonyme

FABLE

JE SUIS STUPÉFAITE PAR LA PROPOSITION DE DREW.

— Tu n'es pas sérieux !

Owen s'écarte de moi et se raidit. Il a les yeux gonflés et les joues rouges d'avoir pleuré. Il était complètement paniqué quand il m'a appelée, tellement bouleversé par ce qu'a fait notre mère que j'avais du mal à le comprendre.

— Je suis très sérieux, au contraire.

Drew s'avance de quelques pas vers moi, mais s'arrête juste avant d'arriver à ma hauteur. Il sent probablement l'animosité d'Owen. Elle irradie de tout son corps.

— J'ai de la place. Owen peut dormir dans ma chambre.

— Et où est-ce que Fab's va dormir ? demande Owen, le regard perçant et prenant un air protecteur.

Je pose la main sur son bras.

— Arrête ça. Drew essaie simplement d'être gentil.

— Ou il essaie de profiter de la situation pour coucher avec toi, faire de toi sa petite femme d'intérieur quand tu auras emménagé chez lui et ne plus te laisser aller nulle part ni faire quoi que ce soit. N'accepte pas. Je ne veux pas emménager chez lui, rétorque Owen.

Je ne comprends pas très bien l'hostilité d'Owen. Mais peut-être qu'elle est liée au fait que j'étais une véritable épave quand je suis rentrée de Carmel et que Drew m'a quittée. Il s'est déjà enfui auparavant...

Comme notre mère.

Mais j'avoue que je suis tentée, tellement tentée d'accepter. Mais il faut que je prouve que je peux être indépendante. Je ne peux pas passer de l'appartement de ma mère à celui de Drew sans jamais vivre seule.

— Vous n'avez pas à prendre votre décision tout de suite, reprend Drew d'une voix douce, le regard suppliant. Mais vous ne pouvez pas passer la nuit ici. Cet appartement est vide. Il n'y a même pas de lit pour dormir.

Il a raison. Même si je sais que c'est ma mère qui a tout pris et que l'appartement n'a pas été cambriolé, j'aurais peur de passer la nuit ici. C'est trop vide. J'ai l'impression qu'on a violé mon intimité.

En prenant son bras et en le serrant légèrement, je murmure à l'oreille d'Owen :

— Je ne veux pas rester ici. En plus, on n'a nulle part où aller. L'appartement de Drew est bien et il a une chambre d'ami.

— Je suis sûr que son appartement déchire, mais je n'ai toujours aucune envie de passer la nuit là-bas, rétorque Owen.

Il est tellement en colère, tellement blessé par ce qu'a fait notre mère que j'en ai le cœur brisé pour lui.

— S'il te plaît. Fais-le pour moi.

Owen lève la tête et croise mon regard.

Je murmure :

— Je l'aime. Il ferait n'importe quoi pour m'aider, pour *nous* aider. J'en suis sûre.

Il lève les yeux au ciel et dégage sa main de la mienne.

— D'accord. On va passer la nuit là-bas, mais je refuse d'emménager avec lui, Fab's. Tu le connais à peine, ce guignol.

— Owen, arrête.

J'aimerais ne pas avoir à le rappeler à l'ordre. Drew ne fait que se montrer gentil et généreux.

Owen utilise probablement ce langage comme un mécanisme de défense, mais je ne veux pas avoir à le gérer. J'ai déjà du mal à accepter ce qu'a fait notre mère.

Le fait qu'elle m'ait mentalement abandonnée m'a traumatisée à vie. Cet abandon physique va probablement marquer Owen à jamais.

Je la hais tellement que j'ai du mal à y voir clair et à réfléchir de manière rationnelle.

À cet instant, j'ai plus que jamais besoin du soutien de Drew.

On commence par installer Owen. Drew a un futon dans sa chambre d'ami, qu'il doit utiliser comme bureau à en juger par le bureau et l'ordinateur posé dessus. J'aide Drew à déplier le futon en lit et étends la couverture supplémentaire pendant que Drew va chercher des oreillers. Cet épisode domestique est plein de tendresse et je pourrais m'y habituer.

Mais je refuse de me laisser aller. Je ne peux pas céder à mon sentimentalisme. Mon frère a besoin de moi. Il faut que je sois forte et que je décide de ce que je vais faire ensuite.

Lorsque Owen entre dans la chambre avec un air de défi, je lui demande :

— Tu as besoin de quelque chose ? Un verre d'eau, une aspirine, peut-être ?

Il a pleuré pendant tout le trajet jusqu'à l'appartement de Drew, reniflant dans le siège arrière de la voiture. J'avais très envie de le reconforter, mais je savais qu'il ne me laisserait pas faire.

— Quelque chose à manger, sinon ? suggère Drew en entrant dans la pièce avec trois oreillers rembourrés dans les bras.

— Je n'ai besoin de rien, répond Owen d'un air renfrogné.

Je lui lance un regard perçant et il marmonne quelques mots de remerciement pour me faire plaisir.

Pendant qu'on s'écarte tous les deux pour laisser Drew poser les oreillers sur le futon, je lui demande calmement :

— Est-ce que tu veux parler ?

Owen secoue la tête.

— Je préférerais rester seul, Fab's. Je veux juste dormir et oublier.

Je lui rappelle :

— Ça t'attendra au réveil, tu sais.

On ne peut pas esquiver ça, même si j'aimerais beaucoup. La situation est criante. Il faut que je décide quoi faire et où aller.

— Merci pour le rappel brutal à la réalité.

Il soupire et secoue la tête.

— Je sais que tu es en colère contre elle, mais ce n'est pas mon cas. Je suis inquiet. Elle ne répond pas à tes appels et ce n'est pas bon signe.

J'ai essayé de l'appeler depuis notre appartement et sur le trajet jusque chez Drew. Son téléphone est sur répondeur. Je lui ai envoyé un texto. Je n'ai toujours pas de réponse et c'était il y a plus d'une

heure.

Elle fait tout ce qu'elle peut pour nous éviter. Il n'y a rien que je puisse y faire. Pas question d'appeler la police pour la dénoncer. C'est notre mère, après tout.

— Elle va bien.

Je balaie l'air de la main. Je n'ai pas le moindre doute, elle est parfaitement en sécurité. Elle est probablement en train de siroter une bière et de rire à s'en tordre le ventre à l'idée du tour qu'elle nous a joué.

— Elle répondra demain, j'en suis sûre.

C'est un mensonge. Je ne sais pas du tout si elle répondra ou non. Pour autant que je sache, c'est peut-être la dernière fois que j'entends parler d'elle.

Et ça ne me dérangerait pas. J'en ai plus qu'assez de ce qu'elle nous fait vivre, des tourments émotionnels qu'on doit endurer chaque fois qu'elle fait irruption dans nos vies et qu'elle en sort. J'ai dressé des barrières il y a longtemps, mais Owen est toujours à vif et meurt d'envie que notre mère lui montre qu'elle l'aime, qu'elle l'aime vraiment.

Mais elle ne sait pas comment s'y prendre. Et il ne l'a pas encore compris.

Drew sort de la pièce sans un mot, fermant la porte derrière lui, et j'apprécie beaucoup ce qu'il fait pour nous. Il ne s'immisce pas dans la relation que j'ai avec mon frère. Il a fait preuve de générosité en nous accueillant sous son toit, en offrant à Owen ce dont il a besoin pour se sentir à l'aise.

Il est fantastique. Et quand j'en aurai terminé avec Owen, je vais aller le voir et le supplier de me prendre dans ses bras et de me tenir serrée contre lui.

J'ai tellement besoin de lui en ce moment. Mais d'abord, il faut que je m'occupe de mon frère. Il a encore plus besoin de moi.

— Et si elle n'allait pas bien ? demande Owen d'une voix tremblante. Et s'il lui était arrivé quelque chose et qu'elle était blessée ou toute seule quelque part ? Ou... pire. Qu'est-ce qui se passerait alors, Fable ?

Ce qu'il dit me pousse à former une image dans mon esprit... Mais non. Il est impossible qu'elle soit la victime dans cette affaire. Elle y a participé. Je le sens jusque dans mes os.

— Je sais que tu t'inquiètes, mais je vais être honnête avec toi. Elle ne se préoccupe pas de nous, Owen. Pas de la manière dont tu le souhaiterais. Elle a trop de problèmes pour se rendre compte à quel point tu as besoin d'elle, à quel point tu veux qu'elle soit là. Elle préfère aller se saouler et traîner au bar avec son mec.

Owen me regarde, les joues rouges et les larmes aux yeux.

— Tu n'en sais rien, merde ! Peut-être qu'elle ne veut pas être avec nous parce qu'elle sait à quel point tu la détestes.

Je tressaille à sa réplique.

— Ce n'est pas moi qui suis à blâmer, ici. Elle ne supporte pas qu'on soit proches. Elle se laisse aveugler bêtement par sa jalousie et elle ne voit même pas à quel point tu aimerais être aussi proche d'elle. C'est notre mère et pourtant, elle nous traite comme si on n'était qu'un tas d'emmerdes.

— Peut-être qu'elle est comme ça avec toi, mais jamais avec moi. Elle m'aime !

Il s'est mis à crier et des larmes roulent le long de ses joues. Il les essuie d'un geste rageur.

— Continue à croire que c'est une garce. Mais c'est peut-être toi, la garce, dans cette histoire, Fab's. Tu y as déjà pensé ?

Je suis abasourdie. Je n'arrive pas à croire qu'il m'ait dit ça. Je suis sur le point de m'effondrer et pourtant, c'est moi qui dois me montrer forte.

Je réponds calmement :

— Tu es en colère. Je comprends. Tu devrais dormir et on discutera demain.

— Comme tu veux.

Owen se détourne de moi et rampe sur le futon. Il remet les oreillers en place et tire la couverture sur lui, le dos tourné. Il a les muscles tellement raides qu'on dirait qu'il pourrait se briser.

Avant de fermer la porte, je murmure :

— Je t'aime, Owen.

Il ne prend même pas la peine de me répondre.

DREW

JE FAIS LES CENT PAS DANS MA CHAMBRE EN ATTENDANT LE RETOUR DE FABLE. UN MILLION DE QUESTIONS me viennent à l'esprit et j'ai peur d'en poser une seule. On passait une soirée formidable. Et maintenant, ça.

Si sa mère a vraiment mis à sac leur appartement et emporté presque tous leurs biens, ne laissant à ses enfants que vêtements et effets personnels, elle ne peut être qu'incroyablement égoïste et insensible. Owen a le cœur brisé. Fable est tellement en colère que j'ai peur qu'elle ne perde les pédales à chaque instant, même si elle parvient à rester étrangement calme. Je ne l'ai jamais vue comme ça, mais ce n'est pas comme si ça faisait longtemps qu'on était ensemble.

Notre relation a été tumultueuse depuis le début. Je n'arrive pas à imaginer ma vie sans elle. Je fais de mon mieux pour être là pour elle. Ce n'est pas tant qu'elle me rejette, mais elle ne m'inclut pas vraiment non plus.

Qu'est-ce que je peux faire pour elle, de toute façon ? Je lui ai proposé d'appeler la police, mais son « non » véhément m'a montré que ce n'était pas ce qu'elle avait envie d'entendre. Je me sens impuissant. Personne n'arrive à contacter sa mère. Owen me déteste et me perçoit comme une sorte de sale type déterminé à briser le cœur de sa sœur une nouvelle fois. La seule chose que je peux leur offrir, c'est un endroit où vivre et même alors, j'ai eu l'impression d'avoir fait un faux pas en le proposant.

Je ne peux pas gagner. Je me fais l'effet d'un enfant capricieux. Je veux que Fable sache qu'elle peut compter sur moi quoi qu'il advienne. Je serai son rocher dans la tempête, sa planche de salut, tout ce dont elle aura besoin. Je ferais n'importe quoi pour elle.

Malheureusement, je pense qu'elle ne s'en rend pas encore clairement compte.

Après quelques minutes qui m'ont paru interminables, elle se glisse dans ma chambre et ferme doucement la porte derrière elle. Elle laisse retomber ses épaules en avant en s'appuyant contre la porte, l'air complètement épuisée. J'ai envie de la reconforter, mais elle a dressé des barrières invisibles entre nous. Elle veut prouver qu'elle est capable de se débrouiller seule.

C'est n'importe quoi ! Je vais briser ces barrières, peu importe combien de temps ça me prend.

Je demande :

— Comment va Owen ?

— Il me déteste.

Elle ferme les yeux et un sourire étrange se dessine sur son visage.

— Il me tient pour responsable du départ de notre mère. Il dit que si je n'avais pas été aussi garce, elle ne serait jamais partie.

— Quoi ?!

J'ai presque crié. Elle ouvre les yeux et me jette un regard sentencieux.

— Chut ! Il va t'entendre.

Elle s'écarte de la porte, se dirige vers mon lit et se laisse tomber, enfouissant la tête dans les oreillers.

— Je n'ai pas envie d'en parler maintenant, Drew. J'ai seulement envie de dormir.

Elle a un comportement étrange, mais je me garde bien de le lui dire. Elle est bouleversée. Sa vie est de nouveau sens dessus dessous.

Je lui demande :

— Est-ce que tu veux mettre quelque chose de plus confortable ?

Ses épaules sont secouées comme par un éclat de rire. Elle refuse toujours de me faire face.

— Est-ce que tu essaies de me charmer ? Parce que je te préviens tout de suite : je ne suis pas d'humeur.

— Fable...

Comme si je m'attendais à autre chose après cette soirée.

— Je n'essaie pas de trouver un moyen de coucher avec toi. Je veux simplement prendre soin de toi.

— D'accord.

Elle roule sur le dos et défait la fermeture de son jean, se dandinant pour l'enlever. En dépit du fait que je n'ai aucune envie de tenter quoi que ce soit, je le jure, je ne parviens pas à m'empêcher de contempler ses jambes et sa petite culotte en dentelle rose.

Je déglutis à grand-peine et baisse les yeux en essayant de garder mon sang-froid. Je ne devrais pas me comporter comme un pervers alors qu'elle est vulnérable, mais il me suffit de la regarder pour la désirer. C'est une réaction automatique.

Je lève les yeux et la regarde enlever sa chemise et la jeter sur le sol. Elle passe les mains sous son débardeur pour dégrafer son soutien-gorge, le retirant de ce geste magique que les filles connaissent bien. Il est fait de dentelle blanche et elle laisse tomber le morceau de tissu de ses doigts. Elle ne porte plus que son débardeur et sa culotte. Ses tétons sont pressés contre son haut et elle a la chair de poule. Je pousse un grand soupir. Mais je me tance afin de garder une conduite appropriée.

— Tu as froid ? Je peux sortir une autre couverture...

— Non.

Elle secoue la tête et bondit hors du lit, puis défait la couette pour se glisser sous les draps.

— Je suis épuisée.

Je reste cloué sur place, sans savoir quoi faire. Des ondes étranges émanent de son être. Je sais qu'elle est bouleversée et elle a toutes les raisons au monde de l'être. Non seulement sa mère leur a joué un tour impardonnable, mais en plus, Owen la tient pour responsable.

Elle a le dos tourné et ses cheveux forment un amas de mèches blondes autour de sa tête. J'ai une folle envie de m'avancer vers elle, mais j'ai peur qu'elle me repousse.

Elle me demande d'une petite voix :

— Tu viens te coucher ?

Je n'ai pas besoin de plus d'encouragements.

— Oui.

Je me déshabille jusqu'à ne plus porter que mon caleçon moulant. J'éteins la lampe de chevet, grimpe dans le lit et tire la couverture sur moi en me demandant si c'est une bonne idée de la prendre dans mes bras.

Je décide de rester étendu sur le dos, les yeux rivés sur le plafond et les bras croisés derrière la tête. Elle ne dit rien. Elle bouge à peine et je me demande si elle est déjà endormie.

— Drew ?

Apparemment, elle est toujours réveillée.

— Oui ?

— Merci de nous laisser passer la nuit chez toi.

Elle se retourne pour me faire face. Je tourne la tête et nos regards se croisent.

— Tu n'étais pas obligé de faire ça.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Je suis exaspéré. Est-ce qu'elle croit que je vais la laisser traverser ça toute seule ?

— Bien sûr que j'étais obligé. Où est-ce que vous iriez ?

Elle hausse une épaule.

— J'aurais trouvé quelque chose. Je pense que Colin nous aurait accueillis. On m'a dit qu'il vivait dans un véritable manoir. Je suis sûre qu'il a plein de chambres.

Elle se fout de moi ?!

Je n'arrive pas à croire qu'elle ait dit ça. Le type s'est comporté en parfait abruti la première fois que je l'ai vu, en me faisant croire qu'il s'était passé quelque chose entre eux et à présent, elle dit qu'elle aurait emménagé chez lui sans problème.

Elle ajoute :

— Je ne veux pas te déranger. Demain, je vais commencer à chercher un appartement avant d'aller travailler.

La voix si grave que j'ai l'air de grogner, je demande :

— Pourquoi ?

Je suis vraiment énervé !

— Pourquoi est-ce que tu agis comme si tu ne voulais pas de mon aide, comme si tu ne pouvais pas compter sur moi, quoi qu'il arrive ?

— Tu es sérieux ? réplique-t-elle en élevant la voix. Quand est-ce que tu as fait le nécessaire ? Je ne peux compter sur personne. Personne. J'ai toujours pris soin de moi. Je ne vais pas devenir dépendante de toi maintenant.

— Et pourquoi pas ? On n'est pas ensemble depuis assez longtemps pour que j'aie pu te prouver que je faisais ce qu'il faut dans les situations difficiles. Mais je suis là, maintenant. Je t'offre tout ce que je possède pour essayer de t'aider et tu te comportes comme si tu n'en avais rien à faire.

Mon sang bout dans mes veines. Je suis furieux qu'elle me traite de cette manière. Une petite voix dans ma tête me met en garde et me répète de prendre des gants, mais il n'en est pas question. Il faut que je lui dise ce que je ressens avant d'exploser et de perdre les pédales.

Elle murmure :

— Je t'ai remercié.

Je rétorque :

— Ouais, comme si je t'avais forcée à le faire en te mettant un pistolet sur la tempe !

Je détourne les yeux pour contempler de nouveau le plafond.

Elle est silencieuse. J'entends le bruissement des draps contre la couette et je l'observe du coin de l'œil. Je m'aperçois qu'elle est roulée en boule et que ses épaules sont prises de secousses. Elle laisse échapper un sanglot et elle plaque la main contre sa bouche.

Elle pleure ! Probablement à cause de la manière dont je lui ai crié dessus. Je suis un véritable abruti.

La prenant dans mes bras, je murmure :

— Viens ici.

Elle se laisse faire et enroule ses bras autour de mon buste en posant la tête contre ma poitrine nue. Je sens ses larmes baigner ma peau tandis que je dégage des mèches de cheveux de son front. Je susurre des mots de réconfort au creux de son oreille. Je n'aime pas la voir si abattue. Elle pleure sans retenue et tremble de tout son corps. J'ai peur que son cœur ne se brise en mille morceaux.

Elle sanglote :

— Je... je ne sais pas quoi faire. Je n'arrive pas à croire qu'elle nous ait laissés sans rien, sans même nous dire qu'elle partait.

— Ça va s'arranger.

Je replace une mèche derrière son oreille et fais glisser mon index le long de sa gorge.

— Je te le promets. Je t'aiderai. Tu peux me demander ce que tu veux.

Elle prend une profonde inspiration.

— Ce n'est pas que je ne sois pas reconnaissante. C'est juste que... je ne sais pas comment faire, comment accepter l'aide de quelqu'un. J'ai toujours porté seule mon fardeau. J'ai du mal à croire que quelqu'un veuille le partager avec moi.

— Quoi que je puisse faire pour t'aider, tu n'as qu'à demander. Tu n'es pas obligée de te dépêcher de trouver un appartement dans l'immédiat.

Je glisse mon doigt sous son menton et la force à lever la tête. Elle a les joues baignées de larmes et son maquillage a coulé autour des yeux. Elle ne s'est pas démaquillée et elle a l'air si perdue, si pitoyable que je me penche et dépose un baiser léger sur ses lèvres.

— Prends ton temps. Trouve un endroit qui vous convienne, à Owen et toi.

Je préférerais qu'ils habitent avec moi, mais je ne veux pas me montrer pressant. Le fait que son frère vive avec nous serait assez gênant, au début, mais Fable est tout ce qui lui reste.

— D'accord.

Elle hoche la tête, comme si elle essayait de se convaincre elle-même.

— Tu as raison. Il faut que je prenne mon temps et que j'évite de choisir le premier appartement libre.

Elle ferme les yeux et pince les lèvres.

— Je n'ai aucun meuble. Elle a tout pris. Même mon lit ! Ça faisait des années que je dormais dedans. Il n'est même pas confortable. Le matelas est tout bosselé.

Je l'embrasse de nouveau.

— Elle est folle, mon bébé. Il faut qu'elle ait pété les plombs pour tout emporter comme elle l'a fait. Et c'était rapide. Honnêtement, je ne sais pas comment elle y est parvenue.

— Moi non plus. Ça n'a aucun sens.

Fable ouvre les yeux.

— Mais ce n'est pas quelqu'un de sensé. J'ai arrêté d'essayer de la comprendre il y a des années, mais maintenant, elle me fait un coup comme celui-ci et je me retrouve à essayer de me figurer comment c'est arrivé.

— Arrête d'y penser.

Je l'embrasse une nouvelle fois sur les lèvres, puis dépose un baiser sur sa joue, un autre sur son

nez et encore un autre sur son front.

— On s'en inquiétera demain. Il faut que tu dormes un peu.

Elle hoche la tête et ferme les yeux tout en me serrant dans ses bras.

— Je suis désolée.

— C'est moi qui suis désolé. Je n'aurais pas dû te crier dessus.

— Je crois que j'en avais besoin.

Sa voix est déjà à moitié éteinte et elle enfouit la tête dans ma poitrine.

— C'est bon, de te sentir contre moi, Drew. Je t'aime, dit-elle d'une voix douce.

Je sens mon cœur se détendre. Je suis rassuré par cette déclaration.

— Moi aussi, je t'aime.

La part sombre de notre existence naît du fait qu'on se dresse entre le soleil et l'ombre.

Ralph Waldo Emerson

DREW

— ALORS, ELLE A EMMÉNAGÉ CHEZ TOI.

Je m'empresse de répliquer :

— C'est temporaire.

Je sais ce qu'elle pense, ce que tout le monde va penser, même si ce n'est pas comme si je connaissais grand monde. Fable et moi, on va trop vite en besogne.

Mais moins d'une semaine s'est écoulée depuis que leur mère les a abandonnés, Owen et elle. Je ne peux pas la jeter dehors. Ils n'ont nulle part où aller. De plus, j'aime vivre avec Fable. Owen et moi avons déclaré une trêve fragile. Je sais qu'il ne m'apprécie pas beaucoup, mais il est poli. Il range sa chambre et ne me cause pas d'ennuis, non que j'aie jamais pensé qu'il le ferait.

C'est un chouette gosse. Fable l'a bien élevé.

Ma psy pianote sur son iPad. Elle y note probablement son inquiétude de savoir que j'habite avec Fable.

— Vous vous entendez bien ?

— La plupart du temps, oui.

Je ne peux pas lui mentir.

— C'était tendu, au début, principalement à cause d'Owen. Il est blessé par le fait que leur mère ait fait ça.

— C'est compréhensible.

— Au début, il a rejeté la faute sur Fable.

— Ça aussi, c'est compréhensible. On cherche parfois à rejeter la faute sur les autres parce qu'on ne veut pas admettre la vérité.

Elle me lance un regard perçant :

— On a généralement tendance à se blâmer soi-même.

J'en connais un rayon sur cette question. Je le comprends.

— Ils ont étouffé leur différend, mais il y a encore un peu de tension entre eux, ce qui veut dire que c'est légèrement tendu entre Owen et moi. Mais dans l'ensemble, ce gamin est chouette. Je me sens désolé pour lui.

Je me rappelle ce que c'était que d'être un adolescent. Mon monde a changé du tout au tout en un instant. J'ai perdu mon innocence et mon enfance à jamais.

Par sa trahison, sa mère a volé son enfance à Owen.

— Est-ce que leur mère a refait surface ?

— Fable a fini par recevoir un texto d'elle il y a quelques jours.

Et ça l'avait rendue furieuse. Ces deux phrases ont suffi à lui mettre le moral à zéro et elle était dans tous ses états pendant le reste de la soirée :

Je suis vraiment désolée. J'espère qu'un jour, tu comprendras.

Fable l'a effacé immédiatement, en traitant sa mère de tous les noms.

— Votre relation est déjà fragile. Est-ce que cette situation ne vous occasionne pas trop de stress inutile ?

— Si on arrive à traverser cette période, on peut tout supporter, non ?

Le docteur Harris me sourit gentiment.

— On pourrait le penser, mais un tel coup de théâtre dans les premiers temps de votre relation peut aussi tourner au vinaigre. Est-ce que ça te fait peur de la perdre après l'avoir enfin reconquise ?

J'ai toujours une peur latente de perdre Fable, présente constamment au fond de mon esprit. La plupart du temps, je la mets de côté pour me concentrer sur le présent.

— Elle a besoin de moi.

— Et tu as besoin d'elle, non ?

— C'est vrai.

J'inspire profondément.

— Je sais que vous n'avez pas envie de l'entendre, mais je préférerais qu'ils s'installent avec moi. J'aime les avoir chez moi. On ne passe pas tout notre temps ensemble, étant donné qu'elle travaille toute la journée en ce moment. Je vais en cours, mais ça me plaît de...

Je me tais.

— Qu'est-ce qui te plaît ? demande le docteur Harris.

— Ça me plaît de l'avoir dans mon lit tous les soirs. J'aime me réveiller à ses côtés le matin. Le simple fait de savoir qu'elle est avec moi me procure un sentiment de paix que j'ai rarement ressenti dans ma vie.

Je frotte le pouce contre mon genou.

— Je ne veux pas qu'elle s'en aille.

— Mais elle le fera, quoi qu'il arrive. J'ai l'impression que Fable est quelqu'un de très indépendant, je me trompe ?

— C'est le cas.

Je n'ai plus envie de parler d'elle. Je ne veux pas penser au fait qu'elle s'en aille, même si c'est simplement pour habiter seule.

Ma psy sent que je me ferme et change de sujet de conversation.

— Tu as eu des nouvelles de ton père ?

— Il m'a appelé juste avant la consultation. Je n'ai pas répondu.

Je me sens coupable de renvoyer l'appel directement sur messagerie, mais je ne pourrais pas supporter une nouvelle diatribe. Et chaque fois qu'il appelle, c'est uniquement pour se plaindre.

Il peste contre Adèle, s'insurge contre le mal qu'elle lui a fait et la manière dont elle l'a humilié devant ses amis et collègues. Il est la risée du *Country Club*. Elle se balade en ville avec son jeune bellâtre au bras. Il n'arrive pas à s'arrêter.

Je suis au-dessus de ça. Je serai là pour lui, mais il n'a pas encore signé les papiers du divorce. Je sais au fond de moi qu'il attend qu'elle revienne en rampant et qu'elle le supplie de lui pardonner. En imbécile qu'il est, il accepterait sûrement de la reprendre.

J'ai du mal à en supporter l'idée.

— Il n'est toujours pas au courant ?

Elle fait allusion à Adèle et moi. Je secoue la tête négativement.

— Alors elle ne lui a rien dit ?

— Pas que je sache.

Une peur glacée me tord le ventre à cette seule idée.

— Est-ce que tu as déjà pensé à la coiffer au poteau ?

Me voyant froncer les sourcils, elle poursuit :

— En racontant tout à ton père avant qu'elle ne le fasse.

— Pas question.

Je secoue la tête.

— Je n'aurai jamais le courage de le lui dire.

— Ce serait peut-être plus facile si ça venait de toi. Te montrer honnête avec ton père pourrait te soulager d'un lourd fardeau. S'il en entend parler par Adèle, elle aura gagné. Tu lui auras donné la chance de le lui dire, d'inventer n'importe quelle histoire pour se montrer sous son bon jour.

Je l'observe, m'imprégnant de ses paroles. Elle a raison, mais je suis beaucoup trop lâche pour aborder le sujet avec lui.

— J'y réfléchirai, dis-je, simplement pour l'apaiser.

Elle sourit.

— Je suis contente que tu acceptes d'envisager cette possibilité.

Au moment où je sors de son bureau, je regarde mon téléphone. J'ai deux appels en absence de mon père et un de Fable. Je rappelle d'abord cette dernière.

— Tu ne croiras jamais ce qui est arrivé.

Elle a l'air excitée, heureuse.

— Quoi ?

— Je pense avoir trouvé l'appartement parfait. Oh, Drew, il est tellement beau ! Il y a deux chambres, deux salles de bains et il est situé dans une nouvelle résidence. Le loyer et la caution sont raisonnables. J'y suis allée et je l'ai visité avec Jen. C'est magnifique ! Ils ont vérifié mes capacités de crédit et m'ont dit qu'ils gardaient l'appartement pour moi, mais maintenant, il faut que je sache comment trouver cet argent avant vendredi.

Merde. Elle va s'en aller.

— Où est-il situé ?

Si c'est dans un quartier malfamé, je refuse qu'elle y déménage.

— C'est ça qui est encore mieux. Ce n'est pas très loin de chez toi. À trois kilomètres maximum, de l'autre côté du centre commercial où se trouvent les magasins de nourriture où tu aimes faire tes courses.

Elle rit.

— Je n'ai pas de meubles, mais je m'en fiche. On se débrouillera. Je peux aller chez Goodwill.

Je réplique machinalement, sans pouvoir m'en empêcher :

— Laisse-moi t'aider.

— Non, répond-elle doucement. Tu m'as assez aidée comme ça. Je gagne beaucoup d'argent au *District*. Les pourboires sont fantastiques. Je vais m'en servir pour payer la caution. J'ai mis de côté quelques pourboires que j'ai cachés chez toi, mais pas assez.

— Tu ne les déposes pas à la banque ?

— Non. C'est généralement des billets d'un et de cinq dollars. J'aime cacher mes économies dans la poche d'un vieux sweat-shirt. Est-ce que je t'ai dit que j'avais presque cinq cents dollars dans ce sweat-shirt qui était dans mon armoire le jour où ma mère a mis la maison à sac ? Heureusement, ils

ne les ont pas trouvés.

Elle est heureuse d'avoir trouvé un endroit où vivre et je devrais me réjouir pour elle, mais je n'ai pas envie qu'elle s'en aille. Comment est-ce que je peux lui dire ça d'une manière qui ne soit ni écoeurante, ni surprotectrice ?

— Tu vas chez moi, maintenant ?

— Bientôt. Il faut que je passe chercher ma paie. Puis Jen va me déposer. Où est-ce que tu es ?

En me dirigeant vers la place où j'ai garé ma voiture, je lui dis :

— Je suis en train de rentrer à la maison.

— Bien, Owen devrait être rentré. Il vient de m'appeler pour me dire que quelqu'un le déposait.

— Est-ce qu'il va changer de collège, avec ce déménagement ?

Elle soupire.

— Oui, mais ça ne le dérange pas. Il dit qu'il a besoin de changement, même si son meilleur ami va lui manquer. Je lui ai promis qu'ils pourraient se retrouver quand ils voudraient.

Je prends un air rassurant pour lui dire :

— Ça va fonctionner.

— Je l'espère. On se voit plus tard, d'accord ?

Elle raccroche avant que j'aie pu lui dire que je l'aime et je contemple mon écran en souhaitant avoir prononcé ces mots.

Être avec Fable a fait de moi un vrai sentimental.

Mon téléphone sonne immédiatement. Cette fois, c'est mon père. Je réponds, me préparant à l'inévitable flot de haine pour sa femme.

— Salut, papa.

— Où est Adèle ? Tu l'as vue ?

Je m'arrête net au milieu du trottoir et un passant me rentre dedans.

— Pourquoi est-ce que je l'aurais vue ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne sais pas. Ce matin, on discutait, puis on a commencé à se disputer et elle a mentionné ton nom. Elle m'a dit qu'il fallait qu'elle te voie et elle a pris ma Jaguar. Tu l'as vue ?

— Non, je ne l'ai pas vue.

Mon père fait planer une ombre sur moi et j'en ai la tête qui tourne.

— Pourquoi est-ce qu'elle voudrait venir me voir ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Elle m'a dit qu'elle avait quelque chose à te dire.

Il marque une pause.

— Ne l'envoie pas balader, s'il te plaît. Écoute ce qu'elle a à dire. Je suis sûr qu'elle va te demander de me convaincre de nous remettre ensemble.

Il a un ton suffisant, ce qui est amusant quand on sait qu'hier soir, il était dévasté et qu'il pleurait en évoquant ses infidélités.

Il ne saisit pas du tout la raison pour laquelle elle veut me parler. Adèle sait bien que la dernière chose que je ferais, c'est de l'écouter me raconter que mon père et elle sont faits l'un pour l'autre. Elle n'aurait pas la présomption de faire quelque chose comme ça.

Mais il y a autre chose, quelque chose que je ne veux pas savoir.

— Si tu la vois, appelle-moi. Promis ?

Avant de raccrocher, je dis :

— Promis.

Pendant tout le trajet en voiture jusqu'à chez moi, je cherche des yeux la Jaguar noire et effilée de mon père, mais je ne l'aperçois nulle part. On voit ce genre de voiture partout dans ma ville natale. Mais ici, dans cette petite ville universitaire principalement peuplée de Honda et de Toyota, elle est aisément repérable.

Heureusement, je ne vois pas la Jaguar sur le parking de ma résidence non plus. Soulagé d'avoir évité les ennuis, je me dirige vers mon appartement et suis surpris de ne pas trouver la porte verrouillée en entrant.

Je suis encore plus étonné de trouver Adèle assise sur mon canapé avec un Owen extrêmement mal à l'aise à côté d'elle.

— Andrew !

Elle se lève, repoussant ses cheveux d'un geste par-dessus son épaule.

— Tu es rentré !

Je ferme la porte, le regard sur Owen, qui bondit si vite du canapé qu'il me fait l'effet d'un diabolin à ressort. Il a du mal à me regarder dans les yeux et j'ai immédiatement l'impression de faire un bond dans le passé.

Je me remémore la manière dont elle passait tout son temps avec moi en me faisant des compliments. Au début, elle me rendait nerveux. Je n'étais pas habitué à cette attention constante et étouffante. Mais après un temps, j'ai commencé à attendre ces moments avec impatience. Elle savait exactement ce qu'elle faisait et comment me manipuler pour me faire succomber à son charme.

Avec plus de force que je n'en avais l'intention, je lui crie de s'éloigner de lui, ce qui les surprend manifestement tous les deux.

— Ne le touche pas, Adèle... Je suis sérieux.

Elle m'adresse un sourire de mépris et lance à Owen un regard lourd de sous-entendus.

— C'est un très gentil garçon, Andrew. Il me rappelle toi, à son âge. Grand et beau. Et si fort. Ce sera un vrai canon plus tard.

Je n'ai jamais eu envie de faire du mal à une femme de ma vie. Mais en cet instant, si je pouvais enrouler mes mains autour de son cou et serrer jusqu'à arracher la dernière goutte de vie de son corps, je le ferais sans remords.

D'un ton autoritaire, je lance :

— Owen, va dans ta chambre.

Il sort de la pièce sans protester, claquant la porte si fort qu'il fait sursauter Adèle, lui arrachant un gloussement nerveux.

— Inutile d'effrayer ce pauvre garçon. Je ne lui ai rien fait. Tu sais bien que je n'ai d'yeux que pour toi.

Elle s'approche de moi. Je sens une odeur d'alcool émanant de son corps. Elle est ivre.

En m'écartant d'elle, je ne tiens pas compte de ce qu'elle vient de dire. Elle essaie simplement de me provoquer, comme à son habitude.

— Où est la Jaguar de papa ?

Elle rit.

— Je l'ai garée dans la rue, derrière l'immeuble. C'est machiavélique, tu ne trouves pas ? Je savais que tu tournerais les talons si tu voyais la voiture. Je savais que ton père allait t'appeler et te demander de me chercher, qu'il ne se déplacerait pas en personne.

Elle se laisse tomber sur le canapé, étendue de tout son long.

— C'est joli, ici. Pourquoi est-ce que le frère de ta petite traînée habite avec toi ?

Je réplique d'un ton mordant :

— Ce ne sont pas tes oignons. Si tu traites Fable de traînée encore une fois, je ne réponds plus de moi.

— Que de colère ! Tu sais, je suis surprise que vous soyez encore ensemble. Je ne pensais pas qu'elle était ton genre.

Elle penche la tête et sourit.

— Tu mérites quelqu'un de tellement plus joli, qui te corresponde mieux. Tu as un potentiel bien trop important pour le gâcher avec ta stupide Fable.

Adèle crache le nom de Fable comme s'il lui brûlait la langue. Fable fait à peu près la même chose avec le nom d'Adèle.

— Je t'ai déjà demandé de faire attention à ce que tu dis.

Elle balaie ma remarque du revers de la main.

— Quels sont tes projets pour l'avenir, hein, Andrew ? Tu as l'intention de devenir footballeur professionnel ? Je sais que c'est ton rêve. Je pense que tu pourrais y arriver. Tu as toujours poursuivi tes rêves et tu as accompli beaucoup de choses à ton âge.

Mais de quoi est-ce qu'elle parle ?

— Je ne veux pas discuter de mon avenir ou de mes projets avec toi. Je veux que tu t'en ailles.

Elle écarquille les yeux pour feindre l'étonnement.

— Pourquoi, Andrew ? Je n'arrive pas à croire que tu me dises une chose pareille. Est-ce que tu es pressé d'être débarrassé de moi ?

Je lui réponds crûment :

— Oui.

On s'observe pendant un long moment embarrassant, jusqu'à ce qu'enfin, elle plisse les yeux et pose les mains sur ses hanches.

— Je vais tout lui dire, Andrew. Je vais raconter à ton père tout ce qu'on a fait, toi et moi. Je vais lui révéler la vérité concernant Vanessa. Il n'y a rien que tu puisses faire pour m'en empêcher.

Mon sang se glace dans mes veines.

— Pourquoi tu ferais ça ?

— Il faut que je me confesse, réplique-t-elle avec un haussement d'épaules. J'ai besoin de confesser mes péchés, Andrew. Tu es mon plus grand péché. Tu le savais ? Je n'ai jamais rien commis d'aussi malsain que ce que je t'ai fait vivre.

— Ferme-la.

Si je pouvais plaquer mes mains sur mes oreilles pour ne pas entendre ce qu'elle dit, comme un enfant, je le ferais.

— Ferme-la !

— La vérité fait mal, non ? Imagine ce que ça va faire à ton père. Oh, il sera dévasté. Je le détruirai, ainsi que votre relation à tous les deux. Tu le perdras pour toujours.

Elle sourit.

— Je l'ai déjà perdu. Alors quelle importance, si tu le perds aussi ?

Je lui crie :

— Sors d'ici !

Il faut qu'elle s'en aille. Fable va arriver d'une minute à l'autre et je ne veux pas risquer une

confrontation.

— Ne sois pas si pressé de me renvoyer à la maison. J'ai l'intention de tout raconter à ton père à la seconde où je le verrai.

Elle se dirige vers la porte d'une démarche chaloupée, la tête haute comme si elle appartenait à la famille royale. Ce doit être épuisant d'entretenir une image parfaite. Je le sais. C'est ce que j'ai fait pendant des années.

— Pourquoi est-ce que tu veux lui infliger ça ? M'infliger ça à moi ? Je croyais que tu l'aimais. Je ne comprends pas son besoin de se confesser.

— Je ne l'aime pas. Il ne me satisfait pas. Je reste avec lui pour la belle maison, les voitures, les bijoux et l'argent. Ça fait des années que je ne l'aime plus.

Ce n'est pas mon problème. Rien de ce qu'elle me dit n'a quoi que ce soit à voir avec moi. J'ai du mal à supporter la froideur de son ton quand elle parle de mon père, mais il faut que je passe outre et que je me débarrasse de cette salope.

Mais avant que je ne puisse pousser Adèle hors de mon appartement, la porte s'ouvre en grand et Fable entre, s'arrêtant court en voyant qui se tient debout devant elle.

FABLE

JE TRÉBUCHE EN ARRIÈRE EN DÉCOUVRANT ADELE DANS LE SALON DE DREW. HEUREUSEMENT, JE reprends l'équilibre à temps pour ne pas paraître ridicule.

Et je recouvre ma voix immédiatement. Avec un regard perçant en direction de Drew, je demande :

— Qu'est-ce qu'elle fout ici ?

Adèle pousse un rire de hyène.

— Toujours aussi mal élevée, à ce que je vois. Tu es la classe incarnée, Fable...

— Au moins, je ne me fais pas passer pour ce que je ne suis pas, connaissant ton penchant pour les jeunes garçons.

Je claque la porte et j'ai un éclair de lucidité. Je me tourne vers Drew.

— Où est Owen ?

— Dans sa chambre, répond Drew d'une voix apaisante. Il va bien, je te le promets.

— Vous me traitez comme une banale violeuse d'enfants qui ramasse des petits garçons dans la rue. Vous ne pourriez pas être plus loin de la réalité.

Adèle adresse un sourire chaleureux à Drew, ce qui me glace le sang.

— Il m'a séduite aussi, tu sais. Il n'y a qu'à le regarder. Il a toujours été beau garçon.

Elle vient de dépasser les bornes et je m'apprête à faire la même chose. Je ne sais pas ce qui me prend de faire quelque chose d'aussi dingue. Je sais qu'il y aura un prix à payer...

Je me lance. J'ai l'impression que la scène se déroule au ralenti et je sais ce qui va arriver avant la fin de l'action.

Je bondis sur elle et la plaque au sol si fort que le choc lui arrache un hurlement de douleur. Je m'assieds sur elle et tire ses longs cheveux fins en essayant de griffer son beau visage suffisant, comme j'en ai toujours rêvé. J'ai envie de la frapper jusqu'à ce qu'elle soit aussi blessée et mutilée à l'extérieur que Drew l'est à l'intérieur par sa faute.

Mais je sais que même si je fais tout ça, je ne serai toujours pas satisfaite.

— Fable, arrête, bordel !

Drew me crie d'arrêter, mais je ne l'écoute pas. J'ai envie de déchirer cette salope en morceaux. Je lui tire les cheveux, lui donne des coups de griffes et serre le poing en le ramenant en arrière, prête à lui décocher une droite en pleine figure. C'est alors que Drew m'attrape par le bras, empêchant mon poing de s'écraser sur la mâchoire d'Adèle.

— Lâche-la. Lâche-la tout de suite.

Je tremble de rage, de peur et aussi à cause de l'adrénaline qui court dans mes veines. On est tous les deux essoufflés et le son de nos respirations emplit la pièce où règne un silence de mort. Adèle m'observe de ses yeux noirs et indéchiffrables et je me demande ce qu'il est arrivé à cette femme par le passé pour qu'elle soit aussi tordue.

— Fable.

Drew me tire par le bras et je n'ai d'autre choix que de lâcher Adèle et de me lever. Il a les doigts fermement enroulés autour de mon bras et on observe tous les deux Adèle, tandis qu'elle se lève, avec un regard meurtrier.

Me désignant du doigt, elle s'écrie :

— Je devrais appeler les flics et porter plainte, espèce de malade !

Drew réplique d'un ton menaçant :

— Elle ne t'a pas touchée.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Elle était à cheval sur moi !

Adèle montre ses bras. J'imagine qu'ils doivent porter quelques traces de griffures, mais je ne vois rien.

— Regarde-moi !

Sans prêter attention à son geste et à son appel à l'aide, il rétorque :

— Dégage. Sors d'ici avant que je fasse quelque chose que je pourrais regretter.

L'espace d'un instant, elle a les yeux emplis d'effroi et elle s'en va. Elle fuit l'appartement comme un terroriste après avoir lancé une bombe au milieu d'une pièce bondée. La porte claque derrière elle et je me laisse tomber sur le canapé, le corps tremblant de colère.

— Qu'est-ce qu'elle est venue faire ici ?

Je lève le visage vers Drew. La détresse se lit sur son visage. Il a les sourcils froncés. Sa bouche forme une ligne fine et menaçante.

— Je ne sais pas. Pour me dire qu'elle allait raconter à mon père tout ce qui s'est passé entre nous ? Elle prétend qu'elle va lui avouer pour Vanessa aussi.

Il s'assied lourdement à côté de moi, la tension irradiant de son corps.

— Est-ce que je devrais l'appeler ? Est-ce que c'est à moi de lui raconter ça d'abord ? Le docteur Harris m'a dit que je devrais.

J'ouvre la bouche, mais les mots refusent de sortir. Je n'arrive toujours pas à croire ce qui vient de se passer : la vitesse avec laquelle je lui ai sauté dessus, la violence avec laquelle je l'ai attaquée. Je joue peut-être les dures, mais je n'ai jamais recours à la violence. Je ne me suis jamais battue à l'école.

Cette femme me rend complètement folle.

Je finis par lui dire :

— Je ne peux pas en décider pour toi.

Je sais que c'est dur, mais je ne peux pas être responsable de cette décision. Il faut qu'il la prenne pour lui-même.

— Tu as raison. Je sais que tu as raison.

Il pousse un gros soupir.

— Je ne sais pas comment le lui dire. Je suis terrifié.

Je passe les bras autour de ses épaules en tentant de le reconforter. Il est terriblement tendu et je finis par laisser glisser ma main le long de son dos en relâchant mon bras.

Je murmure :

— Ça va aller. Ne te laisse pas atteindre par cette salope.

— Facile à dire, mais pas à faire.

Il me jette un regard lugubre, le visage pâle.

— Elle va tout détruire, Fable. Elle essaie de bousiller ma vie.

Je le regarde avec intensité. Il lui accorde toujours trop de crédit. Je croyais qu'il commençait à se défaire de son emprise. Elle le tient toujours dans ses griffes, c'est évident. Il a l'air terrifié.

— On ne va pas la laisser faire, Drew. Je resterai à tes côtés pour te soutenir, quoi qu'il arrive. Ce qu'elle dit n'a aucune importance.

— Et si elle va plus loin ? Si elle alerte les médias ou quelque chose dans le genre ? Si elle sabote ma réputation, je suis mort. Je pourrai dire adieu à ma carrière de footballeur professionnel.

— C'est ce que tu veux faire ?

Il ne me parle jamais beaucoup de football. Il semble compartimenter sa vie et ne me révéler que ce qu'il pense que je dois savoir.

— Oui, dit-il en baissant la tête. Je ne sais pas quoi faire d'autre. Je suis spécialisé en commerce et en finance, mais j'ai choisi ces disciplines pour faire plaisir à mon père.

— Eh !

Je pose la main sur son genou et le secoue légèrement.

— Ça va aller. Je te le jure.

Drew pose sa main sur la mienne et la serre légèrement. On se regarde, nos doigts enlacés, puis il se penche vers moi et m'embrasse doucement, tendrement. J'ai envie de fondre en larmes. Il pose son autre main sur ma joue et murmure contre mes lèvres des mots d'une tendresse infinie.

— Je t'aime tellement ! Je sais que c'est arrivé vite et qu'il faut qu'on gère un tas de problèmes, mais si on arrive à traverser ça, on peut tout supporter.

Il a raison. Il faut qu'il ait raison. Si je le pouvais, je le supplierais de m'emmener dans son lit immédiatement, pour qu'on puisse se perdre un moment l'un dans l'autre.

Mais ce n'est pas le moment. Il y a d'autres choses qui réclament notre attention. Et Owen...

En m'écartant de lui, je demande :

— Où est Owen ?

Comme s'il attendait derrière la porte de sa chambre pour en sortir, il entre dans le salon et s'arrête net en nous voyant assis si proche l'un de l'autre. On ne s'est pas montrés très tendres ni très tactiles devant mon frère. Ça me met mal à l'aise. C'est stupide, mais je sais qu'Owen n'approuve pas complètement ma relation avec Drew.

C'est fou. Je ne devrais pas m'en soucier. J'aime l'homme assis à côté de moi et j'aime le garçon qui se tient debout devant moi.

— Cette femme était louche.

Owen secoue la tête et regarde Drew.

— Elle s'est présentée comme ta mère.

Je sens Drew se raidir contre moi.

— Ce n'est pas ma mère. Elle est juste mariée à mon père. Ma mère est morte quand j'étais petit.

— Attends une minute !

Je me dégage de l'étreinte de Drew et me lève en me dirigeant vers Owen.

— Tu l'as rencontrée ? Tu lui as parlé ?

— Elle était dans l'appartement quand je suis rentré, ajoute Drew.

— Toute seule avec Owen ?!

Je suis abasourdie.

Qu'est-ce que c'est que ces conneries !

— Qui l'a laissée entrer ?

— C'est moi, avoue Owen, penaud. Elle attendait devant quand je suis arrivé. Elle m'a dit qu'elle était la mère de Drew et qu'elle voulait le voir, alors je l'ai laissée entrer.

— C'est pas vrai !

Je suis sous le choc.

— Combien de temps tu as passé seul avec elle ?

— Je ne sais pas. Dix minutes ?

Owen hausse les épaules.

— Quel est le problème ? Elle est bizarre, je vous l'accorde, mais ce n'est pas comme si elle m'avait fait quelque chose. Tu te comportes comme si elle voulait me tripoter ou quelque chose dans le genre.

Je jette un regard à Drew. Pas question de raconter quoi que ce soit à Owen à propos de... ça.

— Elle est un peu instable mentalement, en ce moment. Tout le monde s'inquiète pour elle.

Je n'arrive pas à croire que j'aie pu dire ça. Je ne m'inquiète pas du tout pour elle. J'aimerais qu'elle disparaisse de la surface de la Terre et qu'elle aille droit en enfer.

— J'ai cru vous entendre vous disputer, dit Owen en se dandinant d'un pied sur l'autre.

Il n'a pas l'air à son aise.

— On ne s'apprécie pas beaucoup.

Je passe le bras autour des épaules d'Owen et le guide dans la cuisine. J'ai besoin de changer de sujet rapidement.

— Bonne nouvelle ! Je nous ai trouvé un appartement.

— C'est vrai ?

Il est tellement excité que je lui raconte tout en détail, tandis que Drew est assis dans le salon, perdu dans ses pensées. Je suis déchirée. Je suis ravie d'avoir trouvé un appartement pour Owen et moi, mais triste de quitter Drew. J'ai besoin de mon indépendance, mais j'ai du mal à me passer de lui.

Et il a besoin de moi, maintenant plus que jamais. J'espère pouvoir lui suffire.

J'espère qu'on peut se suffire mutuellement.

La vérité est rarement pure et jamais simple.

Oscar Wilde

ADÈLE

JE SUIS FATIGUÉE DE ME SENTIR COUPABLE POUR LES CHOSES QUE J'AI FAITES. JE NE CONTRÔLE PAS DE QUI je tombe amoureuse. Pourquoi est-ce que tomber amoureuse est un tel crime ? Mon mari me néglige depuis des années. Son fils me fait tellement penser à lui, mais en mieux. Il est plus jeune, plus vivant, plus gentil et avide de plaire.

Au début, c'était simplement pour m'amuser. Lorsque son mari ne ressent plus de désir pour elle, une femme commence à se sentir diminuée, ignorée, seule. J'ai commencé par flirter avec Drew et il a répondu à mes avances. Il était un peu mal à l'aise au début, mais plus on discutait, plus on passait de temps ensemble et plus il aimait ça. Plus il m'appréciait, moi.

À présent, il me déteste. Je ne sais pas quand tout a basculé. Je ne comprends pas son immense dégoût pour moi. J'aimerais pouvoir y faire quelque chose. J'aimerais qu'il voie que je ne veux que son bien. Il a tant de potentiel. Il va devenir célèbre, un jour. Pendant un bref moment, j'aurai tenu entre mes mains cette étoile filante.

Mais il s'est éloigné et n'a pas l'intention de me revenir. La déception que je ressens chaque fois que je pense à lui est tellement accablante que je préfère ne pas y songer.

Alors je ne le fais pas.

J'ai eu des aventures, de brèves liaisons sans importance avec de beaux jeunes hommes qui m'ont fait me sentir bien pendant un petit moment. Ma dernière conquête, Jonah, golfeur professionnel et ma dernière conquête en date, est merveilleux au lit et extrêmement attentionné. Il est aussi jeune et stupide. Il aime se vanter auprès de ses amis qu'il couche avec une femme mûre. Ils me surnomment « la cougar ».

Ces garçons sont tellement crus. Mais pas mon Drew. Pardon, mon Andrew. Je suis la seule qui l'appelle ainsi, la seule qu'il autorise à l'appeler ainsi.

Je conduis au hasard dans le trou paumé où il vit et où il étudie, et me perds dans le dédale de sens uniques en essayant de trouver un hôtel décent. Le campus est agréable et le centre-ville éclectique, avec son lot de petits magasins et de restaurants. À part ça, cette ville est un véritable trou. S'il reste là avec sa gourde de copine, il n'ira nulle part.

Le simple fait de penser à elle me donne la nausée. Je n'arrive pas à croire qu'elle m'ait agressée. J'ai toujours mal au crâne, aux endroits où elle m'a littéralement arraché les cheveux. Je repense au regard qu'elle m'a lancé, à ce qu'elle m'a dit ! Elle me hait.

Ce n'est pas grave. C'est réciproque. Elle a complètement retourné mon beau garçon contre moi et à l'idée qu'il lui fait l'amour, j'ai envie de la réduire en miettes.

Andrew est à moi. Il m'appartient.

Je finis par trouver un hôtel et je demande une chambre en tendant au réceptionniste la carte de crédit de mon mari. Le prix n'a aucune importance. L'argent n'a jamais d'importance. Andy n'a pas coupé mes cartes de crédit ni mon accès à notre compte en banque. Peu importe ce que je dis ou ce que je fais, il veut me récupérer. Je suis son trophée favori et l'idée que je puisse appartenir à quelqu'un d'autre l'emplit d'inquiétude.

Il ne veut pas me laisser partir. C'est à la fois rassurant et écœurant. J'ai besoin d'Andy pour assurer ma sécurité financière. Je désire d'autres hommes pour satisfaire mes passions, car mon mari, hélas, ne m'excite plus depuis longtemps.

Je monte dans ma chambre en emportant avec moi le petit sac de voyage que j'ai empaqueté pour cette occasion particulière. J'espérais qu'Andrew me laisserait habiter chez lui, mais sa salope de copine vit dans son appartement en ce moment, avec son petit frère.

Pour être honnête, c'est un spécimen intéressant. Il est beau, jeune et bravache : je l'ai senti dès que j'ai posé les yeux sur lui. Ce n'est pas tout à fait mon genre, avec ses cheveux blonds, ses yeux verts, son grand corps élancé et sa personnalité de faux mauvais garçon.

Mais il a du potentiel, énormément de potentiel.

Je pose mon sac sur le lit, défais la fermeture Éclair et fouille à l'intérieur pour en tirer le petit revolver que j'ai pris dans la commode de mon mari. Il le range là pour des raisons de sécurité. Je l'ai pris avec moi pour les mêmes raisons. Je suis sur le point de faire quelque chose qui va changer radicalement nos vies et je ne suis pas certaine de savoir comment d'autres personnes pourraient réagir. Je suis particulièrement heureuse de l'avoir apporté, sachant que cette petite traînée est toujours dans la vie d'Andrew.

Cette histoire de confession est peut-être une erreur, mais j'ai besoin de m'en libérer. Andy mérite de connaître la vérité. Il doit faire face à la réalité.

J'ai dit à Andrew que Vanessa était de lui, mais je n'en suis pas certaine. J'en ai envie. Je préfère croire qu'Andrew était son père. Malheureusement, je n'ai jamais pu le confirmer. Je n'ai jamais eu de preuve concernant sa paternité. Mais maintenant qu'elle n'est plus là, et même s'il est illusoire de penser qu'Andrew me donnera un autre enfant, j'ai toujours de l'espoir.

Malgré la haine qu'il ressent pour moi, malgré sa peur et son dégoût, je souhaite encore qu'il m'appartienne.

À jamais.

Les erreurs sont toujours pardonnables, si on a le courage de les avouer.

Bruce Lee

DREW

QUAND VOTRE TÉLÉPHONE VOUS TIRE D'UN SOMMEIL PROFOND À 2 HEURES DU MATIN, ÇA NE PEUT PAS être une bonne nouvelle.

La sonnerie me fait sursauter et j'attrape le téléphone posé sur la table de nuit, le cœur battant la chamade. Fable s'écarte de moi en dormant et roule sur le côté, me dévoilant son dos nu. Je frissonne dès que je ne la tiens plus contre moi et jette un coup d'œil à l'écran. C'est mon père. Je réponds à contrecœur, en chuchotant :

— Allô ?

— Drew !

Il respire bruyamment et je réprime un soupir d'exaspération. J'en ai assez de son mélodrame et je me sens à peine capable de supporter une nouvelle tirade angoissée ou un autre appel à l'aide.

— C'est vrai ?

Mon sang se fige dans mes veines. On se dit qu'on s'est préparé pour ce moment précis, cette révélation particulière, mais quand ça arrive, on se retrouve les quatre fers en l'air.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « c'est vrai » ?

— Adèle m'a raconté ce qui s'est passé entre vous.

Sa voix se réduit jusqu'à devenir un murmure presque inaudible.

— Dis-moi : c'est la vérité ?

Je ne sais pas ce qu'il veut entendre. « Oui, c'est vrai » ou « Non, ce n'est pas vrai » ? Je suis perdu.

— Qu'est-ce qu'elle t'a raconté ?

— Que vous avez eu une aventure pendant des années ? Dis-moi, fiston, il faut que je sache. Est-ce qu'elle ment ? Je t'en prie, dis-moi qu'elle ment.

Il ne veut pas faire face à la réalité. C'est parfait, moi non plus.

— Papa...

— Ne tourne pas autour du pot. Réponds simplement à ma question. Réponds « oui » ou « non ».

Je soupire lourdement, le cœur serré, l'estomac noué.

— Je...

— Réponds-moi : oui ou non. C'est aussi simple que ça.

Bien sûr ! Comme si c'était si simple d'avouer mon secret le plus noir.

Je réponds d'une voix rauque :

— Oui.

Mon père reste silencieux si longtemps que je me demande s'il a raccroché. Puis une explosion de sons emplît mon oreille, si pitoyable, si déchirante, que je ne comprends pas de quoi il s'agit tout d'abord.

Il pleure...

La voix brisée, il sanglote :

— Je la hais. Elle a tout détruit : mon mariage, mon fils, ma fille... Oh, mon Dieu, je la déteste !

Je sors du lit, sans jamais regarder en direction de Fable. Elle est peut-être réveillée, je n'en suis pas sûr, mais j'ai besoin de me concentrer sur ce que dit mon père.

En ce moment, je suis atterré.

— Je n'arrive pas à croire qu'elle ait eu une « aventure » avec toi. Une *aventure* !

Il éclate d'un rire sans joie.

— Elle a abusé de toi. Cette femme est malade ! Je ne veux plus jamais la voir.

— Tu ne m'en veux pas ?

Je me laisse tomber sur le canapé. J'ai la tête qui tourne. Toutes ces années, j'ai cru qu'il me détesterait s'il découvrait la vérité.

— T'en vouloir ? Comment est-ce que je pourrais t'en vouloir ? Elle m'a dit que ça avait commencé quand tu avais quinze ans. Quinze ans, bordel !

Il se met à pleurer plus fort.

— Je suis désolé, Drew. C'est moi qui l'ai fait entrer dans nos vies et je suis vraiment désolé, merde. Je ne savais pas. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'elle t'a fait subir. Comment est-ce que j'ai pu être aussi stupide, aussi égoïste, aussi aveugle ?

— Ce n'est pas ta faute, papa...

— Arrête ça tout de suite, juste... arrête. C'est entièrement ma faute. J'aurais dû être là pour toi. Je m'en veux. Je t'ai laissé tomber.

Il inspire profondément, la voix chevrotante.

— C'est fini, fiston. Mon mariage est terminé. Tu n'as pas à t'inquiéter du fait qu'elle fasse partie de nos vies. Elle n'est plus la bienvenue dans ma maison, dans mon cœur, dans ma vie...

Je pleure aussi. Je renifle en essayant de maîtriser mes émotions. Ce sentiment d'oppression qui me pèse depuis des mois, voire des années, est lentement en train de se déliter. Mon père connaît désormais la vérité.

Et il ne me déteste pas.

— Quand est-ce qu'elle te l'a dit ?

— Elle m'a appelé il y a quelques heures. Je ne sais pas du tout où elle est. Tu l'as vue ? Elle est venue chez toi ? Mon Dieu, elle est tordue ! Et elle est obsédée par toi.

— Je l'ai vue. Fable a essayé de lui casser la figure quand elle a découvert qu'Adèle avait rencontré son petit frère.

— Tu es encore avec Fable ? Je pensais que vous aviez rompu.

Il marque une pause.

— Attends une minute. Est-ce qu'elle est au courant de ce qui s'est passé entre Adèle et toi ?

Je réponds dans un murmure :

— Oui.

Il reste silencieux un moment, comme s'il avait besoin de temps pour digérer cette information.

— Ça doit être assez sérieux, entre vous deux.

— Elle l'a compris quand je l'ai amenée à la maison.

Adèle ne s'était pas montrée très subtile. Le fait que mon père ne se soit pas rendu compte de son attitude possessive et hystérique montre à quel point il était aveugle.

— Je suis un imbécile. J'espère que tu pourras me pardonner un jour.

Je suis sidéré par ce qu'il me dit.

— Je ressens la même chose.

— Tu n’as rien à te faire pardonner. Tu étais innocent dans cette affaire.

Il laisse encore échapper un sanglot.

— Je suis vraiment désolé, fiston. Désolé pour tout.

On discute encore un petit moment et je lui promets de lui rendre visite bientôt. J’espère qu’aller là-bas sans qu’Adèle soit présente me permettra d’exorciser les démons qui hantent la maison de mon enfance. Mon père a besoin de moi en ce moment. Et moi, de me réconcilier avec mon passé.

Je raccroche et retourne dans la chambre pour trouver Fable assise sur le lit, appuyée contre les oreillers, avec la lampe de chevet réglée sur le niveau d’éclairage minimum. Elle est enroulée dans le drap. Ses épaules nues brillent sous la lumière diffuse et elle enroule une mèche de longs cheveux blonds autour de son doigt, en examinant les pointes.

Elle est belle. Et elle est si compréhensive ! Elle accepte si facilement mes secrets ! Je ne sais pas ce que j’ai fait pour mériter sa confiance et son pardon. J’aime qu’elle fasse partie de ma vie, qu’elle ait envie d’être avec moi malgré tout.

Elle me demande d’une voix étouffée :

— Est-ce que tout va bien ?

Je m’installe à côté d’elle sur le lit.

— C’était mon père.

Je prends une grande inspiration et la regarde droit dans les yeux. J’ai presque peur de la regarder, même si je suis conscient qu’elle est au courant de tout.

— Adèle lui a raconté ce qui s’était passé.

— Comment est-ce qu’il a réagi ?

— Il ne me déteste pas. Il est désolé de ce qui m’est arrivé.

Elle avance d’une voix calme :

— Tu vois ? Je t’avais bien dit qu’il serait de ton côté.

C’est vrai. Et je ne l’ai pas crue.

— Tu avais raison, apparemment.

Je laisse échapper un soupir tremblant.

— Je n’arrive pas à croire à quel point il s’est montré compréhensif.

— Est-ce qu’elle lui a dit pour... Vanessa ?

Je fronce les sourcils et me tourne pour la regarder. Comment est-ce que j’ai pu oublier ça ?

— Il ne m’en a pas parlé, alors j’imagine que non.

Fable laisse tomber la mèche de cheveux avec laquelle elle jouait.

— Tu crois que c’est vrai, qu’elle était vraiment ta fille ?

Je hausse les épaules. C’est ce qui me met le plus mal à l’aise. Je ne veux pas y croire. L’idée que j’aie pu être père me terrifie. J’ai du mal à en parler à qui que ce soit, même à ma thérapeute. C’est une question à laquelle je ne veux pas être confronté.

Surtout étant donné que je ne sais pas si c’est la vérité. Et je ne peux pas le prouver. Vanessa est morte.

— Je veux croire qu’elle ment parce que c’est plus facile.

Fable s’approche de moi et pose sa tête sur mon épaule. Je glisse un bras autour de son corps. Je ferme les yeux et formule à voix haute ce que j’ai été incapable d’avouer depuis qu’Adèle m’a fait cette révélation fracassante :

— Le jour où on est rentrés, après que je t’ai déposée chez toi, Adèle m’a appelé. Elle m’a dit

qu'elle n'arrivait pas à tomber enceinte de mon père et qu'elle avait décidé d'essayer avec moi. Elle a percé des trous dans les préservatifs que je mettais et elle est tombée enceinte. Elle m'a répété qu'il avait suffi d'une fois. Une seule. Je la hais. Je déteste qu'elle se soit jouée de nous. Je la hais pour ce qu'elle m'a fait. Je m'en veux d'avoir laissé ce qui est arrivé contrôler ma vie pendant si longtemps.

Fable me murmure à l'oreille :

— Je suis désolée.

Je ferme les yeux et laisse courir mes doigts sur son épaule et le long de son bras. J'ai besoin de ce contact. La sentir si proche me permet de ne pas sombrer. Ça me rappelle le chemin que j'ai parcouru en si peu de temps.

— Moi aussi. Mais je ne peux pas vivre dans le passé. Je ne peux pas laisser ce qu'elle m'a fait me paralyser pour le restant de mes jours. Il faut que j'oublie, que je l'oublie pour de bon.

— Plus facile à dire qu'à faire.

Fable lève la tête pour me regarder dans les yeux.

— Il va falloir du temps, Drew. Mais je suis là. Malgré le fait que j'emménage dans mon propre appartement, et je sais que ça ne te plaît pas, je serai là pour toi. Je te le promets.

— Tu n'es pas obligée de déménager...

Elle m'interrompt :

— Il le faut. Je ne peux pas dépendre de toi, pas comme ça.

Je murmure :

— Je veux m'occuper de toi. Je peux me le permettre. J'ai de l'argent. Tu ne manquerais jamais de rien si tu vivais ici avec Owen.

Elle me lance un sourire hésitant.

— Je sais. Et j'aime l'idée que tu veuilles prendre soin de moi, mais il faut d'abord que j'apprenne à m'occuper de moi-même.

De ses lèvres, elle effleure les miennes.

— J'ai besoin de prouver à Owen que je peux le faire.

Elle se met à frissonner lorsque je touche sa gorge. Je glisse la main derrière sa nuque et l'attire contre moi. Nos bouches se joignent et nos langues se mêlent. Elle est contre moi. Elle glisse les bras autour de mon cou et laisse tomber le drap de telle manière que je peux sentir sa chair douce et nue.

Après tout ce qui est arrivé aujourd'hui, ma réaction habituelle aurait été de m'enfuir, de me terrer quelque part, de faire comme si je n'existais pas et de me concentrer sur n'importe quoi, sauf sur la vie ou sur mes sentiments.

À présent, tout ce que je veux, c'est m'abandonner à la sensation de la bouche de Fable sur la mienne, de ses mains sur mon corps, de son corps qui s'agite contre moi. Je veux la plaquer contre le matelas, explorer chaque recoin de sa peau à l'aide de mes mains ou de mes lèvres et la pénétrer, retrouver la puissance de ce lien que je partage uniquement avec la personne qui compte le plus à mes yeux.

Tandis que je contemple la profondeur de son regard, je lui murmure que je l'aime. Le sourire qu'elle m'adresse en réponse, tendre et si plein d'émotions, me fait chavirer.

Elle tient mon cœur entre ses mains. Et pour la première fois de ma vie, je m'abandonne entièrement à elle.

Librement.

J'appartiens à Fable Maguire et je sais qu'elle est à moi.

FABLE

HIER A ÉTÉ L'UNE DES JOURNÉES LES PLUS DINGUES DE MA VIE. J'AI ÉTÉ EMPORTÉE PAR UN TORRENT D'ÉMOTIONS, passant par toute la gamme des sentiments, des plus exaltants aux plus accablants.

J'ai trouvé l'appartement de mes rêves. J'ai essayé de casser la figure de celle qui a failli détruire l'homme que j'aime. L'homme que j'aime a presque été brisé lorsque son père a découvert son plus noir secret. Après cette journée, on se retrouve tous les deux à l'état d'épaves émotionnelles. J'ai encore fait l'amour avec Drew. Je ne sais pas comment, sinon que j'étais dépassée par l'attrance qu'on ressent l'un pour l'autre, comme un courant irrésistible.

C'est un fait. On est incapables d'y résister.

On a fait l'amour lentement, discrètement. Sans provocation ni sentiment d'urgence. Simplement la communion évidente et délicieuse de deux corps jusqu'à épuisement. On s'est endormis dans les bras l'un de l'autre, comme les personnages de ces comédies romantiques à l'eau de rose qui sont diffusées sur les chaînes câblées.

Je suis la fille la plus heureuse du monde. Ils doivent être nombreux à me prendre pour une folle. Drew Callahan n'est pas du tout ce qu'il paraît. Il a des problèmes, de gros problèmes encore non résolus. Mais je m'en fiche. Il est à moi.

Malgré le fait qu'on soit restés debout la moitié de la nuit, je me lève tôt et tire Owen du lit. Je l'appâte grâce à un vrai petit déjeuner avant de l'emmener au collège dans la camionnette de Drew. Plus que de meubles ou quoi que ce soit d'autre, j'ai besoin d'une voiture. Je ne peux pas dépendre éternellement de Drew ou Jen pour m'emmener travailler. Il y a quelques jours, Colin m'a parlé d'un type qu'il connaissait qui était gérant chez un concessionnaire du coin et pouvait me faire un prix. Je vais peut-être accepter sa proposition.

En souriant, je gare la camionnette de Drew sur sa place attitrée et coupe le moteur. Pour la première fois depuis une éternité, je suis entourée de personnes que je peux appeler des amis : Jen, Ten, Colin et Drew. La liste n'est pas longue, mais c'est un début. Je sais que ma vie n'est pas parfaite, que j'aurai d'autres batailles à mener. Je suis loin d'avoir réglé mon problème relationnel avec ma mère.

Mais pour la première fois de ma vie, je me sens bien.

La météo a changé dans la nuit et l'orage couve. Mais les nuages noirs chargés de pluie n'entament pas ma bonne humeur. Le vent souffle par bourrasques, faisant plier les petits arbres de la résidence, et je sors de la voiture en poussant sur la porte pour contrer une violente rafale. J'appuie sur la télécommande et me dirige vers l'immeuble où est situé l'appartement de Drew, quand j'entends une voix tout droit sortie de mes cauchemars.

— Eh bien, regarde-toi. Tu emménages avec lui. Tu conduis sa camionnette. Tu dois te sentir bien dans ce semblant de vie douillette et confortable.

Je me retourne et Adèle se tient devant moi. Elle me regarde avec un sourire méprisant. Elle a l'air étrange. Elle porte les mêmes vêtements que la veille. Ses cheveux sont décoiffés, comme si elle ne les avait pas brossés et elle me contemple avec les yeux écarquillés. Elle porte sur l'épaule un énorme sac à main hors de prix en cuir marron foncé. Elle le tient serré contre son corps.

Étrangement serré.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

J'essaie de prendre un ton dégagé, mais elle m'effraie légèrement. Quelque chose ne tourne pas rond.

— Je te cherchais.

Elle sourit.

La vue de ce sourire étrange me fait froid dans le dos.

— Oui, c'est ça.

— Non, vraiment. Je voulais te parler. On devrait peut-être aller quelque part pour discuter.

Elle fait un geste de la main par-dessus son épaule.

— Ma voiture est garée au coin de la rue. Allons-y.

Elle pense peut-être que je vais l'accompagner parce qu'on est les meilleures amies du monde. Cette femme est en plein délire.

Je secoue lentement la tête et me dirige vers l'appartement de Drew.

— Non, je ne pense pas.

Elle se place devant moi pour arrêter ma progression et je lui jette un regard mauvais.

— Écoute, je ne veux pas d'ennuis. Laisse-moi simplement passer, OK ?

— Non.

Son sourire s'élargit. Elle commence vraiment à me faire peur.

— Drew ne peut pas te sauver maintenant. Tu viens avec moi.

Elle plonge la main dans son sac et en sort un revolver qu'elle pointe droit sur moi.

Je cligne lentement des yeux et mets les mains en l'air en reculant d'un pas. Cette femme a perdu la tête. Et quant à tout ce qu'on dit de la vie qui vous défile devant les yeux lorsque vous pensez que vous êtes sur le point de mourir... C'est précisément ce qui est en train de m'arriver en ce moment. Je me rends compte que j'ai à peine vécu.

Pas question que je laisse une folle furieuse me priver de ma vie.

— Ne fais pas de scandale.

Le vent souffle sur son visage et elle chasse l'air de sa main libre, ce qui la pousse à agiter l'arme dans tous les sens. Je recule encore d'un pas, me demandant si ce serait une bonne idée de m'enfuir à toutes jambes, mais je ne sais pas si le revolver est chargé. Ou si elle sait tirer.

Je préfère ne pas tenter le diable.

Essayant de parler d'une voix calme, je murmure :

— Je ne fais pas de scandale. Qu'est-ce que tu me veux, Adèle ?

Sa tête bascule en arrière et elle rit à gorge déployée. Tous ses gestes sont démesurés, exagérés.

— Je veux tout ce que tu as. Enfin, pas tout. Tu n'es qu'une petite traînée qui ne mérite rien, tu sais.

Sa voix est chargée de venin et je manque de tressaillir. Mais je reste immobile.

— Laisse-moi passer. Si tu me laisses partir, j'oublierai que c'est arrivé.

— Non.

Elle agite son revolver dans ma direction en le pointant directement sur moi.

— Tu sais ce que je veux vraiment ? J'aimerais que tu disparaisses. Ça rendrait ma vie tellement plus facile. Je n'aurais plus à m'inquiéter du fait qu'Andrew est amoureux d'une petite catin. Je l'aurais pour moi toute seule. Je le mérite, tu sais. C'est moi qui l'ai créé. J'ai fait de lui l'homme qu'il est aujourd'hui.

Je ne discute pas. J'ai dans l'idée qu'elle ne m'écouterait pas de toute manière.

Elle poursuit sur sa lancée :

— Mon mari me déteste. Tu le sais ? Bien sûr que oui. J'essaie de me montrer honnête avec lui pour qu'il me comprenne mieux et au lieu de cela, il me dit qu'il ne veut plus jamais me voir. Selon lui, j'ai détruit sa vie et celle de son fils. Ainsi que celle de ma fille.

Des larmes coulent le long de ses joues et elle laisse échapper un sanglot.

— Est-ce qu'il ne voit pas à quel point il m'a détruite ? Comme ils m'ont anéantie tous les deux après la mort de Vanessa ? C'est leur faute si elle est morte.

Je me sens presque désolée pour elle. Si la mort d'un membre de la famille est une tragédie, alors la mort d'un enfant en bas âge doit être absolument atroce.

— Les deux hommes de la famille Callahan me haïssent et je n'ai plus aucune raison de vivre. Plus aucune. C'est ta faute, tu sais, ajoute Adèle sur le ton de la conversation.

J'en reste bouche bée. Et dire que j'ai failli me sentir désolée pour elle !

— Comment ça, c'est ma faute ?

— Tu es entrée dans sa vie et tu as tout gâché. Tout ! Tu as donné envie à Andrew de mettre la vérité en lumière. Tu l'as gardé éloigné de moi. Il était à moi, petite salope écervelée. Il était tout à moi avant que tu n'arrives et que tu me le voles.

Il n'a jamais vraiment été à elle, mais je ne peux pas débattre avec une folle.

— Tu m'as détruite, alors je vais te faire la même chose.

Le revolver est pointé sur moi.

— Prenons la camionnette d'Andrew. J'aime l'idée que ça se passe dans quelque chose qui lui appartient. De cette manière, il n'oubliera jamais.

« Que ça se passe... » ? Oh, mon Dieu ! Mais de quoi est-ce qu'elle parle ?

— Je ne vais nulle part avec toi !

Elle tend le bras, approchant le revolver dangereusement.

— Va ouvrir la voiture tout de suite !

Je m'exécute et appuie sur la télécommande, mais en heurtant le mauvais bouton, celui qui active l'alarme.

— Sale petite garce ! siffle-t-elle entre ses dents tandis que la porte de l'appartement de Drew s'ouvre à la volée.

Il est debout sur le seuil, vêtu uniquement d'un pantalon de jogging desserré au niveau des hanches et la lueur de désir qui passe dans le regard d'Adèle ne m'échappe pas.

J'ai la nausée.

Drew écarquille les yeux en voyant le revolver dans la main d'Adèle. Il me regarde, l'air paniqué, une expression lugubre sur le visage.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

— Éteins cette putain d'alarme ! hurle Adèle.

Je presse le bouton pour faire taire l'alarme.

Je me tourne vers Drew, essayant de lui faire comprendre tout ce que je peux en un regard.

Et puis, j'ai un éclair de lucidité. Je sais exactement ce qu'il faut que je dise pour qu'il comprenne que c'est grave. Non que le revolver ne paraisse pas sérieux : parce que je n'aime pas du tout la manière dont sa main tremble. Elle est complètement à cran. Cette salope est en train de péter un plomb et elle veut me faire payer le prix de ses erreurs.

En élevant la voix et en désignant Adèle d'un geste de la tête, je dis :

— Eh, Drew ! Marshmallow.

Je serai toujours là pour toi.

Drew Callahan

DREW

J'AI APPELÉ LA POLICE AVANT D'OUVRIER LA PORTE. JE NE SAIS PAS CE QUI M'A POUSSÉ À JETER UN REGARD par la baie vitrée qui donne sur le parking, mais je suis content de l'avoir fait. Adèle se tient là et pointe un revolver sur Fable. J'ai failli me précipiter dehors immédiatement.

Mais je savais qu'il me fallait garder la tête froide. La vie de Fable est en jeu. Il fallait que je fasse les bons choix. J'ai dit à la femme du standard qu'une folle agitait un flingue sur mon parking et j'ai raccroché.

À présent, la folle regarde directement dans ma direction. Je reconnais ce regard. Pendant un instant, j'ai l'impression d'avoir de nouveau quinze ans. Je suis piégé. Je n'ai nulle part où aller. Je me déteste pour ce qui est sur le point de se produire. Je souhaiterais être assez fort pour lui dire non. Cet horrible sentiment d'impuissance me paralyse pendant un long moment.

Puis la fille de mes rêves prononce le mot magique, celui qui me pousse à me mettre en action.

— Adèle, pose ce revolver.

Ma voix est ferme. Je ne veux pas qu'elle discute.

— Non.

Sa voix tremble, comme le sourire fugitif qu'elle m'adresse.

— Elle a gâché ma vie, Andrew. Tout est sa faute.

— Ce n'est pas sa faute, c'est la mienne.

Je m'avance sur le trottoir pour les rejoindre.

— Je suis désolé de t'avoir fait ça.

Elle fronce les sourcils. Son visage est baigné de larmes et une tristesse infinie se lit dans ses yeux. Cette femme est complètement brisée.

Pourtant, je n'arrive pas à ressentir la moindre compassion à son égard. Elle l'a bien cherché.

— Tu n'es pas désolé.

Adèle secoue la tête.

— Aucun de vous ne l'est. Vous vous fichez de ce qui peut m'arriver. Vous n'en avez rien à faire que j'aie tout perdu. Où est-ce que je vais aller, maintenant ? Qu'est-ce que je suis censée faire ?

Je focalise toute mon attention sur Adèle. Je m'inquiète pour Fable et je déteste l'idée qu'Adèle pointe un pistolet sur elle, mais je ne peux pas me laisser gagner par la peur. Il faut que je sauve la femme de ma vie.

— Un divorce, ce n'est pas la fin du monde.

— Si, ça l'est ! gémit Adèle en agitant le revolver. Je suis finie. Je n'ai plus rien. Plus aucune raison de vivre.

Je répète doucement :

— Baisse ce pistolet.

Elle me fait peur. Je jette un regard sur Fable. Elle est raide et a les épaules en arrière, dans une posture de défi.

Mais je remarque aussi la peur dans ses yeux, le subtil tremblement de ses lèvres. Elle est

terrorisée.

Et moi aussi.

— Je devrais tirer maintenant et mettre un terme à ses souffrances, marmonne Adèle.

— Non !

Je pince les lèvres, je m'en veux d'avoir crié. Je viens de montrer ma main et espère de toutes mes forces qu'Adèle n'a rien remarqué.

— Tu irais en prison. C'est ce que tu veux ? Passer le restant de tes jours en prison ?

Adèle hausse les épaules.

— Ça n'a plus d'importance. Rien n'a plus d'importance.

En me postant devant Fable, je dis :

— Alors, tue-moi. Si tu veux tirer sur quelqu'un, tire sur moi. Tu ne peux pas accuser Fable. Elle n'a rien à voir là-dedans.

— Elle a tout à voir là-dedans. Elle t'a détourné de moi, Andrew. Tu étais à moi. Tu m'appartenais. Et puis, tu m'as quittée. Tu as rencontré quelqu'un d'autre. Tu l'as amenée à la maison et tu l'as exhibée partout. Elle est jolie, jeune et elle couche avec toi quand bon lui semble.

Adèle pointe le revolver directement sur ma poitrine.

— Je la déteste !

Je lui rappelle :

— C'est moi que tu détestes. C'est moi qui t'ai rejetée, qui t'ai repoussée. C'est ma faute.

Fable appuie ses doigts au milieu de mon dos. Ce simple contact me redonne de la vigueur et me rend plus fort. Il m'éclaircit l'esprit et me permet de me concentrer sur ce que je dois faire.

Lentement, je tends le bras vers Adèle.

— Donne-moi ce flingue.

Elle secoue furieusement la tête.

— Non !

— Donne-le-moi.

— Va te faire foutre !

Elle étend les bras devant elle, les deux mains sur la poignée du revolver, l'index posé sur la détente.

— Écarte-toi de mon chemin, Andrew !

— Non. Donne-moi ce flingue.

— Oh, mon Dieu...

La voix d'Adèle se fissure, ses bras tremblent et elle agite le revolver.

— Ça ne va pas marcher, Andrew. Je ne peux pas te tirer dessus. Je t'aime trop.

C'est ce que j'espérais, même si je n'aime pas sa façon de le formuler. Elle ne m'aime pas. Elle est obsédée par moi.

— Alors, passe-moi ce flingue.

— Je ne peux pas. Il faut que je le fasse.

Elle abaisse le bras, le revolver pendant au bout de ses doigts.

— Tu ne me laisses pas le choix.

Fable se presse contre moi et pose la tête contre mon dos. Je ne pense qu'à sa sécurité. Je ne pense pas à moi, pas à Adèle. J'oublie tout et tout le monde. L'important, c'est que Fable soit saine et sauve.

Je demande à Adèle :

— Comment ça : « Je ne te laisse pas le choix » ?

— Je n'ai plus d'autre choix. Tout est ta faute, Andrew. Ne l'oublie jamais.

Adèle place le baril du pistolet dans sa bouche.

Et elle presse la détente.

FABLE

DREW SE RETOURNE VERS MOI ET ENFOUIT SON VISAGE DANS MES CHEVEUX EN ME SERRANT SI FORT QUE je n'arrive plus à respirer. Quelques secondes plus tard, j'entends une détonation. Elle est tellement puissante qu'elle résonne dans mes tympans. Je n'entends plus rien. Je ne parviens qu'à sentir Drew qui m'enveloppe, la poitrine prise d'un haut-le-cœur, les bras tremblants qui me serrent si fort.

Je crois l'entendre s'écrier :

— Bordel de merde ! Elle s'est fait sauter la cervelle !

Et j'essaie de m'écarter de lui.

Mais il refuse de me lâcher.

Des gens se mettent à sortir de leurs appartements, alarmés par le coup de feu. Le tintement dans mes oreilles s'apaise progressivement. J'entends des cris et une femme demande que quelqu'un appelle les flics.

Drew ne me lâche toujours pas.

Il murmure contre mon oreille :

— Ne regarde pas. Tu ne veux pas voir ça. Ne regarde pas, Fable.

L'inquiétude me prend. Est-ce qu'il l'a vue faire ? Je ne crois pas. Il s'est retourné et m'a prise dans ses bras juste avant la détonation. Mais je n'en suis pas certaine. J'espère qu'il n'a rien vu.

Je ne pense pas que Drew puisse supporter plus de tragédie et de chagrin. Il en a déjà assez enduré.

Quelqu'un s'approche de nous. J'entends des bruits de pas et je lève les yeux. J'aperçois un type qui a l'air d'avoir à peu près notre âge.

Il nous demande :

— Est-ce que ça va aller ? Je peux faire quelque chose pour vous ?

Drew lève la tête et je le regarde. Je vois la douleur et le chagrin gravés sur son visage. Je vois aussi les minuscules gouttes de sang qui constellent ses épaules.

— On va bien. Est-ce que quelqu'un a appelé une ambulance ?

— Mec.

Le type penche la tête pour regarder derrière nous et détourne immédiatement le regard.

— Pas besoin d'ambulance. Il n'y a plus personne à sauver.

Je serre les bras plus fort autour de la taille de Drew.

— Est-ce que quelqu'un a appelé la police ?

— Ouais, ils ne devraient pas tarder, dit le type, l'air lugubre.

Comme par un fait exprès, j'entends les sirènes qui se rapprochent rapidement. Ils vont vouloir nous poser des questions. Je n'ai pas envie de faire face à tout ça. Il faut que je dépose la caution pour l'appartement dans la journée, que j'aille au travail, que je fasse des choses ordinaires, des

choses de la vie quotidienne.

Mais ma vie est loin d'être ordinaire. J'aurais pu me faire tuer. Je pourrais être ce corps étendu sur le sol, qui se vide de son sang.

Drew m'a sauvée. Il s'est mis devant moi et a demandé à Adèle de lui tirer dessus. Je n'arrive pas à croire qu'il ait fait ça, qu'il ait voulu se sacrifier pour moi. Je suis abasourdie.

Je prends enfin conscience de la force de son amour.

Il relâche finalement son étreinte et je m'écarte légèrement pour regarder son visage.

Je lui demande :

— Est-ce que tu l'as vue faire ?

Il faut que je sache.

Lentement, il secoue la tête, sans me quitter du regard.

— Je l'ai vue mettre le flingue dans sa bouche, mais je me suis retourné au moment où elle appuyait sur la détente. Je ne pouvais pas voir ça.

Il expire en tremblant.

— Je la détestais, Fable, mais je ne pouvais pas supporter de rester là à la regarder se faire sauter la cervelle.

Je ferme les yeux et me blottis contre son torse puissant.

— Merci d'être venu à mon secours, dis-je dans un murmure. Tu m'as sauvée.

— Je volerai toujours à ton secours. Tu n'as pas à t'en inquiéter.

Cette fois, je le crois.

Deux personnes amoureuses, seules, loin du monde : c'est beau.

Milan Kundera

FABLE

Sept mois plus tard

DREW ET MOI N'AVONS JAMAIS CRU AUX CONTES DE FÉES. ON A TOUS LES DEUX EU NOTRE LOT DE problèmes : des foyers dysfonctionnels qui ont fait partir en fumée tout espoir d'une fin heureuse. Il était une fois deux personnes blasées, seules face au monde entier. Notre histoire s'est muée en celle de deux combattants endurcis qui font face au monde ensemble.

À présent, on tient notre heureux dénouement et on refuse de le laisser nous échapper.

Je le regarde, assise au bord du terrain de football. Il fait chaud, même s'il n'est que 9 heures du matin, et le soleil d'été est déjà haut dans le ciel. À force d'être restée assise pendant des heures au soleil, à regarder Drew s'entraîner avec son équipe, ma peau s'est teintée d'un léger hâle.

C'est magnifique de voir Drew sur le terrain. J'adore le regarder jouer. Il a tellement de talent. Il dirige si bien ses coéquipiers et connaît par cœur toutes les actions possibles. La rumeur selon laquelle il pourrait signer un contrat avec la NFL se fait de plus en plus concrète.

À une époque, j'aurais été effrayée à l'idée qu'il m'abandonne derrière lui ou qu'il veuille que je le suive.

Mais à présent, je vis au jour le jour. Je n'ai pas de raison de paniquer. Quand le moment viendra de prendre une décision, je sais que ce sera la bonne.

Et qu'on la prendra ensemble.

J'aime le voir suer quand il joue. Bizarre, non ? Je lui fais une scène quand il me prend dans ses bras après l'entraînement et je me plains de la sueur et de son odeur. Mais c'est un mensonge. En réalité, j'adore ça.

C'est la pause et il se dirige vers moi, un grand sourire barrant son visage tandis que je me tiens sur le bord du terrain, lui donnant un baiser avant de lui tendre une bouteille d'eau fraîche. Il me la prend des mains, retire le bouchon et l'avale en quelques gorgées.

Est-ce que je vous ai déjà dit à quel point il est sexy quand il boit ? Non ? Eh bien, je suis tentée d'agiter les mains devant mon visage pour m'éventer chaque fois que je le regarde boire.

— Tu as mis de la crème solaire ? demande-t-il tout en écrasant la bouteille en plastique dans son poing avant de me la rendre.

Je serre la bouteille dans ma main.

— Peut-être.

Il tapote le bout de mon nez avec son index.

— Tu es un peu rouge. Il faut que tu en mettes.

Il s'inquiète un peu trop pour moi. Depuis ce qui est arrivé avec Adèle, il s'est montré légèrement trop protecteur : de sa manie de toujours venir me chercher à la fin de mon service jusqu'à son obsession concernant la quantité de crème solaire que je m'étale sur le corps, mais il veut s'assurer que je sois en sécurité. J'apprécie son intention plus qu'il n'en aura jamais conscience.

Je lui dis :

— J’essaie de bronzer.

— Tu es déjà joliment bronzée, ma belle.

Il passe le doigt sur mon épaule nue, ce qui m’arrache un frisson.

— Tu sais ce que j’aime le plus au monde en ce moment ?

Je fronce les sourcils. Où est-ce qu’il veut en venir ?

— Non, quoi ?

Il se penche sur moi et colle sa bouche contre mon oreille avant de murmurer :

— Tes traces de bronzage. Et le fait que je sois le seul à les voir.

Je rougis. Je suis abasourdie qu’il arrive toujours à produire cet effet sur moi en quelques mots ou par un simple regard.

Alors qu’il s’écarte de moi, je lui dis :

— Tu es un vilain garçon.

Un sourire éclaire son visage.

— C’est ça qui te plaît chez moi.

Il jette un coup d’œil par-dessus son épaule pour observer ses coéquipiers.

— Écoute, tu devrais rentrer. Il fait trop chaud pour que tu restes assise ici. J’aurai terminé dans quelques heures, d’accord ?

Je hoche la tête, triste qu’il me renvoie. Mais il a raison.

Owen est quelque part sur le terrain. Il aide à porter les équipements, à organiser les affaires, à apporter de l’eau et tout ce dont l’équipe a besoin. Drew lui a dégotté ce job, même si c’est un travail bénévole.

Owen s’en fiche. Il est heureux de passer du temps en compagnie de footballeurs. De plus, ça le maintient occupé.

Et ça lui évite de s’attirer des ennuis.

En prenant ma main pour m’attirer vers lui et me voler un baiser, Drew me demande :

— On se voit plus tard ?

— Bien sûr.

Je ne travaille pas aujourd’hui. Mon emploi au *District* marche toujours aussi bien. Colin est un patron génial. Je pense qu’il est complètement épris de Jen et qu’elle est aveugle ou ne veut pas le voir. Ce restaurant est un foyer à scandales amoureux. Non que je joue un rôle dans aucun d’entre eux.

Je vis mon conte de fées avec Drew, vous vous souvenez ?

— On sort ce soir. N’oublie pas.

Je lui rends son sourire. Je n’ai pas eu beaucoup de temps pour sortir ces derniers temps. Ça ne me dérange pas. On préfère rester à la maison, à regarder des films et à se tripoter sur le canapé, comme s’en plaint si bien Owen.

J’ai fini par emménager dans ce nouvel appartement avec Owen et Drew. Après ce qui est arrivé avec Adèle sur le parking, juste devant son ancien appartement, il voulait changer d’air. C’est moi qui lui ai proposé d’emménager, après avoir eu une longue conversation avec Owen pour m’assurer que ça ne le dérangeait pas. Mais il n’a pas soulevé d’objections. Maintenant, on forme une grande et heureuse famille.

— Tu m’emmènes où ?

— C’est une surprise.

Ses yeux s’assombrissent et il affiche un air grave.

— Je t'aime. Tu le sais, non ?

Je fronce les sourcils.

— Oui, je sais. Moi aussi, je t'aime à la folie.

— À la folie ?

— Puissance mille.

— On dirait le slogan d'un bazar.

Il sourit et m'embrasse de plus belle, comme s'il ne pouvait pas s'en empêcher.

— Allez, Callahan ! Arrête de te bécoter avec ta copine et viens ici ! crie l'un de ses coéquipiers, ce qui nous fait rire.

Je le regarde trotter vers l'endroit où il se tenait au milieu du terrain sans le quitter du regard. Il est tellement beau ! Il a beaucoup souffert ces derniers temps et pourtant, je ne l'ai jamais vu aussi heureux.

Je me suis rendue avec lui à quelques séances chez le docteur Harris et elle m'a prise à part pendant la dernière. Elle voulait me parler seul à seul. Elle m'a dit qu'elle croyait que je jouais un grand rôle dans sa guérison, que la raison pour laquelle il avait si bien accepté les conséquences du suicide d'Adèle et la dépression nerveuse de son père était le soutien inconditionnel que je lui offrais si librement.

Ce n'est que justice, sachant ce qu'il fait pour moi. Ma mère a disparu de la surface de la Terre. Je peux supporter ses frasques, mais sa disparition a beaucoup pesé sur Owen. Il ne sait pas comment la gérer. Comme Drew se souvient bien de ce que ressent un adolescent en colère et bouleversé, il passe beaucoup de temps en compagnie de mon frère. Au point qu'un soir, alors qu'on était près de s'endormir, Drew m'a avoué que si cette histoire de football ne marchait pas, il pensait à poursuivre ses études pour devenir conseiller d'éducation et aider les adolescents en difficulté.

Je l'ai pris dans mes bras et lui ai dit que c'était une idée géniale.

C'est l'homme le plus gentil et le plus tendre que je connaisse. Il est drôle, intelligent et il sait exactement comment me faire sourire, même s'il a tendance à être grincheux quand il n'a pas ce qu'il veut ou quand il a faim. Il est trop maniaque et je suis trop désordonnée, ce qui nous a valu quelques disputes. J'ai des montées d'hormones et un caractère de cochon pendant mes règles, alors il se tient à l'écart. Je suis stressée par mon job et j'aime lui dire qu'il n'a pas la moindre idée de ce qui me fait stresser parce qu'il n'a pas de véritable travail.

Ça l'agace énormément. Je ne le lui ai dit qu'une seule fois. On apprend de ses erreurs.

En général.

On se dispute, mais on se réconcilie toujours : ce qui se traduit par d'incroyables parties de jambes en l'air. On a enfin essayé la levrette, il y a quelques mois, et je suis fan. Je n'ai pas d'anneaux aux tétons, par contre. Il ne veut pas. Même si on s'est fait faire des tatouages identiques à l'intérieur du poignet il y a quelques semaines.

Ce sont nos initiales entrelacées : D + F.

On rit beaucoup quand on est ensemble. On a aussi pleuré, parfois. Il essaie de consolider sa relation avec son père. J'essaie de me faire à l'idée que ma mère ne reviendra pas.

Notre relation n'est pas parfaite. Drew Callahan a ses défauts.

Mais pour rien au monde, je ne voudrais qu'il change.

DREW

JE SUIS EXTRÊMEMENT NERVEUX POUR CE SOIR ET JE ME DEMANDE POUR LA CENT MILLIÈME FOIS SI JE FAIS le bon choix. J'essaie d'ignorer le doute lancinant dans mon esprit en faisant les cent pas dans le salon, attendant que Fable sorte de la salle de bains et m'annonce qu'elle est enfin prête à partir.

Parfois, elle passe beaucoup trop de temps à se pomponner, enfin, à faire ce que font les filles. Je lui ai déjà dit que je l'aimais comme elle est : avec ou sans maquillage, dans une jolie robe, dans un short et un tee-shirt usés. Quelle que soit sa tenue, elle est magnifique.

Mais ensuite, je suis stupéfait en la voyant sortir de la salle de bains après y avoir passé une bonne heure et j'oublie mon impatience. Elle est très douée pour ça.

Elle est très douée pour beaucoup de choses.

— Il faut que tu te détendes.

Je me retourne pour découvrir Owen qui m'observe, ses yeux verts pétillant d'amusement.

Je lui demande :

— De quoi tu veux parler ?

— Tu t'angoisses trop. Arrête de t'inquiéter. Elle va adorer, bordel.

Il met une main sur sa bouche.

— Ne lui dis pas que j'ai dit ça.

— Ne t'inquiète pas pour ça.

Je secoue la tête. Ce gamin jure sans arrêt, mais Fable et moi aussi. Difficile de le sermonner si on ne lui donne pas le bon exemple...

— Sérieusement, mec. Elle va adorer ta surprise. Elle va kiffer. Tu vas la faire pleurer.

Owen secoue la tête.

— Tu dois être assez dingue de ma sœur pour vouloir faire ça aussi tôt.

— Je ne peux pas vivre sans elle.

Ce n'est pas un mensonge.

— On est destinés à vivre ensemble. Pourquoi ne pas rendre ça officiel ?

J'ai l'air confiant, mais je suis à bout de nerfs. Je l'emmène dîner au *District* parce que Colin, avec lequel j'ai fini par sympathiser, m'a permis d'utiliser la salle privée. J'ai sauté sur l'occasion : il n'est pas question que je fasse ça devant tout le monde.

Et si elle disait non ?

Elle ne va pas dire non.

Je sens son parfum, léger et floral, qui la précède et j'ai envie de la voir. Elle apparaît enfin, marchant le long du couloir avec un petit sourire sur le visage, vêtue d'une robe d'été rose pâle qui fait paraître sa peau encore plus dorée. Je ne vois que ses bras et ses jambes. Et le fin tissu de sa robe.

Je peux presque voir au travers quand la lumière l'éclaire sous un bon angle.

Je m'éclaircis la gorge.

— Fable. Rassure-moi : tu ne vas pas porter ça ?!

Elle tourne sur elle-même, faisant voler la petite jupe, m'offrant par la même occasion un aperçu alléchant de ses cuisses nues et fines.

— Tu n'aimes pas ?

— J'adore.

Je regarde autour de moi, reconnaissant qu'Owen se soit éclipsé. J'entends le déclic de la porte de sa chambre qui se ferme. *Sage gamin.*

— Je vois au travers.

— C'est vrai ?

Elle baisse les yeux et fronce les sourcils.

— Mais je n'ai pas envie de me changer.

Je glisse la main dans ma poche et joue avec le petit boîtier rangé au fond. Je n'ai pas non plus envie qu'elle se change. Elle est magnifique, mais je veux que personne d'autre ne la voie dans cette robe.

Devant mon absence de réponse, elle me demande :

— Où est-ce qu'on va ?

— Euh... Au *District* ?

Elle fronce davantage les sourcils. *Oups.*

— Tu plaisantes, j'espère ! J'y travaille tout le temps. Je veux m'échapper de cet endroit, pas y manger pendant mon jour de congé.

Je suis en train de tout gâcher. Je le sens. Je me dandine d'un pied sur l'autre et observe le tapis en me grattant la tête pour trouver un autre plan.

— Drew.

Je lève les yeux et elle m'observe, les yeux plissés.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu vas bien ?

Et puis tant pis ! Je vais faire ça maintenant, avant de perdre les pédales et de tout faire foirer. Je m'avance vers elle et prends sa main, un genou à terre.

Les yeux écarquillés et la main froide dans ma paume, elle me murmure :

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Fable, je t'aime. Je veux que tu fasses partie de ma vie pour toujours.

Je m'éclaircis la gorge et je remarque que ses doigts tremblent.

— Je sais qu'on n'est pas ensemble depuis très longtemps, mais quand quelque chose a l'air si juste et si bon, on n'a pas envie de le lâcher.

— Oh, mon Dieu !

Elle a prononcé ces mots d'une voix étranglée et je plonge la main dans la poche de mon jean pour en sortir le petit écrin qui menace de s'incruster dans mon esprit depuis que je l'ai acheté, une semaine auparavant.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Laisse-moi te montrer.

J'ai les doigts qui tremblent en soulevant le couvercle, révélant une bague de fiançailles surmontée d'un solitaire sobre et élégant.

— Je veux que tu m'épouses.

Elle écarquille les yeux en observant le diamant, bouche bée. Elle finit par lever les yeux et croise mon regard. Des larmes brillent sur ses paupières.

— Tu es sérieux ?

Cette fille est vraiment en train de me rendre dingue.

— Je suis très sérieux. Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime, mais le mariage ? demande-t-elle d'une voix aiguë en tendant la main pour toucher le diamant du bout de l'index.

— Oui, le mariage. Je veux qu'on s'engage pour toujours.

Je la lâche un instant, le temps de sortir l'anneau de son écrin pour le glisser à son doigt. Elle tend la main, les doigts tremblants, tandis que je lui passe la bague à l'annulaire. Elle lui va parfaitement.

L'anneau a l'air fait pour son doigt et cette fille faite pour moi.

Elle porte la main à son visage pour admirer l'anneau de près.

— Bon sang ! Elle est tellement belle.

Je réplique :

— Toi, tu es belle. Mais j'ai besoin d'une réponse. Ne laisse pas un homme dans le doute.

— Oui.

Elle me fait un grand sourire et je me lève pour la prendre dans mes bras.

— Oui, oui, oui. Je veux être ta femme. Tu es sûr que tu es prêt à m'épouser ?

Je me penche pour l'embrasser.

— Oh que oui !

Elle murmure d'une petite voix :

— Je sais que je te rends dingue.

J'appuie mon front contre le sien et observe ses jolis yeux verts en enroulant mes bras autour de sa taille mince.

Je murmure :

— Tu me permets de rester sain d'esprit. Avec toi, ma vie vaut la peine d'être vécue. Grâce à toi, je suis un homme meilleur. Et avec une femme comme toi à mes côtés, je peux conquérir le monde entier, ma belle. Juste toi et moi.

Elle soupire, pressant ses lèvres contre les miennes pour y déposer un doux baiser.

— Tu es tellement romantique. Oserais-je espérer un poème ?

— Mince !

J'avais complètement oublié. Je m'écarte d'elle et fouille dans mon autre poche, en sortant une feuille de papier froissée. J'ai travaillé sur celui-ci, espérant trouver les mots justes. J'avais prévu de le lui donner avant de lui montrer la bague.

— Je t'en ai écrit un.

— C'est pas vrai !

Elle me prend la feuille des mains et la déplie.

Avec un sourire, je rétorque :

— Eh si !

J'attends avec impatience tandis qu'elle le lit.

« Mon temps n'a plus de fin lorsque je pense à toi,

*Aussi loin que j'aille, je t'aime.
Rassemblant tous mes souvenirs
Si vrais, si
Honnêtes, si forts,
Même si le temps passe vite,
Avec toi, que je suis sûr d'aimer, aussi
Longtemps que tu seras mienne, aussi
Loin que nous porteront nos pas
Ou nos rêves,
Walkyrie de mes nuits, veux-tu m'épouser ? »*

— Oh, bordel !

Elle pleure et les larmes baignent son joli visage, le mascara laissant des traces noires le long de ses joues.

— Mon maquillage est foutu, bravo !

Je ris sans pouvoir m'en empêcher.

— Ça t'a plu ?

— J'ai adoré.

Elle fond en larmes. Je la prends dans mes bras et la serre tout contre moi.

Elle murmure dans mon cou :

— Je t'aime.

— On va y arriver, Fable. Toi et moi.

Je lui dépose un baiser sur le front.

— Ensemble.

Elle acquiesce :

— Ensemble.

Pour toujours.

REMERCIEMENTS

La liste est longue, mais il faut que je remercie tous ceux qui ont permis à ce roman de voir le jour. Je tiens d'abord à remercier les lecteurs qui m'ont envoyé des e-mails, des messages sur Facebook, Twitter, Goodreads et autres réseaux sociaux, pour me dire ce qu'ils ont pensé de mon livre. Mille mercis. Votre amour pour Drew et Fable est sans bornes et j'en suis époustouflée. Un grand bravo aux marshmallows !

Je remercie les lecteurs qui ont pris un risque de lire *Une semaine avec lui*, le roman d'une illustre inconnue, et qui l'ont suffisamment apprécié pour avoir eu envie de découvrir *Deux mois sans elle*. Nous autres écrivains ne sommes rien sans nos lecteurs, alors merci.

Le soutien que j'ai reçu de la part de si nombreux lecteurs et critiques sur Goodreads a été formidable et m'a beaucoup touchée. J'aime quand vous prenez le temps d'écrire ces critiques pleines d'esprit et de commentaires amusants (les critiques marshmallows sont géniales !). J'ai même du mal à les lire, parfois, tellement elles sont drôles. Quant à Amy Jennings : tu as vraiment lancé le buzz pour *Une semaine avec lui*, alors un immense merci ! Et merci de m'avoir permis de rejoindre les Triple M. Mesdames (et Messieurs) Triple M, je vous aime tous !

Aux premiers critiques qui ont accepté mon offre de leur envoyer un exemplaire gratuit : Christy, de Tyhada Reads, Becky, de Reality Bites, Anna, d'Anna Reads Romance, Lyra, de Defiant Deviant, Momo, de Books Over Boys, Carole, de Life Over Fiction, Nereyda, de Mostly YA Books Obsessed, Debbie, du blog Talk Supe et Christine, de Shh Moms Reading, merci du fond du cœur ! Toute ma reconnaissance va à Christine, pour avoir pris le temps d'organiser ma tournée des blogs. Vous n'imaginez pas ce que cela a représenté à mes yeux ! Le soutien que j'ai reçu me laisse sans voix.

Bravo à tous les bloggeurs qui ont critiqué et/ou parlé de moi sur leurs sites : merci beaucoup. J'aimerais pouvoir citer tout le monde, mais je finirais par remplir une moitié de livre : sachez que j'apprécie ce que vous faites. À Becca la Bibliophile pour avoir conçu le clip de présentation pour la couverture originale de *Une semaine avec lui* : j'ai l'impression de n'avoir pas assez répété combien il m'a plu. Parce que c'est le cas.

À Sarah Hansen, pour avoir créé les magnifiques couvertures originales de *Une semaine avec lui* et *Deux mois sans elle* et pour les modifications qui les ont rendues encore plus jolies pour la maison d'édition Bantam : je ne parlerai jamais assez de toi et de ton travail de création.

À Lauren Blakely, pour s'être montrée une si bonne amie : nous avons tellement de choses en commun que c'en est effrayant. À Katy Evans, pour avoir été la meilleure partenaire critique qu'une fille puisse souhaiter. Je ne serais rien si tu n'étais pas là. À Nyrae Dawn, pour les échanges d'e-mails presque quotidiens : nous nous connaissons depuis longtemps et j'apprécie ton soutien. À tous les auteurs publiés à leur compte qui regorgent de talent et que j'ai rencontrés : vous êtes géniaux et vous publiez des livres fantastiques. C'est pour moi un privilège de faire partie d'une communauté si

extraordinaire qui offre tant de soutien à ses membres. À Kati R., pour m'avoir tant aidée et pour le merveilleux accueil que tu as réservé à ce livre. Je t'aime et j'ai besoin de toi, alors ne me quitte jamais.

Un grand merci à Kelly, d'Inkslinger PR : je sais qu'on formera une superbe équipe et je suis impatiente de travailler avec toi.

Je vais peut-être pleurer un peu en écrivant ces mots, mais je n'arrive toujours pas à croire au soutien que j'ai reçu pour cet ouvrage. Je trouve incroyable que Drew et Fable aient touché tant de personnes, et n'en reviens toujours pas d'avoir réussi à vous faire rire, pleurer, serrer les poings ou de vous avoir donné envie de jeter votre tablette ou votre smartphone quand vous lisiez *Une semaine avec lui*. Je n'ai pas les mots pour vous dire à quel point cette aventure en votre compagnie a été exceptionnelle. J'espère que l'histoire que je raconte dans *Deux mois sans elle* vous plaira, que vous penserez qu'Adèle n'a eu que ce qu'elle méritait (même si je me sentais un peu désolée pour elle, à la fin...) et serez convaincus que Drew et Fable peuvent enfin vivre des jours meilleurs.

Je suis intimement convaincue que ces deux-là peuvent trouver le bonheur ensemble. Ils se comprennent. Ils ont tous les deux un tas de problèmes, mais parfois, au milieu des problèmes, quelque chose d'extraordinaire peut voir le jour. Et je crois que c'est ce qui s'est passé pour eux.

C'est fou comme ces personnages me semblent réels ! C'est comme si je n'avais aucun contrôle sur eux et qu'ils m'avaient conquise alors que je travaillais sur leur histoire. Je n'ai été qu'un instrument. Et même si ce livre est terminé et que, dans mon cœur, leur histoire a trouvé un dénouement, Drew murmure encore dans ma tête. Et Fable aussi. J'ai du mal à les laisser partir et je ne sais pas si j'en aurai envie un jour.

Alors merci. Merci d'avoir lu cette petite histoire à propos d'un garçon et d'une fille aux destins brisés qui n'ont réussi à inventer leur bonheur qu'en se trouvant.

Monica Murphy adore écrire des histoires de garçons et de baisers. Elle raffole des livres qui parlent de garçons et de baisers. Heureusement, son obsession lui laisse parfois un peu de répit, et elle coule des jours paisibles en Californie, en compagnie de son mari et de ses enfants.

Du même auteur, chez Milady :

Une semaine avec lui
Deux mois sans elle

www.milady.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Second Chance Boyfriend*

Copyright © 2013 by Monica Murphy

Tous droits réservés.

Œuvre originale publiée aux États-Unis par Bantam Books, une maison d'édition du groupe Random House Publishing, un département de Random House, LLC.

Les personnages et événements de ce livre sont les produits de l'imagination de l'auteur ou utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes, lieux ou événements existant ou ayant existé serait purement fortuite.

© Bragelonne 2014, pour la présente traduction

Photographie de couverture: © Shutterstock

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-1861-3

Bragelonne – Milady

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr

Site Internet : www.milady.fr

**BRAGELONNE – MILADY,
C'EST AUSSI LE CLUB :**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

**Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville
75010 Paris**

info@milady.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

www.bragelonne.fr
www.milady.fr
graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !

- [Fable](#)
- [Drew](#)
- [Drew](#)
- [Fable](#)
- [Adèle](#)
- [Drew](#)
- [Fable](#)
- [Drew](#)
- [Fable](#)
- [Fable](#)
- [Drew](#)
- [Remerciements](#)
- [Biographie](#)
- [Du même auteur](#)
- [Mentions légales](#)
- [Le Club](#)